
Digitized by the Internet Archive
in 2018 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b29978920

PARACELSE
LE MÉDECIN MAUDIT

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions de la N. R. F.

LE PROBLÈME DE LA DESTINÉE. — *Étude sur la fatalité intérieure.* (Documents bleus, nº 37), 1927.

Chez d'autres éditeurs :

L'ALCHIMIE ET LA MÉDECINE. — *Étude sur les théories hermétiques dans l'histoire de la médecine.* Thèse doctorat, Paris (Chacornac), 1912. In-8º raisin, 157 pages. *Épuisé.*

LE GRAND ŒUVRE THÉRAPEUTIQUE DES ALCHIMISTES ET LES PRINCIPES DE L'HOMÉOPATHIE. — Paris (Chacornac), 1920. In-16 jésus, 32 pages. *Épuisé.*

LA THÉRAPEUTIQUE POSITIVE : L'HOMÉOPATHIE. — Paris (Longuet), 1920. In-18 jésus, 16 pages. *Épuisé.*

LA TABLE D'ÉMERAUDE. — Paris (Chacornac), 1921. In-16 jésus, 50 pages. *Épuisé.*

LE SYMBOLISME DES NOMBRES. — Paris (Chacornac), 1921. In-8º carré, XVIII-402 pages. *Épuisé.*

LES TEMPÉRAMENTS. — *Essai sur une théorie physiologique des tempéraments et de leurs diathèses, avec applications pratiques à l'hygiène et à la thérapeutique. Précédé d'une étude historique.* Paris (Vigot), 1922. In-8º carré, 366 pages.

LA PSYCHANALYSE ET LES NÉVROSES. — (En collaboration avec le docteur R. LAFORGUE.) Paris (Payot), 1926. In-8º carré, X-256 pages.

LES RÊVES ET LEUR INTERPRÉTATION PSYCHANALYTIQUE. — Paris (Alcan : Bibliothèque de philosophie contemp.). In-16, 166 pages.

LE RÊVE ET LA PSYCHANALYSE. — (En collaboration avec les docteurs LAFORGUE, PICHON, R. DE SAUSSURE.) Paris (Maloine), 1926. In-16, XLIV-248 pages.

PRÉCIS DE THÉRAPEUTIQUE ALIMENTAIRE. — (En collaboration avec G. REAUBOURG.) Paris (Vigot), 1926. In-8º carré, 204 pages.

ORIENTATION DES IDÉES MÉDICALES. — Paris (Au Sans Pareil : *Les manifestations de l'esprit contemp.*, nº 2), 1929. In-8º, 236 pages. *Épuisé.*

WILLE ODER BESTIMMUNG. — Stuttgart (Hippokrates Verlag), 1930. In-18 jésus, 180 pages (traduction allemande du *Problème de la destinée*, ci-dessus, par S. TEPLANSKY).

LA JUSTICE INTÉRIEURE. — Paris (Denoël et Steele), 1931. In-16, 270 pages.

CAPITALISME ET SEXUALITÉ. — (En collaboration avec Y. ALLENDY.) Paris (Denoël et Steele). 1932. In-8º, 288 pages.

SEIO-I-GAKE NO BOTSE RAKE (traduction japonaise de *l'Orientation des Idées médicales*, ci-dessus, par SAKURAZAWA). Tokio (Sin-Chin-Cha), 1932.

LA PSYCHANALYSE, DOCTRINES ET APPLICATIONS. Paris (Denoël et Steele), 1932. In-18 jésus, 248 pages.

ESSAI SUR LA GUÉRISON. Paris (Denoël et Steele), 1934. In-18 jésus, 250 pages.

Dr RENÉ ALLENDY

PARACELSE
LE MÉDECIN
MAUDIT

Huitième édition

nrf

GALLIMARD
Paris — 43, Rue de Beaune

L'ÉDITION ORIGINALE *de cet ouvrage a été tirée à trente exemplaires sur alfa des papeteries Lafuma Navarre, dont : vingt exemplaires numérotés de 1 à 20 et dix exemplaires hors commerce numérotés de 21 à 30.*

306007

B21P(



Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays y compris la Russie.

Copyright by Librairie Gallimard, 1937.

A LA MÉMOIRE
D'YVONNE ALLENDY

qui fut ma compagne dévouée et clairvoyante
aux heures anxieuses de la jeunesse
et qui a souhaité ce livre
sur l'Alchimiste révolté et maudit.

INTRODUCTION

Il est des hommes de qualité à qui les souffrances inspirent des compensations admirables et qui, privés des dons ordinaires de la vie, savent conquérir des biens rares et s'élever très haut. Tel fut Paracelse, qui ne connut ni le sourire d'une mère, ni le baiser d'une femme, mais qui donna tout son amour à la nature et en devint l'initié. Bafouée par les médecins, son œuvre eut la puissance spirituelle de faire tomber des trônes et d'ébranler le Vatican. Méprisées par ses contemporains, ses idées suscitent, après des siècles, des travaux incessants : il faudrait une bibliothèque pour contenir tout ce qu'on a écrit sur lui. Aucun médecin ne laissa de monument comparable, sauf Hippocrate.

Paracelse reçut, de son vivant, la considération d'hommes éminents comme Frobenius qui l'accueillit et le protégea à Bâle, Érasme qui se confia à ses soins, Lorenz Fries qui l'hébergea, l'archevêque-duc de Bavière qui lui fit de belles funérailles. Giordano Bruno lui reconnaissait un savoir médical plus profond que celui de Galien, Avicenne et tous les autres docteurs. Ambroise Paré s'inclinait devant son enseignement. Des esprits comme Gœthe lui exprimèrent de l'admiration, des chimistes comme Gmelin, Chevreul, lui rendirent hommage dans les siècles suivants, mais il fut toujours méconnu du grand nombre.

Les hommes regardent sans bienveillance ce qui dépasse leur médiocrité. Ils consentent à applaudir l'histrion, auprès de qui ils se sentent graves et importants, mais la noblesse des

vrais génies les écrase et le torrent de leurs idées les dérange. Calomnié bassement pendant sa vie, Paracelse a fini par devenir, aux yeux du vulgaire, le type du charlatan et de l'imposteur. De siècle en siècle ont couru les calomnies qui trouvent toujours un écho dans les âmes basses, promptes à souiller ce qui les domine. Ce fut d'abord son élève Oporin, puis le bigot inquisiteur Éraste, accusant Paracelse de tuer ses malades ou de ne guérir que « des maladies curables comme le goitre, la phtisie, l'épilepsie » (1) ; Dessenius, à la même époque, le disait impie, blasphémateur, imposteur. Broussais lui reprochera sa mauvaise foi, ses absurdités, ses contradictions, son mépris de la science (2) ; Barbillon, son imagination échevelée, son insouciance de l'observation (3) ; Zimmermann et Poggendorf, sa vie de cochon, son allure de charretier, ses basses fréquentations et son ivrognerie ininterrompue (4) ; Hœfer, sa violence, son ignorance de la géographie et des langues, comme s'il n'avait jamais quitté l'Allemagne (5) ; Kuhnholz, son ignorance des sciences les plus banales, son mépris pour les études fatigantes, sa vie ordurière (6) ; Daniel Leclerc, son effronté plagiat de Basile Valentin, ses mœurs déréglées, son inconséquence, son esprit de mensonge (7) ; P.-V. Renouard, son influence partout nuisible et rétrograde (8) ; Ch. Daremberg, le ridicule de ses noms, sa manière de caresser les préjugés et les passions populaires, ses rêveries qui n'ont conduit à rien (9) ; Ch. Fiessinger, ses folles excentricités, son ivrognerie (10) ; Ch.-G. Custom, son ignorance (11) ; Gurlt se demande comment un homme à jeun et possédant son bon sens peut écrire de telles insanités (12).

(1) *Disputationes contra Paracelsum.* Bâle, 1572.
(2) *Examen des Doctrines Médicales*, tome I. Paris, 1829.
(3) *Histoire de la Médecine.* Paris, 1826.
(4) Cf. G. W. A. Kahlbaum, *Theophr. Paracelsus.* (Conférence à Bâle, le 17 décembre 1893.)
(5) *Histoire de la Chimie.* 2e édit., Paris, 1869.
(6) *Cours d'histoire de la Médecine.* Montpellier, 1836.
(7) *Biographies Médicales.* Paris, 1855.
(8) *Histoire de la Médecine.* Paris, 1846.
(9) *Histoire des Sciences Médicales.* Paris, 1870.
(10) *La Thérapeutique des Vieux Maîtres.* Paris, 1897.
(11) *Histoire de la Médecine.* Paris' 1931.
(12) *Geschichte der Chirurgie*, tome III. Berlin, 1898.

INTRODUCTION

Les Anglo-Américains, à la critique sommaire, ont consacré ce mépris général en appelant « Bombastic » (Paracelsien) tout ce qui leur semble prétentieux et vide de sens. Ainsi, le nom d'un homme qui domina des siècles par sa valeur et son savoir est devenu, pour des millions et des millions de contemporains, l'équivalent de l'imposture. Paracelse, méconnu et dénigré, est par excellence le médecin maudit. Il est de la race des êtres trop grands pour être compris et trop hautains pour être aimés de la foule, des êtres rares et précieux pourtant, dont l'exemple nous est une consolation d'appartenir à l'humanité misérable.

CHAPITRE PREMIER

La Vocation.

C'est une grande disgrâce pour un enfant de n'avoir pas connu sa mère : le manque d'une sollicitude féminine au cours des premières années dessèche toute une partie de la vie affective et, faute de l'initiation précoce à la tendresse, l'homme se trouve, en grandissant, étranger au monde des femmes, inapte à entrer en contact avec son pôle complémentaire dans l'humanité.

Il est singulier que les biographes de Paracelse, si prolixes en détails, aient glissé si légèrement sur ce point capital. On ne sait même pas si sa mère mourut en lui donnant naissance ou s'il la perdit peu après. On nous dit seulement que le jeune Théophraste Bombast de Hohenheim eut une enfance maladive, qu'il était petit, fragile, avec des tendances rachitiques, ainsi qu'il arrive généralement aux petits que mine une obscure tristesse et qui ont des velléités de s'anéantir dans la maladie, comme s'ils pouvaient retrouver dans la somnolence des jours de fièvre, dans la tiédeur silencieuse du lit et à la demi-obscurité des rideaux tirés, quelque chose de leur vie fœtale, de la chaleur maternelle à jamais perdue. Tous ceux qu'une naissance difficile ou douloureuse a ainsi arrachés au paradis intra-utérin, cet âge d'or libre de besoins et d'efforts, semblent garder, dans leur inconscient, la mystérieuse nostalgie d'un autre monde auquel on ne retourne que par la mort. On dit même que Théophraste était bègue (1), ce qui se rattache souvent à un traumatisme psychique contemporain du sevrage.

(1) Gundolf, *Paracelse*, p. 88. Paris, 1935

Le père du petit malade, le Dr Wilhelm von Hohenheim, ayant perdu la jeune femme qu'il avait aimée, entourait son fils de soins attentifs comme s'il avait voulu compenser, par sa sollicitude envers l'enfant, le fait d'avoir involontairement poussé à la mort sa jeune femme trop délicate pour une maternité. Il se sentait quelque peu coupable sans doute, lui, médecin, de n'avoir pu sauver sa compagne de la mort ou, qui plus est, d'avoir contribué malgré lui à sa perte. A la fois, il se dévoua au petit Théophraste et il garda pour lui son chagrin.

Mais les petits enfants, qui ne savent pas comme nous formuler leurs impressions en langage clair, sont beaucoup plus sensibles aux pensées et aux sentiments de l'entourage, comme s'ils percevaient directement l'atmosphère psychique des personnes qui les environnent et le petit garçon baigna dans ce deuil silencieux. Pour bien faire, on ne parlait jamais de sa mère morte, mais il en sentait rôder la pensée dans l'âme de son père, il en percevait la nostalgie dans le fond ténébreux de son instinct et les scrupules paternels suscitaient en lui des angoisses, comme des reflets de crime. Le mystère planant dans la maison l'étouffait.

Nous ne savons naturellement pas par quelles étapes, à la suite de quelles découvertes fortuites, de quelles conversations surprises, l'enfant, devenu grand, prit clairement conscience du fait qu'il n'avait plus de mère et brûla du désir anxieux de comprendre pourquoi, ni quelle sorte de rancune il conçut pour ceux qui savaient quelque chose du mystère de cette disparition, lié au problème de sa propre naissance, et qui lui cachaient la vérité. La même impression de terreur enveloppait, pour lui, le mystère de la procréation et celui de la mort et son père lui semblait un être redoutable, mêlé à l'un comme à l'autre.

Nous connaissons les traits du Dr Wilhelm de Hohenheim par un portrait conservé au Musée Carolina Augusteum, de Salzburg, et qui avait été peint à l'occasion de son mariage en 1491. Il a une expression douce, mais triste, et on peut facilement imaginer dans quelle tranquillité silencieuse il éleva son fils.

Beaucoup de temps se passa dans des évocations imprécises et épouvantables avant que Théophraste fût enfin informé de

ses origines. Il apprit que son père, âgé d'environ trente ans au moment de sa naissance, était neveu de Georges de Hohenheim qui avait, en 1468, accompagné le comte Eberhard en Terre Sainte et qui avait fini dans l'Ordre des Chevaliers de Saint-Jean. Il apprit les origines de sa lignée paternelle avec Conrad Bombast de Hohenheim, mort en 1299, ancien tenancier féodal des comtes de Wirtemberg. On lui raconta que le château des Hohenheim se trouvait près de Stuttgart et on lui expliqua les armoiries des Hohenheim : trois bezants d'azur sur barre d'argent. Il rêva longtemps à l'Orient où avait voyagé son grand-oncle et, du fond de sa vallée, aspira à connaître le monde.

Mais c'est surtout sa mère perdue qui le hantait : il sut qu'elle appartenait à la famille Oschner, bien connue à Einsiedeln, réalisa qu'elle était la fille de son grand-père Rudi Oschner du Pont de la Sihl, et apprit qu'elle avait été directrice de l'Hôpital des Pèlerins. C'est au sujet de sa mort que le père devait se montrer réservé, parce que cette mort était, pour lui et pour son art, un échec douloureux. Le petit garçon n'arrivait pas à comprendre comment ce père, qu'il voyait si savant, auquel les malades venaient demander secours, n'avait pu sauver sa mère de la mort. Mais déjà, il avait beaucoup entendu parler de Dieu, auprès de qui vont ceux qui sont morts, et il avait reconstitué, dans le ciel, le couple parental idéal dont il aurait voulu être l'enfant : Dieu et sa mère semblable à une sainte.

Théophraste était né le 10 novembre 1493, à Etzel, près d'Einsiedeln, dans une vallée profonde des environs de Zurich. C'est là qu'il habitait avec son père. C'est là que sa mère avait dirigé l'Hôpital des Pèlerins et que son père exerçait la médecine. Einsiedeln était un lieu de pèlerinage des plus célèbres. Un bénédictin du nom de Meinrad y avait fait, en 829, un ermitage (en allemand *Einsiedelei*) ; des abbesses lui avaient donné une madone et des objets de culte avec lesquels le sanctuaire de Notre-Dame d'Einsiedeln avait été fondé. Lui-même avait été assassiné (1). Les pèlerins, jusqu'à nos jours, n'ont cessé de

(1) Cf. *L'Abbaye et le Pèlerinage de N.-D.-des-Ermites*, par Dom Sigismond de Courten. Einsiedeln (Benziger), *s. d.*

se rendre en ce pays et Théophraste se trouvait là dans une ambiance de piété, de miracles, d'espoir. Combien de fois dut-il s'émouvoir en contemplant la madone qui portait le petit Jésus dans ses bras. Il est probable que, dans son cœur d'enfant, sa maman morte se confondait plus ou moins avec la mère céleste, tandis que lui-même se sentait comme un messie, avec la mission de souffrir et de combattre pour la vérité. Le chemin à parcourir pour retrouver la mère idéale, il le sentait vaguement comme un chemin d'héroïsme, d'abnégation, de sacrifice et d'apostolat. Toute sa vie, il parla de Jésus comme de *l'exemple.*

Au fur et à mesure qu'il grandissait, Théophraste recevait les leçons de son père. « Le Dr von Hohenheim, dit Anna M. Stoddart (1), avait découvert pour lui-même l'effet salutaire et fortifiant du plein air, et lorsque l'enfant fut assez âgé, il en fit son compagnon de toute heure, en promenade et en course. Paracelse apprit ainsi les noms et l'usage des plantes bienfaisantes, soit en lotions ou en potions, leurs poisons et leurs antidotes. Ce furent ses premières leçons dans le Grand Livre de la Nature. »

La vocation de Théophraste devait s'orienter vers la médecine. A cette époque d'ailleurs, tout homme instruit des choses naturelles devenait plus ou moins médecin, mais surtout l'enfant s'y trouvait attiré par de puissantes raisons affectives. D'abord, les leçons paternelles, le souvenir des promenades au cours desquelles il apprenait chaque jour plus de choses sur l'étouffant mystère de ses premières années, ce besoin éperdu de comprendre la vie, la mort, la naissance. Puis, l'image idéale de sa mère recevant les pèlerins malades à l'hôpital d'Ensiedeln : la médecine était un moyen de communier avec sa mère disparue ; la médecine était le lien qui avait rapproché son père et sa mère et auquel il participerait ainsi. Ensuite, l'image encore plus idéale de la mère céleste, la bonne Vierge du Pèlerinage, à qui les fidèles venaient demander la guérison de leurs souffrances. Enfin, c'était l'espoir de réaliser, dans cette voie, les plus grands progrès pour qu'à l'avenir les jeunes mères ne meurent plus en donnant le jour à leurs enfants. Ici, Théo-

(1) *La Vie de Paracelse.* (Traduit de l'anglais par Hélène Barca.) Paris (Maloine, édit.), 1914.



Le Dr Wilhelm von Hohenheim, l'année de son mariage et de la naissance de son fils Théophraste (1491). Il avait 34 ans.

phraste, hanté par l'échec paternel au chevet de sa mère malade, se sentait une ardeur immense, comme pour dépasser son père dans ce qui avait été son domaine, dans ce qui l'avait rapproché de sa femme, pour l'amour et pour la mort. Devenir un grand médecin, c'était réaliser ce souhait que forment tous les fils de surpasser les pères, et de compenser ainsi, aux yeux des mères ou des femmes, leur infériorité d'enfants par leur excellence d'adultes. Peut-être enfin, se sentait-il envoûté par ce nom de Théophraste que son père — suivant en cela le snobisme grécisant de l'époque — lui avait donné en souvenir de Theophrastos Tyrtamos d'Eresos, physicien, botaniste, naturaliste, qu'il admirait particulièrement. Ce nom, à destination scientifique, signifiait encore par son étymologie : « qui peut être appelé Dieu », et ce détail venait renforcer affectivement l'image de l'enfant divin dans les bras de sa mère céleste, l'idée de Messie à laquelle le jeune garçon tendait à s'identifier. Ce fut le nom préféré de toute sa vie, celui dont il devait signer ses œuvres et se nommer lui-même.

On dit que le qualificatif d'Aureolus (auréolé) avait été donné honorifiquement à Theophrastos Tyrtamos et on pense que, pour cette raison, le Dr Wilhelm de Hohenheim l'avait donné aussi à son fils — ou bien Théophraste avait-il un visage lumineux comme celui des saints ? C'est, du moins, ce que reproduit son portrait à vingt-huit ans, attribué au Tintoret. Toujours est-il que ce terme d'Aureolus fut surtout usité parmi ses admirateurs, sur la fin de sa vie et après. Lui-même ne l'a employé qu'une fois, en 1538, sur un document. Enfin, Théophraste portait accessoirement, comme second prénom, Philippe.

En 1502, Théophraste, âgé de huit ou neuf ans, quitta Einsiedeln pour suivre son père à Villach, en Karinthie, où ce dernier venait de recevoir un poste honorifique. Il était chargé d'enseigner la science chimique, ou l'alchimie, à l'École des Mines sur laquelle les Fugger avaient la haute main. Le père et le fils se fixèrent sur la place du Marché de Villach, au numéro 18, à proximité de l'École des Mines, rue Lederer. Il y avait, dans la maison, un petit laboratoire pour les essais du professeur. Le Dr Carl Aberlé, en 1879, en visita l'emplacement et observa un bouton de rampe que Théophraste avait,

dit-on, doré. Le Dr Wilhelm de Hohenheim vécut là trente-deux années et y mourut en 1534.

Les Fugger, qui l'avaient fait venir, appartenaient à une célèbre famille d'Augsburg et possédaient les mines de plomb de Bleiberg, à proximité. On peut dire qu'ils étaient les représentants les plus éminents de la nouvelle classe sociale des capitalistes, banquiers et spéculateurs, en voie de formation.

La découverte de l'Amérique d'une part, la découverte de la route des Indes en 1497 par Vasco de Gama d'autre part, avaient profondément bouleversé les conditions économiques et sociales de l'Occident. L'afflux des métaux précieux entraînait la dévalorisation de l'argent et la hausse des prix, sorte d'inflation et de renchérissement comparables à ce que nous éprouvons actuellement. Comme première conséquence, les seigneurs et tous les propriétaires fonciers, qui recevaient de leurs fermiers et tenanciers des redevances fixées par contrats séculaires, se trouvèrent amputés de la plus grande partie de leurs revenus, au profit des exploitants. Ensuite, la facilité et l'extension du commerce international suscitèrent des entreprises financières comme celle du fameux Kleberger de Lyon ; les variations des cours d'un pays à l'autre permirent de s'enrichir, non plus dans la vente des marchandises, mais dans celle des créances. Augsburg connut les financiers les plus hardis du temps, empruntant avec intérêt pour truster et modifier les cours : Ambroise Hochstädler et les Fugger (les textes français disent Fourques ou Foukère) ; cette dernière famille était surtout composée du père, Jacob, et de ses deux fils, Ulrich (1441-1510) et Jacob junior (1459-1525). Leur richesse était extrême : ils prêtaient aux papes et aux rois. Après la mort de Jacob junior, ses deux fils Raimond et Antoine poussèrent la richesse au plus haut point. En 1530, Charles-Quint les fit Comtes d'Empire. Si ces banquiers inaugurèrent l'ère des « opérations exécrables » que flétrissait l'Église, ils furent cependant des mécènes admirables et donnèrent à Augsburg le même éclat artistique que les Médicis à Florence. Ulrich Fugger fut un humaniste qui fit éditer à ses frais des auteurs grecs comme Xénophon et qui légua à l'Université d'Heidelberg une bibliothèque magnifique.

C'est pour le compte de ces Fugger que le Dr Wilhelm de

Hohenheim et son fils se trouvaient maintenant parcourant les anciennes forêts de mélèzes, menant à Bleiberg sur la pente du Doberatsch, pour observer les procédés de transformation du minerai en plomb. Théophraste ne quittait guère son père : il suivait ses leçons presque journellement à l'École des Mines. Il était à l'âge où se révèlent à l'intelligence les phénomènes naturels. En dépit de l'atmosphère d'étude et de science qu'il respirait à toute heure, le jeune garçon restait hanté par cette impression vague et inconsciente de mystère : derrière les phénomènes les plus objectifs et les plus clairs, son esprit inquiet était porté à rechercher le côté occulte et secret. L'enfantement du minerai par la terre, cette mère symbolique de toute la nature, le problème des gisements, de leur formation, de la « semence minérale » dont on parlait alors, tout ceci se superposait, en clair et en immédiat, à la question déjà refoulée et enténébrée de sa propre naissance et de sa propre conception. Les fouilles paternelles dans les entrailles de la terre, l'élaboration du minerai, la coulée des lingots dans la matrice, attirèrent toute son attention et fixèrent une curiosité diffuse. Il pouvait enfin questionner à loisir sur cette naissance et sur cet enfantement, mais plus il était renseigné, plus il sentait quelque chose d'insatisfait dans la profondeur de sa curiosité. A notre époque, où la science répond à tout et prétend chasser le mystère, il aurait peut-être senti l'angoisse, mais alors, l'Alchimie offrait ses spéculations vertigineuses ; elle enseignait que la vie est partout identique et que la formation d'un minerai dans le sol est comme la gestation d'un enfant dans l'utérus maternel. Elle offrait une solution, non dans le particulier, mais dans le général et l'universel. Théophraste pouvait donc, plus facilement, mêler l'inquiétude de sa propre origine à ses curiosités minières : le tout s'apparentait au Macrocosme et aux puissances procréatrices universelles. Il retrouvait partout un peu de sa mère inconnue et un peu de la Vierge céleste.

Le jeune garçon fit ses études religieuses dans le Lavanthal, à la célèbre école des bénédictins du monastère de Saint-André, et dut y rencontrer l'évêque Erhart Baumgartner, alchimiste chez les Fugger.

« Dans ses *Livres et Écrits de Chirurgie*, rapporte Anna Stoddart, il nous dit qu'il avait eu les meilleurs maîtres et

qu'il avait lu les écrits des hommes célèbres présents et passés. Parmi eux, il cite l'évêque Erhart de Lavantall et son prédécesseur.

» Lavantall vivait dans le pays où les Fugger avaient leurs hauts fourneaux, leurs laboratoires, et ce fut surtout là que l'évêque fit ses expériences d'alchimie des métaux. »

C'est dans ces conditions qu'il atteignit l'âge difficile de la puberté. Physiquement, il profita du climat de la Karinthie et affirma une santé plus robuste que jusqu'alors. Moralement, il prit contact avec le monde dans lequel il était appelé à vivre.

L'époque était à la fois terrible et pleine d'espoir.

Terrible, parce que les guerres et la violence déchiraient le monde ; les Turcs venaient d'être chassés aux portes de Villach, en 1492. Louis XII menait la guerre pour le royaume de Naples. Les papes Alexandre VI et Jules II multipliaient guerres, scandales, assassinats. Les bûchers de l'Inquisition flambaient un peu partout. Les bourreaux ne chômaient pas. Le sang coulait de toutes parts et la violence, en toutes choses, primait le droit et l'idéal.

Mais l'époque était pleine d'espoir aussi : Christophe Colomb, entre 1492 et 1502, avait fait quatre voyages en Amérique. Des voyageurs découvraient chaque jour des régions plus lointaines et des pays nouveaux : Terre-Neuve, le Labrador, le Congo, la route des Indes. On commençait à comprendre la forme de la terre, le mécanisme du monde : Copernic méditait en silence son système « hérétique » mais, d'une manière encore inexprimée, l'univers prenait, dans le sentiment de tous, un autre aspect. L'imprimerie commençait à diffuser la pensée ; après la première Bible, sortie en 1450 des presses de Gutenberg, Lascaris publiait, en 1474, la première grammaire grecque. Les Humanistes découvraient le côté vivant de l'antiquité, et c'est encore un monde nouveau qui s'offrait. Par ailleurs, la Kabbale fournissait aux penseurs un aliment. Dès 1480, l'Europe avait connu la poste régulière, les canaux à écluses, les montres, et c'était, pour les arts, l'époque du Vinci, de Michel-Ange.

Politiquement, on assistait partout à un effort de centralisation ; les autorités locales s'affaiblissaient, l'esprit national s'affermissait avec l'autorité royale et la soumission progres-

sive du clergé. De nouvelles classes sociales se formaient. L'argent affluait et la finance s'organisait avec, en germe, les possibilités du capitalisme.

La pensée se dégageait des catégories scolastiques pour s'appuyer sur l'observation et l'expérience. On sentait l'aurore de temps nouveaux.

On pourrait dire qu'avant tout la Renaissance qui se réalisait était une réaction contre l'esprit romain. Sans doute, tout le monde se mettait à parler latin, mais on invoque toujours la latinité dans les périodes prérévolutionnaires, comme la suprême menace contre les prétentions à la liberté, comme le plus parfait épouvantail de tyrannie, et la mode latinisante de l'époque représentait en surface la réaction contre le travail antiromain qui s'opérait en profondeur.

Depuis que l'idéalisme de Platon, expression occidentale des grandes pensées de l'Inde et de l'Égypte sur l'unité du monde et sur l'évolution universelle, avait été trahi par son élève Aristote, l'homme à tout faire des conquérants macédoniens, l'agent secret de Philippe à Athènes, celui que les Grecs devaient à la fin traduire en jugement et qui dut prendre honteusement la fuite, la vraie philosophie avait presque disparu d'Europe. Après l'impérialisme d'Alexandre le Grand, l'empire romain avait inauguré dans le monde un règne du militarisme et de la richesse qui ne s'accommodait guère de conceptions monistes et évolutionnistes, inspiratrices de progrès et de fraternité, donc de révolution. Pour justifier l'asservissement et l'empire, pour condamner les velléités d'indépendance et d'amélioration sociale, il fallait un dualisme statique comme celui qu'Aristote avait mis au point pour devenir précepteur d'Alexandre et pour faire la théorie de l'esclavage. Ces idées, d'ailleurs reprises par la scolastique au XIIIe siècle, avaient obscurci la pensée occidentale pendant près de deux mille ans.

La Renaissance était un rejet de cette servitude, un effort pour retrouver, avec l'antiquité hellénique, la vraie philosophie perdue. C'était une protestation contre le joug romain et la forme romaine. Ainsi le développement des arts nationaux était une affirmation d'originalité et d'indépendance et même, derrière ce débordement de langue latine, se faisait une élabo-

ration intensive des langues nationales. C'était une répudiation de l'emprise religieuse romaine, de ce règne de la force et de la conquête, de ce droit du plus fort par lequel on peut définir l'esprit latin. Même l'extension du droit écrit (d'origine romaine) sur le droit coutumier était encore une réaction contre la Rome d'alors qui méprisait toute loi. La révolution antiromaine qui se préparait visait plutôt à retourner contre les exploiteurs du droit romain les propres articles de leur code. C'était surtout, derrière toutes les violences, la formation d'un esprit de protestation qui devait aboutir à l'austérité de la Réforme et, plus tard, à l'affirmation du droit primant la force. Érasme précédait les théoriciens de la Révolution française.

En 1510, âgé de dix-sept ans, Théophraste quitta la maison paternelle pour entrer à l'École Supérieure ou Collège de Bâle, C'est à ce moment que, pour suivre un usage en cours chez les étudiants, il fut amené à latiniser son nom. De même que Duchêne devenait Quercetanus, ou que Roquetaillade devenait Rupescissa, le nom de Hohenheim devint Paracelse, et c'est sous cette appellation qu'il est passé à la postérité.

Paracelse est, en vérité, mal formé puisqu'il assemble une racine grecque, *para* (vers), et une racine latine, *cels* (élevé) ; mais on était sans doute, à ces débuts de l'hellénisme, moins difficile qu'aujourd'hui. Paracelse signifie donc : vers les hauteurs, du côté des sommets. C'est la traduction du mot allemand *Hohenheim* : maison élevée, haut située.

Sans doute, il existe une tradition selon laquelle le Dr Wilhelm de Hohenheim aurait lui-même appelé son fils Paracelse, en plaisantant, et pour dire qu'il était l'égal de Celse (du latin *par*, égal, et *Celsus*, nom propre). Ce terme aurait bien l'avantage d'une formation correcte, mais il a l'inconvénient d'être bien improbable. D'abord, parce que la traduction des noms selon des racines grecques ou latines était d'un usage constant chez les gens de science ; ensuite, parce qu'une plaisanterie paternelle n'avait pas assez de valeur pour décider d'un nom définitif ; enfin et surtout, parce que, dans sa doctrine, Paracelse aurait pu souhaiter égaler Hippocrate, mais qu'il méprisait fort Celse, lequel avait développé et étendu encore la thérapeutique galénique par les contraires. Paracelse, qui fit brûler publiquement les livres de Galien, ne pouvait en aucune

façon aspirer à devenir l'égal d'un sous-Galien. Cette dernière raison semble péremptoire. Je ne l'ai vu mentionner nulle part. Cependant, les biographes les plus éminents de Théophraste, les Drs Sudhof et Carl Aberle, s'accordent à considérer « Paracelse » comme une paraphrase de Hohenheim : « Transférer le Haut Foyer, la demeure, dans la région spirituelle. » (Stoddart.)

Nous ne savons pas grand'chose sur la vie et les études de Paracelse, étudiant à Bâle. Il semble qu'au point de vue intellectuel il en ait gardé une vive déception. L'Université était aux mains des scoliastes dont la pédanterie, toute médiévale, enfermait l'univers dans des formules *a priori*, dans des catégories de l'esprit qui ne se souciaient guère de la réalité objective, et surtout dans un système clos, fermé de toutes parts par les soi-disant révélations religieuses ou par les soi-disant mystères, hors desquels il ne restait plus rien à expliquer, ni rien à découvrir. Déjà, l'esprit de la Renaissance inspirait d'une façon plus ou moins virtuelle l'élite de la jeunesse et, comme le dit fort justement Gundolf, la curiosité de la Renaissance, dans un esprit allemand comme Paracelse, prenait la forme d'une recherche éperdue des forces dans les phénomènes et des causes derrière les apparences. Toujours hanté par le mystère et le besoin de savoir, il était venu demander à l'Université des révélations sur la nature vivante qu'il avait soif d'explorer et d'étreindre. A cette activité de l'intelligence, les maîtres répondaient par les préceptes rigides de la tradition et de l'autorité ; ils l'invitaient, en somme, à s'incliner passivement devant l'affirmation des auteurs agréés et à restreindre ses investigations. Paracelse n'accepta pas cette castration intellectuelle.

Un jeune homme de dix-huit à vingt ans peut attacher plus ou moins d'importance à ses études. Le besoin affectif de cet âge est d'affirmer une virilité naissante. Si le besoin se fixe, comme c'est le cas pour la plupart, sur la vie sportive ou amoureuse, les vicissitudes de l'intelligence peuvent passer très loin au second plan. L'étudiant peut consentir à une soumission de l'esprit qui lui paraît secondaire quand il peut manifester sa force dans le champ qu'il a électivement adopté pour son activité. Paracelse n'avait pas le dérivatif des sports, parce qu'on n'en faisait guère de son temps, et aussi parce qu'il

avait gardé, de son enfance maladive, une impression réelle ou imaginaire de déficience physique. Mais il n'avait pas non plus — et ceci fut une phase décisive dans sa vie psychique — de dérivation amoureuse. Peut-être eut-il un essai malheureux : nul ne sait. Ce qui est certain, c'est que les femmes ne jouèrent aucun rôle dans sa vie, au point que ses contemporains le firent passer pour un eunuque ou un anormal. Or, un tel renoncement dans une vie d'homme se joue nécessairement à l'âge où commence l'activité sexuelle. C'est là le moment le plus aigu des hésitations et des luttes, des déceptions et des regrets, des élans et des espoirs.

Ses ennemis devaient raconter, plus tard, qu'il avait été mordu au sexe par un cochon dans son jeune âge, et qu'il en était résulté une castration complète. Il est infiniment probable qu'il faut ranger ces aimables détails parmi les absurdités haineuses et les basses calomnies qu'il devait inspirer. Nous connaissons trop, aujourd'hui, les déterminantes de l'impuissance psychique pour ne pas reconstituer les conflits qui se déroulèrent dans son inconscient.

D'une part, ce sentiment de déficience physique, sa petite taille, l'habitude de se sentir plus faible que d'autres garçons, la tendance à se replier sur soi-même contractée pendant une enfance solitaire, en compagnie d'hommes toujours plus grands, plus puissants, plus savants que lui-même, lui avaient enlevé la confiance en soi nécessaire à cet âge.

D'autre part, la femme était pour lui un monde inconnu et nouveau, il ne la concevait qu'à travers l'image grandie et sanctifiée de sa mère morte ou de la madone d'Einsiedeln ; il n'avait jamais rêvé à elle que sous la forme d'une figure quasi divine, digne d'adoration, inaccessible à la possession, d'une entité à qui l'on demande protection et en qui l'on aspire à se fondre, comme pour retourner dans les bras maternels. Comment aurait-il pu accorder de pareilles aspirations avec les débauches de ses camarades, en compagnie des ribaudes grossières et quémandeuses ? Mais surtout les terreurs informulées de son enfance, dans lesquelles l'amour, la procréation et la mort se mêlaient étroitement, lui opposaient un barrage insurmontable. Sans le savoir, il en avait trop voulu à son père d'avoir, par l'exercice de ses fonctions conjugales, amené

sa mère au tombeau ; il avait trop condamné, dans son inconscient, cette virilité meurtrière, telle qu'il la devinait obscurément dans son père quand celui-ci lui inspirait des peurs inexplicables, pour l'intégrer maintenant en lui-même. Il se sentait trop sentimental, trop gauche et, plus obscurément, trop coupable, pour suivre ses compagnons chez les filles. Encore, s'il avait senti son abstention comme une lâcheté, aurait-il pu faire un effort et réagir. Mais il trouvait dans la religion, dans les préjugés de l'époque, trop d'arguments en faveur de la chasteté pour ne pas tirer de sa faiblesse même l'idée d'une supériorité spirituelle incontestable et un immense orgueil, l'orgueil du solitaire sans amour.

Il fallait pourtant que sa jeunesse bouillonnante éclatât. De cette libido comprimée, il tira une sublimation magnifique et son enthousiasme pour la science, son besoin d'en conquérir tous les aspects, le soulevèrent comme une vague immense. Là, il ne sentait plus de culpabilité ni de faiblesse, car il savait son esprit pénétrant et son intelligence solide. Là, il rejoindrait le modèle paternel qui lui avait paru si longtemps inégalable, pour l'atteindre et le dépasser même, sans encourir de réprobation. Là surtout, il trouverait un objet à la taille de cet amour sans limites humaines, qui brûlait dans son cœur depuis les solitudes de sa petite enfance. Lui, l'enfant prématurément sevré du seul bien terrestre qu'il avait eu, il étancherait sa soif infinie et son insatisfaction essentielle, en s'abreuvant à la source intarissable des connaissances. Dans la science de la nature, il calmerait son angoisse tenace du mystère, il mesurerait toutes les incertitudes, tous les doutes qui rendent l'homme inquiet et malheureux comme l'enfant dans le noir. Il saurait de Dieu lui-même le mystère de ses origines et de ses fins dernières. Son anxiété, comme chez ceux qui gardent le souvenir indécelable d'une privation initiale et souveraine, s'agrandissait aux dimensions de l'univers. Il lui fallait, non les formules académiques de l'Université avec lesquelles on peut faire bonne figure dans le monde, mais une science plus rare, plus absolue, une science à la taille gigantesque de son besoin ; une science aussi qui donne la puissance suprême et divine comme compensation à une impuissance ou une privation humaines. Et sa curiosité l'entraînait vers la science

réservée et prestigieuse, la science occulte et magique du suprême savoir et de la suprême puissance.

On parlait alors beaucoup d'un bénédictin de quarante-cinq à cinquante ans, arrivé au couvent de Saint-Jacob, près de Wurzbourg, en 1506, comme d'un homme extrêmement versé dans les connaissances mystérieuses de l'Alchimie, de l'Astrologie, et surtout de la Kabbale. Il écrivait sous le nom de Johan Tritemius. Son nom réel était Johannes Heidenberg ; il avait tiré son pseudonyme de Treitenheim, son lieu de naissance, près de Trèves. A vingt et un ans, il avait été nommé abbé de Sponheim, mais les moines qu'il avait voulu éduquer avaient fini par se révolter, et il avait dû se retirer à Wurzbourg. Là, il recevait des visiteurs de toute sorte et des élèves avides de s'instruire. Mais il était regardé avec beaucoup de méfiance par les ignorants. On racontait qu'il savait lire la pensée d'autrui à distance et influencer les autres, pratiquant toutes sortes de sortilèges diaboliques ; on l'accusait même de magie, ce qui était fort grave à cette époque.

Paracelse sentit alors une grande vocation. Il fit le geste qui devait décider de sa carrière. Au lieu de conquérir paisiblement une situation lucrative et tranquille, il entreprit de se consacrer entièrement à la connaissance, quoi qu'il dût en coûter. Il se rendit à Wurzbourg et devint l'élève de Trithème.

Il avait eu, entre autres prédécesseurs et compagnons d'études auprès de ce maître, le célèbre Corneille Agrippa, de Cologne, son aîné de sept ans, qui était fort lié avec Trithème et entretenait une correspondance suivie avec lui.

Trithème exerça sur l'esprit de Théophraste une influence définitive. Il le félicita hautement de son amour désintéressé pour la science et l'encouragea d'une telle façon dans cette décision que le jeune élève ne devait plus l'oublier. Il lui parla du fameux Jean Pic de la Mirandole qui avait abandonné le gouvernement de ses fiefs, en Italie, pour parcourir les universités européennes, et qui, ayant étudié à fond la Kabbale et l'astrologie, avait dû se retirer devant une condamnation de ses idées par le pape Innocent VIII. Paracelse fut bien averti du danger qu'il courait à répandre une vérité non acceptée par l'Église ; Trithème lui montra, dans toute son ampleur, la terrible tyrannie ecclésiastique qui paralysait toutes les recher-

ches, le profond abîme qui séparait l'amour de Dieu et de la vérité des exigences de Rome. Le supplice de Savonarole, brûlé en 1498 pour avoir dénoncé les scandales du Vatican, les orgies des prêtres, les vanités des riches, pour avoir prêché la fraternité évangélique et prédit l'avenir, était encore tout frais. En abordant les sciences défendues, Paracelse entrait dans le camp des maudits et des proscrits. Ce fut un pas décisif qu'il accomplit dans un grand enthousiasme ; il décida en lui-même de risquer les persécutions et de conquérir la vérité en luttant contre la plus haute autorité du monde : le pape.

Trithème, comme les esprits d'avant-garde à cette époque, s'était instruit hors des sentiers battus. Il avait connu Platon, Plotin, Jamblique, Porphyre, traduits par l'Italien Marcile Ficin entre 1480 et 1497. Par cet auteur aussi, il avait connu le *Pimander* d'Hermès Trismégiste, cette œuvre centrale de toute la Philosophie Hermétique, dont les alchimistes avaient exprimé, en langage secret, les enseignements. Il avait pris contact avec les œuvres alchimiques des Nicolas Flamel, Arnaud de Villeneuve, Basile Valentin, Pierre Le Bon et Bernard Trévisan. Par ailleurs, il avait étudié l'astrologie qu'on commençait à travailler assidûment de différents côtés, surtout depuis les *Disputationes adversus Astrologiam divinatricem*, de Pic de la Mirandole, parues en 1499. Mais, tout particulièrement, il avait approfondi la Kabbale, cette tradition ésotérique des Juifs, qu'on faisait remonter à Akiba et ben Iokaï, au IIe siècle, mais qu'Ibn Gebirol et, à la fin du XIIe siècle, Maimonides, en Espagne, avaient fait connaître par leurs écrits et, en quelque sorte, divulguée.

Trithème avait pu saisir le lien commun entre tous ces apports nouveaux, si révolutionnaires pour le dualisme statique de la philosophie scolastique et de l'Église : tous contenaient l'affirmation que le monde est un dans son essence, sans qu'il existe, entre la plus haute expression divine et la plus humble matière, de différence essentielle, puis que tout évolue vers un perfectionnement, une harmonie, et une spiritualisation définitifs, sans qu'il y ait de jugement soudain, ni de damnation éternelle. Trithème avait pu suivre la destinée de cette tradition, émanée aussi bien de l'Inde que de l'Égypte ou du vieux paganisme celtique, mais pourchassée comme subversive par le mili-

tarisme et la finance de Rome, depuis les empereurs jusqu'aux papes ; il avait pu comprendre par quelle sinistre logique Jules César, puis Dioclétien et d'autres s'étaient acharnés à incendier la bibliothèque d'Alexandrie, dernier asile de la tradition perdue, mais pourquoi aussi l'alchimie était partie des écoles alexandrines, comme une précieuse semence pour la renaissance de ces grandes idées, pourquoi, aux confins de l'empire romain, les Esséniens de la mer Morte avaient toujours protesté contre la guerre, l'esclavage et l'exploitation financière, vivant sous un régime de fraternité et de communauté, et élaborant les enseignements kabbalistiques ; pourquoi les Juifs, avec leur messianisme, avaient voulu rétablir une continuité dans le dualisme obsédant de Dieu et de l'homme et, avec leur rédemption, avaient ébauché une timide tentative d'évolutionnisme.

Trithème avait fait une synthèse de ces traditions différentes qui représentait toute la sagesse humaine inconnue de l'Église, et combattue par elle, la doctrine apaisante qui tirait l'homme de l'empire du despotisme divin pour le rendre à la mère nature selon une conception panthéiste du monde, qui écartait l'angoisse de l'enfer, qui promettait, moyennant les réincarnations, le salut final à tous. Il avait pu en saisir l'éveil dans l'histoire, pourtant défigurée, des hérésies déjà condamnées, et surtout, il avait pu comprendre le côté profondément révolutionnaire de l'alchimie, aussi bien sur le terrain métaphysique que sur le terrain social. Mais, constatant combien les Juifs avaient eu le singulier privilège d'abriter la tradition aryenne persécutée, il s'était donné spécialement à l'étude de la Kabbale.

La Kabbale, parmi les traditions secrètes, devait bénéficier d'une certaine faveur chez des hommes trop engagés dans leur religion catholique pour pouvoir s'en évader d'un seul coup. Elle offrait l'avantage de s'appuyer sur des textes de l'Ancien Testament auxquels les chrétiens reconnaissaient un caractère de révélation sacrée, en même temps qu'elle présentait un parallélisme certain avec le Pythagorisme ; il est vraisemblable que la jonction entre ses ascendances juives et le reste de la philosophie antique s'était opérée par ces Esséniens dont parlent Josèphe et Philon dans l'antiquité. C'est pourquoi la Kabbale connut une grande extension à la Renaissance.

Trithème était avant tout kabbaliste, c'est-à-dire que, tout

en s'opposant aux dogmes de la papauté, il restait fidèle aux Écritures. Il initia Paracelse à son symbolisme oriental et à ses images sensuelles.

« Les mystères de la Loi, dit-on dans le Zohar (II, 99*a*), sont comparables à une amante resplendissante enfermée dans la chambre d'un palais. Elle a un ami, seul à connaître les sentiments de son amour. Comme l'ami, poussé par le désir de voir son amante, passe souvent devant le palais en jetant des regards de tous côtés, l'amante se décide à pratiquer une petite ouverture dans le mur de son palais et, au moment où elle voit passer son amant, elle approche son visage pour un instant. Il est seul à le voir parce qu'il est le seul dont les regards, le cœur et l'âme soient dirigés vers la bien-aimée. D'abord, la Loi fait signe à l'homme d'approcher. Elle lui parle à travers un rideau, et c'est l'interprétation syllogistique (Deraseha). Ensuite, elle lui parle à travers un voile transparent et c'est l'interprétation symbolique (Agada). Enfin, elle se montre à lui face à face (c'est l'interprétation mystique), et l'homme devient maître de la Loi et maître de la maison car tous les mystères lui sont révélés... L'homme doit donc s'appliquer avec zèle à étudier la Loi et à en devenir l'amant. »

Ainsi Paracelse, l'adolescent chaste, retrouvait maintenant dans la Kabbale l'image de la femme surhumaine qui l'avait toujours hanté, de la femme grande comme l'Univers qu'il allait voler à l'autorité hostile du pape, et pour la conquête de laquelle il n'hésitait pas à souffrir.

Et la Kabbale lui révéla peu à peu ses secrets. Trithème, à ce moment, écrivait ses *Polygraphia Cabbalistica* et leurs entretiens portaient surtout sur ce sujet :

« Avant tout, il existe un monde suprême qui est le modèle du monde inférieur. Tous deux forment comme deux visages semblables : le Macroprosope et le Microprosope. Ils sont unis par le lien de l'amour réciproque entre l'Univers et l'Homme. D'autre part, la création dans son ensemble est un être dont tous les modes sont marqués de l'empreinte divine, l'homme étant la synthèse des créatures. Comme il a été modelé à l'image de l'exemple divin, sa forme est composée d'organismes copiés sur la forme supérieure. La forme humaine, ramenée à ses principaux organes : tête, cerveau, cœur, bras, poitrine, jambes,

sexe, pieds, correspond aux types spirituels que la Kabbale désigne sous le nom de Sephiroth et qui portent les noms de Couronne, Sagesse, Intelligence, Clémence, Rigueur, Beauté, Éternité, Majesté, Fondement et Royaume. Dès lors, aucune pensée, aucune parole, aucune action de l'homme, qui ne produise son retentissement, par suite du lien spirituel, jusqu'au plus profond des cieux. Associé dans l'œuvre de la création, il devient une pensée d'harmonie ou de désordre (1). »

A l'origine, la copie était conforme au paradigme. Cet état de sainteté a été détruit par le péché (comme le paradis de l'enfance a été à tout jamais perdu par l'apparition de la sexualité). Rétablir la sainteté de l'homme est le but à poursuivre, que l'homme atteint par l'étude et la pratique de la Loi. L'ascèse fait réapparaître, dans l'homme, l'image sacrée d'en haut et l'homme devient ainsi une sorte d'incarnation de la divinité.

Le péché altère le corps et l'âme, mais il a pour fonction de faire concourir le mal au progrès du bien. Le mal devient une cause de bon. Telle est la solution fondamentale que la Kabbale propose comme consolation et comme salut. Il est clair que cette idée inspire toute l'alchimie, cette doctrine de l'évolution du mal vers le bien, de la sublimation, de la transmutation. Elle implique aussi l'idée messianique dont la pierre philosophale n'est que l'allégorie chimique.

Le Sepher Ietzirah décrit les splendeurs du monde et le jeu des Sephiroth aussi bien en Dieu que dans l'homme : « Par les Trente-deux Voies merveilleuses de la Sagesse, dit-il, Dieu... a créé sous trois formes (ou en trois livres) : Sepher, Sephar et Sippur, Dix Sephiroth, Vingt-deux Lettres fondamentales : trois Mères, sept Doubles et douze Simples. » La Kabbale imagine les rapports séphirothiques sous l'emblème des relations sexuelles et le Talmud parle, à ce sujet, du *Mystère des Sexes*. Les trois formes représentent les trois aspects divins ou naturels : le nombre, le nombrant et le nombré. Elles correspondent aussi aux trois pouvoirs de l'âme : Nephes, l'âme animale, Rouach, l'âme pensante, et, pour l'élite des hommes, Neshamah, l'âme spirituelle. En cela, la Kabbale confirme la

(1) P. Vulliaud, *La Kabbale juive*, p. 151. Paris, 1923.

tradition antique qui reconnaissait une âme inconsciente, ou instinctive, distincte du conscient rationnel. Enfin, le Zohar insiste sur les trois éléments ou plutôt les trois éléments-principes qui composent le Monde et correspondent aux trois lettres mères : le Feu (Schin), l'Eau (Mem), l'Air (Aleph). Ces principes sont déduits du quaternaire des éléments manifestés. Le Zohar lui-même mentionne les quatre éléments de manifestation à côté des trois éléments-principes. Bien qu'il n'y ait pas là contradiction, mais différence de points de vue, la distinction ternaire, qui part des principes, caractérise la pensée kabbalistique ou orientale, par opposition à la distinction quaternaire, qui part des manifestations naturelles et qui appartient à la tradition hellénique ou plus spécifiquement occidentale. Enfin, la Kabbale contient une théorie très explicite d'un éther qui serait la force essentielle du monde ; en somme, l'univers serait l'acte d'une cause suprême, procédant par des forces spirituelles intermédiaires.

En dehors de cette cosmogonie, la Kabbale contient toute une technique d'interprétation des lettres selon des combinaisons numériques ou selon un jeu d'initiales et de finales, qui devait intéresser Théophraste — non pour l'interprétation de l'hébreu qu'il ne connaissait que mal ou pas du tout — mais pour la science des amulettes et talismans qui tenait, dans la Kabbale, une place très importante. Cette pratique des amulettes procède de la correspondance entre l'Archétype, ses figures et le monde terrestre, telle que le fait d'écrire un signe modifie l'équilibre des forces universelles et exerce une action magique. On ne comprendrait rien à certaines œuvres que Paracelse écrivit plus tard, sans cette éducation kabbalistique de l'abbé Trithème. « La connaissance de l'influence des astres était nécessaire au fabricant d'amulettes, dit Vulliaud (1). Chaque planète était censée présider à un jour de la semaine pendant lequel elle exprimait sa force. »

Il est certain que l'astrologie s'est répandue avec la Kabbale. Il est possible que la vieille science chaldéenne ait été transportée en Espagne par les Arabes et, de là, véhiculée par la Kabbale à travers l'Europe. Toujours est-il qu'elle constitue

(1) *Loc. cit.*, II, p. 48.

une hérésie, par rapport à l'orthodoxie religieuse, dans laquelle les Hermétistes ont donné à fond : il suffit de lire les traités d'alchimie pour voir l'importance donnée aux sept planètes et, plus tardivement, aux douze signes du zodiaque (superposables aux sept lettres doubles et aux douze lettres simples du Zohar). L'astrologie tendait à prouver et à vérifier par l'observation que le monde inférieur est lié au monde supérieur et que la même harmonie régit le tout. Elle enlevait le destin de l'homme aux eapriees d'un dieu pour le rendre à l'ordre eosmique, elle élevait done l'homme de sa situation d'esclave de Dieu à la dignité de eitoyen de l'Univers. Elle contenait enfin des arguments en faveur du monisme évolutionniste.

Trithème pratiquait l'astrologie. Il est vraisemblable qu'en l'enseignant à son élève, avee les autres scienees seerètes, il lui dressa et lui interpréta son horoscope.

Il put lui montrer la signifieation du Soleil, indicateur de la personnalité profonde, dans le signe mystérieux du Scorpion, se rapportant à toutes les transmutations, à toutes les résurrections qui impliquent une mort préalable. S'il ne pouvait apereevoir, dans l'ignoranee où l'on était alors des planètes lentes, le sextile de ee soleil à Uranus, la planète des inventions et des révolutions, le semi-sextile à Neptune, la planète des vocations mystérieuses (toutes deux situées dans le Caprieorne, signe des épreuves et de l'aseension laborieuse) ; s'il ignorait encore plus la conjonction de ee Soleil à Pluton, la planète qui fait les artisans de l'avenir, et si lui échappaient ainsi les aspeets fondamentaux qui, aux yeux des astrologues modernes, marquaient à eoup sûr Paraeelse pour une destinée rare et singulière, du moins put-il lui signaler l'influence de Saturne dans le Verseau, qui rend l'homme solitaire et ingénieux en l'inhibant dans ses velléités d'expansion intelleetuelle ou humaine. Il dut l'avertir que la quadrature de Saturne au Soleil présageait de lourdes épreuves : ehagrins, tribulations, perte de situation. Il put même préeiser que ce earré, tombant dans le Seorpion, signe de génération, rendait toute vie sexuelle impossible.

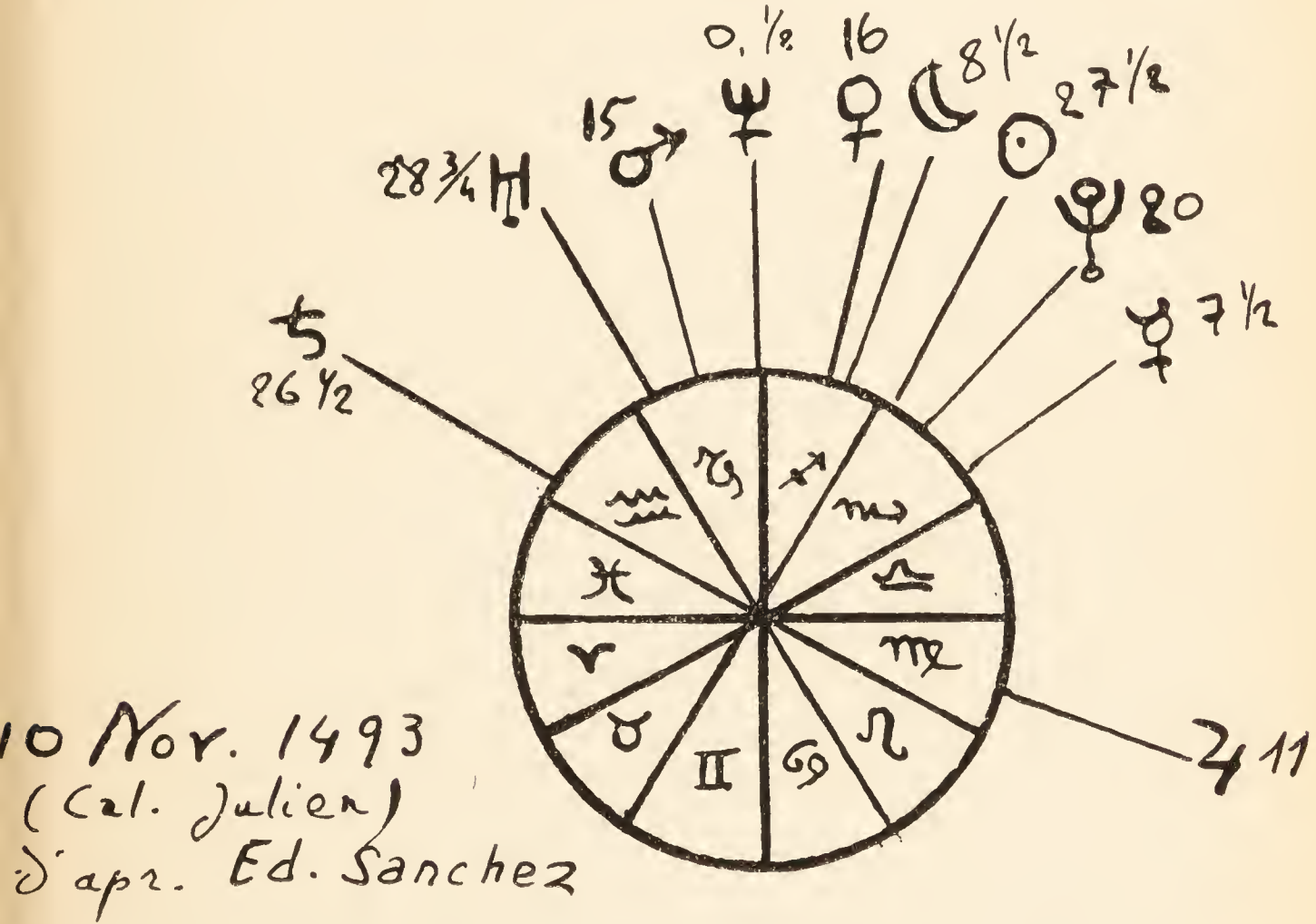
Et si, eherchant alors une eonsolation à pareille malédiction, il avait interrogé les planètes bénéfiques, il aurait trouvé d'abord Jupiter dans la Vierge, annonçant la paix par l'étude et le savoir, avee une indépendanee violente, un orgueil impré-



Portrait par Scorel.

(*Musée du Louvre*).

voyant ; il aurait constaté l'aspect trigone envoyé à Jupiter par Mars dans le Capricorne, présage d'énergie dans les épreuves et le travail ou d'une carrière aventureuse, puis le sextile de Mercure dans le Scorpion, présage d'intelligence dans les transformations et de capacités pour l'alchimie, mais aussi de déboires et d'inaptitude à amasser des biens ; enfin, il aurait noté la



quadrature défavorable de Jupiter à la Lune et à Vénus, conjointes dans le Sagittaire, montrant que les joies de la science seraient dissociées de celles de l'amour et que la libido devrait viser vers un idéal lointain, insaisissable directement, comme le but assigné à la flèche du Centaure.

Paracelse put maintes fois, dans le cours de sa vie, méditer les prédictions de Trithème. Mais son indépendance même s'accommodait mal d'un pareil déterminisme, surtout dans une direction si ardue et si pauvre de joies. Et il devait répéter à plusieurs reprises, dans ses livres, que les astres ne façonnent pas d'une manière absolue le destin des hommes, mais qu'il

est possible d'atténuer celui-ci, ou de s'y soustraire en partie.

Quoi qu'il en soit, Théophraste n'avait pas été déçu par Trithème. Il vécut, dans la fièvre d'apprendre et dans l'enthousiasme des aperçus nouveaux, toute la fougue de ses vingt ans. Derrière le cercle fermé de la scholastique universitaire, derrière l'étroitesse des dogmes ecclésiastiques, il apercevait maintenant la richesse multiple de la pensée humaine, l'apport des méditations séculaires condensées dans les philosophies étrangères, la magnificence de la nature, le sens initiatique des religions. La terre n'était plus un plateau sous la coupole du ciel, habitée par un dieu jaloux et vindicatif : l'univers s'agrandissait sans limites, la vie immanente formait une immense symphonie au rythme de laquelle étaient accordés les mouvements des êtres les plus humbles comme les révolutions des astres : le tout n'était plus suspendu à un jugement proche et menacé d'une damnation sans espoir, mais évoluait, à travers l'échelle infinie des temps, vers une transmutation définitive de toute imperfection en une radieuse unité. L'enseignement de Trithème l'avait délivré de la peur de l'enfer. Il apercevait maintenant la hideuse ignorance dans laquelle geignaient les peuples et commençait à mesurer la faillite monstrueuse de l'Église qui — loin de les éclairer et de les délivrer de leurs souffrances — prétendait brûler dans le feu des bûchers toute pensée d'espérance et de salut. Il vit clairement que la suprême guérison de toutes ses inquiétudes, la plus haute récompense de sa vie, serait le savoir qui libère de la terreur. Et les vers de Virgile, qu'il avait pu lire dans la première édition vénitienne vieille d'une trentaine d'années, devaient lui revenir souvent à l'esprit :

« Heureux qui a pu remonter aux causes et dominer par là et les terreurs diverses, et la rigueur du destin, et l'épouvante de l'enfer ; heureux qui a connu les divinités champêtres, et Pan, et le vieux Sylvain, et les Nymphes (1). »

Trithème lui avait fait entrevoir la grande âme du monde, Pan, le grand inconscient collectif, et lui avait parlé des esprits de la nature : Paracelse, dans son œuvre ultérieure, ne devait oublier ni Pan, ni les Nymphes.

Agé de vingt-deux ans, il quitta Trithème, qui n'avait plus que quelques mois à vivre. Sa vocation était bien claire et il entreprit de marcher vers son destin. On était alors en l'année 1515.

(1) *Géorgiques*, livre II, 490.

CHAPITRE II

La Formation.

Au moyen âge, l'esprit de solidarité et la communauté des besoins avaient amené les individus de même profession à s'organiser en corporations. Celles-ci s'étaient formées en Italie et en Allemagne avant même de se créer en France. Par beaucoup de côtés, elles s'apparentaient aux confréries religieuses, quant à la discipline intérieure, mais leur caractère technique les protégeait un peu de l'inquisition ecclésiastique, permettant à ceux qui avaient des idées hétérodoxes de les propager sous les allégories professionnelles. Telle fut la confrérie d'architectes et de bâtisseurs de cathédrales qui se fit connaître dès le VIIIe siècle de notre ère, sous le nom de Franc-Maçonnerie, ayant obtenu des rois et des papes toutes sortes de privilèges, au point qu'en 1502, Henri VII d'Angleterre s'était déclaré protecteur de l'ordre et tenait une loge dans son propre palais. Sur le même modèle s'étaient établis des compagnonnages multiples, avec leurs correspondances de ville à ville, de pays à pays, leurs signes de reconnaissance secrets et leurs mots d'ordre pour les initiés. Au moyen âge et au début de la Renaissance, ces organisations étaient légion. A une époque où les communications étaient difficiles, elles permettaient de résoudre les obstacles d'un voyage ; chaque affilié trouvait automatiquement, chez ses correspondants étrangers, moyennant certains signes de reconnaissance, l'accueil, la protection, l'hospitalité nécessaires. D'une part, il était presque impossible de se déplacer sans une pareille organisation ; d'autre part, les compagnonnages ou les confréries avaient intérêt, pour main-

tenir leurs relations réciproques, à échanger des visiteurs. Jusqu'à la Révolution en France, et même après, le compagnon qui avait accompli ses cinq années de stage entreprenait son tour de France pour parfaire son instruction technique, passant de cité en cité et reçu partout fraternellement par les compagnons de la même obédience.

Nous n'avons certes pas la preuve que Paracelse fut affilié à une société de ce genre, mais on peut se demander comment il aurait pu, livré à ses ressources de jeune homme, traverser l'Europe en tous sens, parcourir toutes sortes de pays dont il ne pouvait connaître la langue ni les usages, être reçu partout dans les milieux intellectuels au point que des peintres célèbres firent des portraits de lui en diverses villes. On peut se demander aussi pourquoi, désireux de visiter ainsi le monde, il se serait privé du moyen le plus commode — on pourrait presque dire du seul moyen possible de le faire. Nous ne saurons probablement jamais rien de positif à ce sujet, mais l'hypothèse qu'il appartenait à une association internationale pourra expliquer beaucoup de points obscurs de sa vie et aussi beaucoup des répercussions ultérieures de son activité.

Il est curieux de constater combien les biographes de Paracelse se sont efforcés de maquiller les particularités de sa carrière qui ne coïncidaient pas avec leurs goûts ou leurs opinions politiques. C'est ainsi qu'Anna Stoddart, dans sa *Vie de Paracelse*, s'efforce de nous montrer en lui un chrétien très orthodoxe et qu'elle se refuse à admettre qu'il ait appartenu à une société secrète : « L'usage d'alors, dit-elle, voulait que les savants fissent partie d'une société secrète d'alchimistes, s'appliquant à l'alchimie, à l'astrologie et à d'autres sujets, mais sous le serment du secret. Paracelse refusa de s'affilier à aucun de ces groupes et d'être lié par un vœu d'occultisme. » Voilà une singulière affirmation concernant un disciple de Trithème, nourri de Kabbale et résolument en guerre contre toutes les autorités établies — et combien gratuite ! Nous verrons au contraire, dans la suite, la grande influence que Paracelse devait exercer sur la formation de la Rose-Croix.

Toujours est-il que notre jeune homme se mit en campagne. Il commença par aller travailler une dizaine de mois dans les laboratoires et les mines des Fuger, à Schwatz. Il paraît que

ces Fuger-là n'avaient pas de parenté avec les Fugger d'Augsburg pour le compte desquels le père de Paracelse était venu enseigner à l'École des Mines de Villach. Ils étaient les comtes de Fügen, dans le Tyrol, et leurs mines étaient à environ trente kilomètres d'Innsbruck. Simon Fuger, en particulier, devint l'ami de Paracelse qui habita chez lui, à Schwatz. C'est donc en quelque sorte avec une introduction amicale que Paracelse fut admis à suivre les travaux des mineurs et des chimistes employés là.

Il est probable qu'il ne venait pas apprendre à faire de l'or, car si les laboratoires de Simon Fuger en avaient possédé le secret, ils ne l'auraient sans doute pas livré au jeune homme, même recommandé par l'abbé Trithème. D'ailleurs, ces laboratoires n'en avaient pas la réputation. Bien sûr, tout homme penché à cette époque sur les expériences chimiques était hanté par ces transformations des corps qu'une analyse élémentaire ne pouvait pas encore expliquer ; sans doute aussi, chacun croyait-il, en vertu des idées régnantes, à la possibilité d'une transmutation qui ne devait être admise par la science que quatre siècles plus tard exactement, grâce aux travaux de Rutherford. Mais il semble bien que ce stage à Schwatz n'ait eu pour Paracelse que la valeur des travaux pratiques dans la formation moderne du médecin. Là, il reprit les prospections de minerais auxquelles son père l'avait déjà initié, mais surtout il s'adonna aux manipulations d'extractions, de réactions, de purifications, destinées à asseoir sur une basè pratique ses études ultérieures de pharmacologie et de thérapeutique minérale.

Il faut savoir qu'à cette époque les médecins n'utilisaient pas les substances minérales, lesquelles étaient regardées toutes comme de dangereux poisons. L'alchimiste Basile Valentin avait été un hardi novateur en préconisant, presque un siècle auparavant, l'emploi thérapeutique de l'antimoine dans son *Currus triumphalis Antimonii.* Il n'avait guère été suivi, et seuls les alchimistes pouvaient admettre que le règne minéral contenait des éléments favorables à l'organisme humain, parce que ce règne possédait une vie propre. Lorsque Paracelse, lui-même, affirmera dans ses *Archidoxes Magiques* la possibilité d'une thérapeutique minérale, il la présentera comme une idée révolutionnaire : « Personne ne peut démontrer, dira-t-il, que

les métaux soient morts et privés de vie. En effet, leurs sels, soufres et quintessences ont une très grande force pour activer et soutenir la vie humaine... Or, je l'affirme audacieusement, les métaux, les pierres, de même que les racines, les herbes et tous les fruits sont riches de leur propre vie, à cette différence près que le moment [astrologique] intervient pour le travail et la préparation des métaux (1). »

On peut penser que Paracelse, dans les laboratoires de Schwatz, étudia spécialement l'antimoine, cette substance qui devait avoir le privilège d'ébranler les facultés de médecine, encore un et deux siècles plus tard. On pense aussi qu'il y reconnut le bismuth et le zinc, qu'il s'adonna à de nombreuses réactions, précipitations, calcinations, etc... Il se rappelait les leçons paternelles enseignant, selon la théorie jusque-là classique, que tout mixte est composé des quatre éléments : terre, eau, air, feu, en quantités et proportions variables. Mais la Kabbale lui avait appris à voir les choses d'une façon plus abstraite. Il s'était rallié à la conception des alchimistes arabes, comme Geber, considérant non plus des éléments en quelque sorte matériels, mais des forces en action, ou des principes. Il étudia, dans les effets de combustibilité, le principe comburant que Geber avait désigné symboliquement sous le nom de Soufre, parce que le soufre brûle entièrement et sans résidus, ce principe d'énergie correspondant au *Schin* du Zohar et que Stahl, au XVIIe siècle, devait décrire comme phlogistique. Dans le phénomène de dissolution, il cherchait à mettre en évidence le principe de masse, de plasticité, correspondant au *Mem* du Zohar, appelé Mercure par Geber parce que l'Hydrargyre est très lourd, très mobile, et parce qu'il a la propriété d'amalgamer les autres métaux. Il cherchait à découvrir dans les phénomènes de vaporisation, de volatilité, l'élément aérien, *l'Aleph* kabbalistique, celui que les alchimistes appelaient Alkæst, grâce auquel les corps matériels pouvaient être réduits à leur matière initiale ou éthérique, et qui s'opposait au principe de stabilité et de fixité que Geber avait attribué au sel, en pensant aux oxydes qui sont spécialement résistants.

Malgré l'intérêt de ces travaux, Paracelse ne prolongea pas

(1) *Archidoxes Magiques*, livre I.

plus de dix mois son séjour à Schwatz. Il partit à Vienne, puis passa à Cologne. Là, il recueillit des renseignements sur Basile Valentin, le bénédictin d'Erfurt, né un siècle avant lui et dont les hermétistes rhénans étudiaient les manuscrits non encore édités : *Le Microcosme*, *Les Douze Clefs*, décrivant symboliquement les douze phases de l'évolution cosmique sous l'échelle duodénale des signes zodiacaux ou des lettres simples kabbalistiques ; le *Char de l'Antimoine*, exaltant les propriétés thérapeutiques de cette substance que Paracelse venait d'étudier ; enfin le manuscrit de *l'Azoth*, le principe créateur de la nature, dont le nom allégorique est constitué, à la manière kabbalistique, de la première lettre (A) et des dernières lettres des alphabets latin, grec et hébraïque (Z. O. TH.).

De Cologne, Paracelse vint à Paris. Il paraît qu'il y étudia les maladies locales. C'est en France qu'il fit faire de lui ce portrait attribué au peintre flamand Jean Scorel et qu'on peut voir au musée du Louvre. D'ailleurs, il en existe une réplique par Rubens, actuellement visible au musée de Bruxelles, et qui atteste (Rubens étant né quelque quarante-cinq ans plus tard) la célébrité dont jouissait Paracelse à cette époque.

On était alors en 1517. Depuis deux ans, François Ier avait succédé à Louis XII et le Concordat de 1516, mettant le clergé sous l'autorité royale, laissait espérer quelque allégement de la tutelle ecclésiastique sur l'intelligence.

Paracelse put voir, à la pointe de l'île de la Cité, sur l'emplacement actuel du Pont-Neuf, l'endroit où, en 1314, avait été brûlé vif Jacques Molay, le grand maître de l'Ordre du Temple, cette aristocratie intellectuelle coupable peut-être d'être riche et d'avoir excité la jalousie de Philippe le Bel, coupable sans doute d'avoir rapporté d'Orient et cultivé en secret l'ésotérisme néo-platonicien. Il savait que ses disciples, en recueillant les cendres du bûcher, avaient fait le serment de venger un jour l'ordre du Temple contre les deux complices qui l'avaient injustement et cruellement détruit : le roi et le pape.

Paris montra à Paracelse le souvenir d'une longue lutte entre l'esprit d'indépendance qui caractérise le fonds celtique de la nation française et l'apport romain, la contrainte ecclésiastique. L'Université de Paris n'avait pas oublié les prédictions d'Abélard, le moine châtré pour qui Paracelse devait se

sentir de profondes sympathies : « N'emploie jamais la contrainte, avait-il dit, pour amener ton proche à la croyance qui est la tienne ; c'est par ses lumières seules que l'esprit humain doit se déterminer. En vain essaierais-tu d'obtenir violemment une adhésion mensongère ; la foi ne vient pas de la force, mais de la raison. »

Au moment où Paracelse visitait Paris, Guillaume Budé jouissait déjà d'une grande réputation et avait constitué un foyer d'hellénisme. Il y avait aussi des alchimistes qui commentaient le livre de Nicolas Flamel, mort depuis un siècle ; on montrait dans l'église des Innocents et de Saint-Jacques-la-Boucherie les souvenirs qu'il avait laissés et, surtout, Paracelse put voir, parmi les figures de son manuscrit, s'épanouir la Rose symbolique de l'accomplissement du Grand-Œuvre. Il avait pu regarder, au milieu du portail de gauche de la cathédrale de Paris, la statue de la Vierge tenant une croix garnie de roses et auprès de laquelle, dit-on, se réunissaient les initiés. Il eut aussi connaissance, à ce propos, du célèbre *Roman de la Rose* dont les éditions manuscrites s'étaient multipliées depuis deux siècles et demi et dont Marot devait publier, dix ans plus tard, une réédition célèbre. Ce roman, qui avait rencontré une opposition violente, condamné notamment par le chancelier de l'Université Gerson, en 1402, cachait sous les apparences innocentes d'une épopée amoureuse, le Grand-Œuvre mystique par lequel l'âme humaine atteint à la sérénité parfaite de l'initiation à travers mille épreuves. D'ailleurs, il n'est guère de traité mystique ou initiatique qui n'ait représenté son sujet sous l'allégorie de l'amour. Ces amours-là étaient les seules auxquelles prétendait Théophraste. Il savait que Jean de Meung, un des auteurs de cette singulière œuvre collective, avait écrit un *Miroir d'Alchimie*, au temps où le Vatican était occupé par un pape alchimiste, Jean XXII. Il put lire, écrite par lui, cette confession de la nature montrant la transformation perpétuelle des planètes et des éléments.

De Paris, Paracelse se rendit à Montpellier. La Faculté de Montpellier gardait encore toute fraîche l'influence des Arabes et, plus rapprochée des sources espagnoles du mouvement kabbaliste, avait une conception de la médecine plus capable de s'accorder avec la formation de Paracelse par Trithème.

Là, il put retrouver les copies des ouvrages d'Arnaud de Villeneuve, le médecin alchimiste de la fin du XIIIe siècle, dont les livres avaient été brûlés pour avoir contenu cette phrase : « Les œuvres de charité et de médecine doivent être plus agréables à Dieu que le sacrifice de l'autel. » Cet Arnaud de Villeneuve passait pour avoir exécuté d'authentiques transmutations. Un des premiers peut-être, il avait précisé sous le nom de *Spiritus* la notion kabbalistique de l'âme universelle, le véhicule de l'influence des astres dans le macrocosme, comme l'intermédiaire entre l'âme et le corps dans le microcosme humain. Dans le titre de son principal traité d'alchimie, *Rosarius Philosophorum*, on retrouve le symbole mystérieux de la Rose.

Mais surtout, Montpellier gardait le souvenir de la merveilleuse civilisation des Albigeois, détruite par les « croisades » pontificales entre 1179 et 1220. Eux aussi, comme les Templiers, avaient rapporté d'Orient leurs fameuses « hérésies ». Avant tout, ils voulaient la pureté des mœurs et se plaignaient des débauches ou de la vénalité des prêtres, mais ils voulaient aussi croire à un salut final pour tous les êtres après une évolution à travers des incarnations successives. Nous ignorons quelle relation unissait la doctrine des Albigeois à celle des hérétiques d'Italie, de Dalmatie, de Bulgarie et d'Orient au XIIe siècle, mais ils avaient des conciles communs et communiquaient entre eux ; ils prononçaient des vœux identiques de pureté et de renoncement aux fastes du monde. « L'hérésie des Albigeois, dit Jean Rumilly (1), semble être la renaissance, au moyen âge, d'antiques traditions... fragments aryens rapportés par les croisés et germant spontanément sur le fonds celtique de la race : le prêtre druidique avait préparé la voie au cathare. Le témoignage des conquérants et le folklore des peuples rendent possible la comparaison des Druides et des Albigeois : même croyance en un Dieu bon, infini, dont émane tout le bien, et en un principe contraire, mauvais, d'essence purement humaine, engendrant le mal. A une époque où les conciles catholiques hésitaient à reconnaître une âme à la femme, les Albigeois, suivant en cela la vieille tradition celtique, en faisaient l'égale de l'homme, digne d'exercer le sacerdoce.

(1) *Le Massacre des Purs*. Paris (Figuière), 1933.

» En ce qui concerne la réincarnation, ils affirmaient qu'une âme impure ne peut habiter qu'un corps impur et que celui qui se conduit mal est rongé de maladies physiques. Si Jésus a guéri des corps, c'est en purifiant l'esprit. » (C'est là une idée qui deviendra fondamentale dans l'œuvre de Paracelse.)

Enfin, en opposition avec l'esprit romain et en accord avec la tradition druidique, les Albigeois avaient adopté le mouvement idéaliste et sentimental des troubadours, exprimant les vraies aspirations de notre race, et ils n'attachaient au mariage légal, même sanctifié par tous les sacrements, qu'une importance sociale, reconnaissant comme seule valable pour l'évolution spirituelle l'union d'amour conclue dans le mystère du cœur. Comme les chrétiens des catacombes, les Albigeois se rangeaient en cela à la théorie éminemment révolutionnaire de la liberté sentimentale. C'est encore une chose que l'Église d'alors, devenue une tyrannie sociale, n'avait pu leur pardonner.

Pour toutes ces raisons, ils avaient été massacrés jusqu'au dernier et, de nouveau, les marchandages ecclésiastiques, l'ambiance de diables et de terreurs qui caractérise partout l'Église romaine, la férocité, l'hypocrisie, la débauche et surtout l'immense sottise avaient recouvert leur magnifique pays. Leur hérésie, survivant à leur mort, avait trouvé parmi les Vaudois, également traqués, quelque survie en Provence. Paracelse put entendre parler de Cabrières, de Mérindol et autres endroits où ils s'étaient réfugiés et avaient formé de petits centres en attendant le massacre final, qui devait arriver environ cinquante ans plus tard.

Continuant son voyage, Paracelse passa en Italie : le voilà à Bologne, Padoue, Ferrare, traversant les villes du Nord à la recherche d'un enseignement. L'Italie tout entière brûlait de la fièvre « humaniste ». On recherchait et on découvrait à tout moment de nouveaux manuscrits de l'antiquité, de nouveaux objets d'art. On ne citait que mythologie et, dans les sermons même, on parlait de Jupiter et des dieux immortels. Peut-être eut-il communication des écrits condamnés de Pierre d'Abano, concernant la magie et la géomancie, ou des œuvres de Pierre Le Bon, le Lombard, en particulier de son traité alchimique intitulé *Margarita preciosa*, tous deux déjà vieux

de plus de deux siècles. Les universités italiennes ne plurent pas à Paracelse : « Comme je ne voulais pas me soumettre à l'enseignement de ces facultés, écrit-il dans son *Livre de la Grande Chirurgie*, je voyageai plus loin, jusqu'à Grenade, puis jusqu'à Lisbonne en traversant l'Espagne. »

Décidément, Paracelse n'avait pas d'attirance pour la latinité. En Espagne, il s'approcha des foyers kabbalistes et arabes. Les Arabes avaient été chassés politiquement depuis un siècle, mais leur culture était encore la seule source vivante à laquelle l'Espagne pouvait puiser. Sans doute, l'Inquisition qui s'était installée après leur expulsion apparaissait-elle comme l'affirmation du principe romain, mais il y avait encore en Espagne trop d'esprits curieux et délicats pour ne pas conserver, dans le domaine intellectuel, la saveur de l'Islam, et les traductions latines des ouvrages arabes se faisaient abondantes. Quant aux Juifs, ils pouvaient être traqués par les Chrétiens, ils n'en répandaient pas moins, sur le monde civilisé d'Europe, une influence primordiale par cette Kabbale riche de tous les apports d'Orient.

A la Kabbale, Trithème avait suffisamment initié Théophraste pour qu'il se trouvât là en pays de connaissance, mais avec les Arabes, il découvrit ce qui était resté dans leur tradition du magnifique savoir d'Alexandrie après que la brutalité romaine en eut incendié la bibliothèque qui représentait alors les archives et le centre de la culture antique. Il apprit que les Écoles de Bagdad et de Damas avaient remplacé définitivement l'École d'Alexandrie détruite et avaient rayonné sur le monde islamique. C'est là qu'il fallait chercher les premières origines de l'alchimie, dans ces manuscrits rédigés en grec ou en arabe (1) et qui affirmaient déjà le monisme évolutionniste car, dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, on y représentait le serpent Ouroboros, symbole indo-européen de l'évolution qui renaît sans cesse de sa propre destruction en un mouvement sans fin et on écrivait au centre de cette figure : « L'univers est un. » Paracelse apprit les noms de Calid, de Djafar-es-Sadik, de son élève Geber qui formula la théorie des transmutations et mentionna les trois principes, Soufre, Mercure et Sel, au VIIIe siècle,

(1) Voir *Collection*, par Berthellot et Ruelle, 3 vol. Paris, 1888.

dans son livre *Kitab-el-Khales*. Il put lire dans son travail, traduit en latin sous le titre *De Investigatione Magisterii*, que tous les métaux sont formés de soufre et de mercure plus ou moins purs et qu'on peut leur ajouter ce qui leur manque ou leur enlever ce qui est en excès pour les transmuer. Paracelse étudia encore Mohamed ben Zacharia ou Rhazès, qui dédia au prince El Mansour son ouvrage *Sur la certitude de l'Alchimie*, à la fin du IXe siècle; puis Alfaraby, de Bagdad, qui mourut en 950; puis le grand Avicenne, Abu-Ali-El-Hosseïn, du début du XIe siècle, auteur d'un *Canon* médical basé, comme les travaux de ses prédécesseurs, sur les quatre éléments et les quatre humeurs ; puis Abulcasis de Cordoue, le grand chirurgien ; puis Avenzoar de Séville ; puis Averrhoès de Cordoue, qui, accusé d'avoir blasphémé l'Islam, alla vivre parmi les Juifs, mêlant le savoir arabe à la Kabbale, et instruisant Maimonides, le rabbin de la fin du XIIe siècle, le Platon des Juifs, un des plus grands noms de la Kabbale. Enfin l'Espagne gardait le souvenir de Raymond Lulle, le savant de Majorque, qui, au XIIIe siècle, entreprit d'aller convertir les Musulmans par la puissance des arguments et de la logique, et visita l'Afrique du Nord. Son œuvre alchimique était célèbre parce qu'il avait cherché la pierre philosophale par voie humide, et fait des distillations remarquables.

Le voyage de Paracelse s'effectuait à un rythme rapide qui fait penser, en le rapportant à la lenteur des communications à cette époque, à ces tournées Cook que l'on fait actuellement. Il ne s'attardait guère plus de deux ou trois mois dans une ville, mais c'était pour en tirer le suc et entrer en relations personnelles avec les hommes les plus éminents.

De Lisbonne, Paracelse s'embarqua pour l'Angleterre. « Mais de cette visite, dit A. Stoddart, il n'y a qu'une seule mention sans détails. Considérant son but, nous supposons qu'il séjourna à Oxford, et qu'il consacra quelque temps à l'étude des mines de plomb de Cumberland et celles d'étain de Cornwall ; peut-être entendit-il parler de Roger Bacon lorsqu'il alla à Oxford. »

C'est à Oxford en effet que mourut, en 1294, le « Docteur admirable », âgé de quatre-vingts ans, après avoir subi dix ans de captivité pour accusation de magie et en disant, paraît-il : « Je me repens de m'être donné tant de mal pour détruire

l'ignorance. » Tant de prison, sans compter une retraite forcée de longues années dans un couvent de franciscains, pour avoir apporté au monde de si belles découvertes, ce n'était pas trop payer cependant à l'obscurantisme ecclésiastique ! On songeait alors à appliquer la réforme du calendrier Julien, qu'il avait demandée trois siècles auparavant au pape Clément IV. Il avait étudié les verres convexes et les lunettes, décrit la réfraction de la lumière. On lui devait la poudre à canon, la pompe à air, le phosphore. Dans ses œuvres, *Opus Majus*, *de l'Admirable Pouvoir de l'Art et de la Nature*, etc., il mentionne clairement toutes ces choses, il prévoit même les automobiles, les aéroplanes, les scaphandres et bien d'autres inventions. Il a laissé plusieurs traités d'alchimie dont le *Speculum Alchemicum* et, en maints endroits, fait preuve de connaissances astrologiques. Mais surtout, il fut le premier en Europe qui osa préconiser les méthodes d'observation et d'expérimentation au lieu de la pensée purement spéculative et stérile du moyen âge. Paracelse pouvait retrouver en lui le grand précurseur du mouvement qui animait alors l'élite de la jeunesse.

Il n'est pas impossible que Paracelse ait rencontré à Oxford Érasme, alors âgé de cinquante ans, qui y enseignait le grec, accueilli par Henri VIII, mais il devait surtout le retrouver à Bâle, neuf ans plus tard.

A ce moment commençait à briller, en Angleterre, Thomas More. Son livre qui venait de paraître (1516), sur *l'État républicain idéal ou Utopie*, contenait en somme des idées communistes sur le partage des biens, qui alors ne paraissaient pas scandaleuses, parce qu'on les considérait comme trop fantaisistes. Il avait écrit précédemment une vie de Pic de la Mirandole.

Pendant qu'il était en Angleterre, Théophraste apprit qu'on se battait dans les Pays-Bas. Il s'y rendit immédiatement, obtint un poste de chirurgien-barbier dans l'armée hollandaise et entreprit la pratique chirurgicale aux armées. Le Dr Julius Hartmann pense qu'il en rapporta la longue épée avec laquelle il est représenté dans ses portraits ultérieurs.

On était alors en 1518 ou 1519. En deux ou trois ans, Paracelse venait de visiter sept pays étrangers et de s'arrêter, pour le moins, en une douzaine de villes. A cette époque,

Christian II de Danemark s'était emparé de Stockholm. Paracelse s'engagea comme chirurgien militaire dans les rangs danois et alla jusqu'à la capitale suédoise. Il eut encore l'occasion de visiter des mines, d'observer aussi bien des minerais nouveaux que des maladies spéciales aux mineurs, sur lesquelles il devait écrire plus tard. Il trouva, dans ces pays peu connus, tout un folklore neuf dont il tira grand profit. Dans sa *Grande Chirurgie*, il mentionnera la décoction antihémorragique d'une dame suédoise. Les femmes suédoises, en effet, pratiquaient une sorte de médecine populaire et traditionnelle dont elles faisaient remonter l'origine à la Volupsa, la guérisseuse sacrée. A elles appartenaient le soin de panser les plaies et de calmer les maux. Paracelse s'attendrit à cette évocation de la femme qui se penche vers l'homme douloureux ; il y retrouvait l'image de sa mère inconnue, pansant les pèlerins d'Einsiedeln, et la Volupsa sacrée, la mère inspirée et révélatrice, trouvait dans son âme des sympathies mystérieuses. Au demeurant, il pouvait comparer cette vénération des Scandinaves pour la femme à la tradition des Albigeois qu'il avait apprise dans le sud de la France. Pendant que Rome l'asservissait à l'homme, le Nord celtique la jugeait seule digne des fonctions de prêtresse. Pour Paracelse aussi, la femme était toujours revêtue de la dignité maternelle et si la dame suédoise aux décoctions vulnéraires lui inspira quelque sentiment, ce ne fut certes pas, comme l'insinue bassement A. Stoddart, une pensée galante, mais plutôt un écho émouvant du culte pieux de son enfance à la disparue.

En Suède vivait un savant remarquable, Olavius Petri, qui était né la même année que Paracelse et qui professait des théories singulières, véritables expressions de l'âme nordique. Il défendait, contre l'ascétisme médiéval, les droits de la vie et de l'instinct ; il ne voulait pas qu'on opprime la nature et s'élevait en particulier contre cette chasteté criminelle opposée au mariage. Comme les Cathares d'Albi, il prétendait que l'amour est nécessaire au développement spirituel de l'être humain et que les manifestations extérieures sont vaines à côté des dispositions affectives de l'âme. C'était tout le chant des troubadours sous les latitudes glacées (1).

(1) Cf. Heinrik Schück, *Histoire littéraire suédoise.* Paris, 1923.

De Suède, Théophraste continua sa course à travers le Brandeburg, la Bohême, la Moravie. Il y avait dans ces pays de curieuses traditions et les Tziganes possédaient des secrets qu'ils prétendaient tenir de Thot l'Égyptien. Leur tarot aux vingt-deux lames correspondait aux vingt-deux lettres hébraïques dont Paracelse avait connu la signification kabbalistique chez Trithème. Ils avaient aussi toutes sortes de secrets médicaux. Dans le IVe Livre des *Defensiones*, il dit (1) :

« Les Universités n'enseignent pas toutes choses ; il faut au médecin rechercher les bonnes femmes, les bohémiens, les tribus errantes, les brigands et autres gens hors la loi, et se renseigner chez tous. Nous devons, par nous-mêmes, découvrir ce qui sert à la science, voyager, subir maintes aventures, et retenir ce qui en route peut être utile. »

Lithuanie, Pologne, Valachie, Carniole, Dalmatie, autant de pays que notre voyageur traversa. En Transylvanie, il fut, semble-t-il, malade ou en danger de perdre la vie. Enfin, il s'arrêta à Fiume et, plus au sud, à Zeugg, avant de s'embarquer pour Venise.

« Paracelse, dit Gundolf (2), cherchait la nature dans le vaste monde et, dans la nature, les forces et les sues, les sources et les raisons, les plantes et l'atmosphère ; c'est pourquoi il passait à côté des chemins battus, n'ayant pas les mêmes buts que les autres écolâtres ; il ne fit qu'effleurer les universités, les centres des mœurs, de la prospérité et du faste, bref, tout ce que la règle et la forme avaient déjà déguisé. Avant tout, il exhumait les secrets du peuple, sondant la misère nue, étudiant les sombres superstitions d'autrefois, les usages rares ou disparus et les ressources des temps les plus reculés, s'intéressant même aux choses proscrites et répugnantes comme la populace, les sorcières et les bourreaux. Il explorait toutes les régions et toutes les couches du peuple où la souffrance était plus violente et plus primitive et où se manifestaient encore librement, négligés par les lumières et la suffisance des lettrés cultivés et vertueux, un savoir instinctif, une prescience intuitive et

(1) A. Stoddart, *loc. cit.*
(2) Frédéric Gundolf, *Paracelse* (traduit de l'allemand par S. Stelling-Michaud). Paris, 1936.

une vision divinatoire des rapports étroits entre les trois règnes de la nature... Paraeelse en avait le sens spirituel comme les bêtes en ont l'instinct corporel. C'est pourquoi il recherchait sans morgue savante tous les médicaments et procédés de guérison populaires pour y trouver des éclaircissements sur cette relation intime. Il préférait la eompagnie du menu peuple dans les auberges et les tavernes parce qu'il espérait augmenter ses connaissances de cette façon-là. Ce que les autres membres du corps médical pouvaient lui apprendre, il le savait déjà. »

En vérité, il se rappelait trop comment son père, qu'il avait vu professer dans le décorum habituel, avait été incapable de sauver sa mère de la mort. Cette pensée le hantait sans ceśse, même sans se formuler clairement dans son esprit. Il opposait cette chaire, dans laquelle il avait vu enseigner, à toutes les faiblesses de la vie courante dont il avait été le témoin. Et en cela l'éternelle et sourde hostilité qui dresse toujours les fils contre les pères, qui pousse les générations nouvelles à renverser les préeédentes, ce besoin des petits de prendre la revanche sur les grands, cette impulsion métaphysique qui amena Kronos à châtrer son père Ouranos comme lui-même, plus tard, devait être ehâtré par son fils Jupiter, le menait avec la toute-puissance obscure de l'instinct.

Si son humilité, comme dit Gundolf, était faite d'esprit chrétien, ce n'était en tout cas pas dans sa fréquentation des églises ni des prêtres qu'il en avait trouvé l'exemple, mais bien plutôt parce qu'il avait voulu être, devant la nature maternelle, comme le doux enfant Jésus dans les bras de la bonne Vierge d'Einsiedeln, et parce que, portant en lui le modèle du Christ insulté et martyrisé, il rêvait d'abattre la puissance des grands, par la sainteté de son action.

Et plus il avait approché le peuple souffrant, plus il en avait mesuré la générosité et la spontanéité, jaillissant des sourees mêmes de l'instinct ; plus il avait profité de son accueil fraternel, mieux il en avait senti la richesse affective, la vie bouillante du cœur, et plus il avait pris en horreur la morgue stérile et l'indigence sentimentale de ceux qui, saerifiant aux conventions mondaines pour assurer leur place, finissent par cristalliser leurs émotions et par mourir à la seule existence

ALTERIVS NON SIT QVI SVVS ESSE POTEST



AVREOLVS PHILIPPVS THEOPHRASTVS BOMBAST,

AB HOHENHEIM, DICTVS PARACELSVS

Stemmate nobilium genitus PARACELSVS auorum.
Qua vetus Heluetia claret Eremus humo.
Sic oculos sic ora tulit, cum plurima longum
Discendi studio per loca fecit iter

Lustra nouem et medium vixit lustro ante Lutherum.
Postque tuos lustro functus Erasme, rogos.
Astra quater sena Septembris luce subiuit:
Ossa Salisburgæ nunc cineresque iacent

I Tintoret ad viuum pinxit *F Chauueau sculpsit*

qui compte. Il jugeait que ceux-là vendaient leur âme au diable et, dans sa liberté, dans sa simplicité, il se sentait l'enfant du ciel.

On était arrivé à l'année 1521. Venise se battait contre Charles-Quint en même temps qu'elle aidait les Chevaliers de Saint-Jean à défendre Rhodes contre le sultan Soliman II, le Législateur, déjà victorieux des Hongrois. Paracelse s'engagea comme chirurgien militaire au service des Vénitiens. Il semble même qu'il alla à Rhodes, à en juger par la mention de « Rhodiss » dans la liste des endroits qu'il visita. A ce moment, le grand maître de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, Villiers de l'Isle-Adam, défendait courageusement l'île. Non seulement Paracelse put étudier ces blessures par les flèches dont il parlera dans ses ouvrages (et nulle part en Europe on n'avait conservé ce moyen de guerre suranné), mais surtout il fit la connaissance des chevaliers de Rhodes, ces religieux-militaires qui soignaient les pèlerins et luttaient contre les infidèles et, là encore, il dut trouver dans leur organisation, dans leur rituel et dans leur tradition, un écho de la pensée orientale que les Croisades avaient eu pour principal effet d'introduire parmi les Européens.

A ce moment, on attribue à Théophraste d'autres voyages. Il aurait été chez les Tartares, dans les steppes qui entourent la mer Noire. Il aurait été à Moscou, puis il aurait voyagé de Moscou à Constantinople avec un prince tartare. Là, il aurait séjourné plusieurs mois dans la maison d'un célèbre nécromancien. Ses ennemis devaient plaisanter plus tard sur le rôle d'eunuque que le Grand Turc lui aurait fait tenir. Cette période de sa vie est assez obscure. Lui-même écrivit : « Je n'ai visité ni l'Asie ni l'Afrique, quoiqu'on ait dit. » Van Helmont raconte qu'à Constantinople Paracelse reçut la pierre philosophale. L'adepte qui la lui aurait remise, si nous en croyons un certain *Aureum Velum* publié à Rorschach en 1598, aurait été un nommé Salomon Pfeiffer ou Trismosinus. Dans sa *Vie de Paracelse*, Franz Hartmann croit ce séjour chez les Tartares et en Orient nécessaire pour expliquer que Paracelse ait acquis la connaissance des sept principes de l'homme, du corps astral, des élémentals, notions qui, selon lui, « étaient complètement inconnues en Occident ». Il est regrettable que Franz Hartmann,

qui connaissait si bien la théosophie, ait ignoré à ce point la Kabbale, sans quoi il aurait pu supposer que Paracelse savait déjà ces choses en quittant l'abbé Trithème.

D'ailleurs, Paracelse avait beau être habitué aux voyages rapides, on imagine mal comment il aurait pu faire tant de choses en si peu de temps. Toujours est-il qu'en 1522 on le voit à Venise, remplissant le rôle de chirurgien militaire dans la Guerre entre Charles-Quint et François Ier pour la possession de Naples. Il existe même un portrait de Paracelse fait à Venise à cette époque. Il avait alors trente ans, mais le portrait le montre maigre, presque chauve et les traits ravagés, paraissant plutôt cinquante ans. On avait attribué ce portrait d'abord au Tintoret, mais ce dernier n'ayant que onze ans en 1523, il faut admettre ou que le tableau n'est pas de lui, ou qu'il fut peint par lui à une date très ultérieure.

Il semble bien que Paracelse — dans ses fonctions de chirurgien militaire aux armées vénitiennes — ne se soit pas prodigué sur les champs de bataille, mais qu'il soit demeuré dans les villes et qu'il ait eu l'occasion d'accomplir, en clientèle, des guérisons remarquables. On pense aussi que, se trouvant dans le Royaume de Naples, il fréquenta la vénérable école de médecine de Salerne et obtint là le diplôme de docteur qu'il avait négligé, à Bâle, pour suivre les leçons de Trithème. L'école de Salerne avait été fondée à la fin du XIe siècle, par Robert Guiscard et, avec le Mont-Cassin, avait formé les premiers centres médicaux dont l'influence devait, par l'intermédiaire des moines, se répandre sur l'Europe.

Le passé de l'école de Salerne était tout galénique et ne comportait d'ailleurs aucune philosophie médicale, mais à ce moment, en Italie, on commençait à bien connaître Hippocrate (la grande édition intégrale du texte grec devait paraître, à Venise, une trentaine d'années plus tard et était déjà en préparation). Il est probable que cette étude fut particulièrement féconde pour Théophraste, car elle devait, pour lui, rétablir le pont avec les vérités traditionnelles qu'il avait glanées jusque-là, et principalement avec la Kabbale.

En effet, l'idée fondamentale de la Kabbale, l'analogie entre l'univers et l'homme, leur interaction réciproque sont clairement exprimées dans Hippocrate :

« Le principe de tout est le même ; il n'y a aussi qu'une fin, et la fin et le principe sont un (1). » (103. I.)

« Dans l'univers, rien ne périt entièrement et rien ne se crée de nouveau. Il ne se fait que des mélanges distincts et variés. Les êtres meurent, mais pour avoir le moyen de se renouveler. Naître et mourir ne sont que des modes différents de la même chose. Toutes choses sont en mouvement en toute heure. Tout s'opère par une nécessaire division — qu'on le veuille ou non. Chaque chose tend vers le Tout. » (25-26. II.)

« L'homme est formé de particules de parties prises dans le tout. En un mot, le Feu (énergie suprême) a tout arrangé dans le corps, à l'imitation de ce qui se passe dans l'univers, s'il est permis de comparer les grandes choses aux petites — les petites aux grandes. » (31. II.)

« Les corps des hommes et de tous les animaux se nourrissent de trois sortes de choses : d'aliments, de boissons et de force vitale (*pneuma :* énergie vitale invisible). La force vitale se nomme souffle vital (fluide nerveux) dans tous les corps, et air hors du corps. Elle est la plus puissante force de cohésion et d'action de tout ce qui existe. Cependant elle est invisible à l'œil ; seul le raisonnement peut la concevoir. En effet, sans elle rien ne prendrait naissance. Elle n'est absente de rien ; on la retrouve dans tout. L'intervalle immense qui sépare la terre du ciel est rempli d'énergie vitale éthérée. C'est elle qui anime et fait se mouvoir le soleil, la lune et les astres. Elle est l'aliment du feu. L'eau de la mer aussi en contient, car sans elle les animaux aquatiques ne pourraient pas vivre. J'ajoute qu'elle donne la vie aux hommes et qu'elle établit les défenses naturelles dans les maladies. » (641. I.)

« Les aliments et les boissons que nous prenons sont les correctifs des humeurs et les uns des autres. (192. II.) Il faut connaître leurs effets. Cette connaissance ne s'acquiert pas par la force du génie : c'est le fruit de l'expérience. Si vous examinez bien quel est l'état du corps et celui de l'âme, à la suite des aliments et des boissons qu'on aura pris, c'est le meilleur

(1) Gardeil, *Œuvres d'Hippocrate.* Paris, 1855, 2 volumes (pour les références) et Dr Paul Carton, *L'essentiel de la doctrine d'Hippocrate extrait de ses œuvres.* Paris (Maloine), 1923.

moyen de découvrir ce qu'ils ont de bon et quelles sont les diverses propriétés des aliments. Ils ont tous de quoi nuire ou de quoi faire du bien ; dans les uns, c'est seulement plus à découvert que dans les autres. » (235. II.)

« ...Il reste à individualiser pour chaque cas particulier, suivant la nature du sujet, le juste choix dans la quantité et la qualité des aliments et de la boisson, afin qu'il n'y ait ni excès dans la dose, ni erreur dans l'espèce. C'est l'harmonie du tout qui constitue la parfaite santé... Un homme ne tombe donc point malade brusquement et tout de suite. Les causes s'accumulent avant de se manifester par un effet morbide. » (24. II.)

« ...Ce qui est important, ce n'est pas tant de les dénombrer, et de séparer chacune des maladies pour peu qu'on juge qu'elle diffère un peu des autres, mais de se représenter que les maladies restent essentiellement les mêmes ; même si elles portent un nom différent. » (109. I.)

« La nature de toutes les maladies est la même. Elles ne diffèrent seulement que par leur siège. Je pense qu'elles ne se montrent sous tant de formes diverses qu'à cause de la grande diversité des parties où le mal est placé. En effet, leur essence est une ; la cause qui les produit est également une. » (641. I.)

« Toutes les maladies se guérissent au moyen de quelque évacuation, ou par la bouche, ou par l'anus, ou par la vessie, ou par quelque émonctoire. L'organe de la sueur en est un, qui est commun pour tous les maux. » (143. I.)

« Combien de choses n'y a-t-il pas qui semblent de leur nature être des symptômes de maladies et qui cependant en sont des remèdes, suivant leur intensité plus ou moins grande. » (540. II.)

« Des maladies, les unes sont contractées à la naissance ; d'autres sont endémiques et attaquent beaucoup de gens ; d'autres proviennent de la constitution du corps, du régime, de la nature des lieux et de celle des saisons. » (32. I.)

« La nature est une en tout, mais infiniment variée. » (104. I.)

« La nature dans l'homme est constituée à l'image de la nature dans le monde, où, de la grande origine, la vie s'achemine jusqu'à la dernière partie, puis revient en cercle de la dernière

partie à la grande origine, car la nature : être ou n'être pas est une. » (Littré, 107. IX.)

« Il n'y a dans l'économie qu'un but, qu'un effort, tout le corps y participe ; c'est une sympathie universelle. Tout est subordonné à tout le corps, tout l'est aussi à chaque partie. » (104. I.)

« Il y a un principe simple et multiplié dans ses effets, qui préside à toute l'économie du corps et qui y produit les contraires ; il fait la vie du tout et des parties. » (106. I.)

« Dans l'intérieur du corps, existe un agent inconnu qui travaille pour le tout et pour les parties, qui est à la fois un et multiple. » (104. I.)

« C'est la nature qui guérit les maladies. Elle trouve par elle-même les voies convenables, sans avoir besoin d'être dirigée par notre intelligence. C'est elle qui nous apprend à ouvrir et à fermer les yeux, à remuer la langue, et autres choses pareilles, sans le secours d'un maître. Elle se suffit pour une foule de choses nécessaires. » (603. II.)

« La nature suffit en tout, pour tous. » (Littré, 103. IX.)

« Un médecin qui ne néglige rien de ce qui peut contribuer au rétablissement des malades doit observer ce qui se passe tous les jours impairs, et aussi le quatorzième, le vingt-huitième et le quarante-deuxième qui sont les plus importants parmi les jours pairs. » (595. I.)

« Quelques-uns font dériver cette propriété de l'harmonie et de la perfection de ces nombres, d'après la manière dont ils sont composés d'autres nombres entiers. Il serait trop long d'exposer ici leurs raisons. Qu'il suffise de dire qu'ils se rapportent au ternaire et au quaternaire et que ces nombres en sont tous composés, soit par addition, soit par multiplication. » (595. I.)

« Les septenaires influent beaucoup sur le corps. Sept mois suffisent pour commencer à donner la perfection au fœtus dans le sein de sa mère. Outre que les enfants venus à sept mois vivent, on remarquera d'autres événements de sept mois ; c'est ainsi que les dents commencent à pousser le septième mois. A sept ans, les dents des enfants tombent et il en vient de nouvelles. On trouvera la même influence du septenaire dans

les défervescences fébriles, si l'on y fait attention. » (595 et 596. I.)

« La médecine est depuis longtemps en possession d'un principe et d'une méthode qu'elle a trouvés et grâce auxquels de nombreuses et excellentes découvertes ont été faites dans le long cours des siècles. Le reste se découvrira, si des hommes capables, instruits des découvertes anciennes, les prennent pour point de départ de leurs recherches. Mais celui qui, rejetant et dédaignant tout le passé, tente d'autres méthodes et d'autres voies et prétend avoir trouvé quelque chose, celui-là se trompe et trompe les autres. » (Littré, 573. I.)

« Si, après avoir établi les maladies par les symptômes, la nature ne suffit pas à les guérir seule, et que son action se montre vraiment suspendue et inopérante, un art expérimenté sait découvrir clairement les moyens à employer à l'avenir, parce qu'il connaît et peut copier les voies et les procédés que la nature emploie d'ordinaire pour chasser le mal. » (420. I et Littré, 25. VI.)

« Il faut régler son régime et le varier, d'après son âge et ses habitudes, d'après le pays que l'on habite. » (18. II.)

« Je vous recommande de ne pas être âpre au gain, de mépriser le superflu et la fortune, de voir quelquefois des malades gratuitement, préférant le plaisir de la reconnaissance à celui d'un vain luxe. Si l'occasion se présente de secourir un étranger ou un pauvre, ce sont les premiers auxquels vous devez aller. On ne peut point aimer la médecine sans aimer les hommes. » (455. I.)

« Il faut allier la sagesse à la médecine. Le médecin, vrai philosophe, est un demi-dieu. L'art de la sagesse et celui de la médecine se tiennent de près. Tout ce que donne le premier, le second le met en usage : mépris de l'argent, modération, décence, modestie, honneur, jugement, bonté, fermeté, propreté, gravité, connaissance de tout ce qui est utile et nécessaire à la pureté de la vie, affranchissement de la superstition, soumission et abandon de Dieu. » (449. I.)

La lecture d'Hippocrate fut une révélation pour Théophraste. Il put y trouver des éléments pour accomplir la synthèse de tout ce qu'il avait appris au cours de ses études et de ses voyages.

Il demeura en Italie jusqu'en 1525, puis il alla passer quelques mois à Villach, près de son père. Il y avait quinze ans qu'il avait quitté le foyer paternel. Il revenait riche d'une ample moisson de connaissances.

Il est toujours émouvant de retrouver, à l'âge d'homme, les lieux qu'on a connus dans son enfance. Tout y paraît petit, figé, usé et terminé. Le vieux Dr Wilhelm de Hohenheim atteignait la soixantaine. Il avait vécu solitaire, absorbé dans ses besognes quotidiennes et toujours semblables. Son cercle de vie intellectuelle n'avait cessé de se restreindre et de se mécaniser en quelque sorte. Théophraste, lui, sentait bouillonner en lui une ardeur extrême. Il se sentait tellement différent du petit garçon timide qu'il avait été, que son père lui semblait pour ainsi dire étranger. Même sur le terrain médical, où il se rencontrait maintenant à égalité avec lui, il ne trouvait pas d'écho à ses problèmes les plus brûlants. On était à une époque où les idées marchaient si vite que les enfants se trouvaient en général fort différents de leurs pères. Le Dr Wilhelm de Hohenheim, en vieillissant, était devenu de plus en plus l'homme du moyen âge, tandis que son fils sentait souffler en lui le vent révolutionnaire de la Renaissance. Quel que soit le sujet abordé : médecine, religion, philosophie, il devenait difficile d'échanger des idées ; les mots ne prenaient plus le même sens. Le père et le fils le sentirent tous deux avec une grande tristesse et en furent réduits à rappeler des souvenir d'autrefois.

Paracelse, au cours de ses vacances familiales, élaborait la synthèse de ses connaissances. Il allait avoir trente-trois ans, l'âge prédestiné pour l'action virile. Après quelques mois de repos, au début de 1526, il dit adieu à son père qu'il ne devait jamais revoir.

CHAPITRE III

L'Action.

Pour commencer sa carrière, Paracelse essaya d'abord de s'établir à Tübingen, au début de 1526, mais cette vieille cité universitaire était trop remplie de médecins de la vieille école pour tolérer le nouveau venu et il se rendit à Fribourg-en-Brisgau. Il recherchait les villes de facultés pour y trouver le milieu d'étudiants jeunes, capables de le comprendre. En passant, il guérit l'abbesse de Rottenminster. Mal accueilli à Fribourg, il gagna Strasbourg où il était question de fonder une université. Là, la lutte entre médecins et chirurgiens n'était pas si âpre qu'il ne pût cumuler les deux fonctions.

Quand un médecin s'installe dans une petite ville, de nos jours encore, il voit arriver à lui tous les incurables, tous ceux qui ne sont pas satisfaits des méthodes auxquelles ils ont été soumis et qui espèrent quelque chose de meilleur : pour Paracelse, qui disposait de connaissances et de moyens très différents de ses confrères, c'était une occasion de réussir là où beaucoup avaient échoué, et c'est ce qui arriva en effet. En pareil cas, toutes les forces d'inertie se liguent pour défendre la stabilité de l'état de choses ancien contre l'apport révolutionnaire : ici, cette résistance prit la forme d'un défi lancé par le galénien Venalinius à soutenir une controverse. Dégoûté par le genre d'arguments que déployait son adversaire, Paracelse dédaigna de répondre. Alors on l'appela pour un cas qui semblait désespéré. Philippe, margrave de Baden, se mourait de dysenterie. On voulait tout essayer. A la stupéfaction générale, le margrave fut presque instantanément guéri. A ce

moment, les adversaires ne disposèrent que de deux attitudes : attribuer au thaumaturge des pouvoirs diaboliques (dans les circonstances, ce n'était pas un moyen valable de l'amener au bûcher et il en aurait encore retiré plus de prestige) ; on préféra l'autre solution, selon laquelle le soi-disant malade n'avait rien de sérieux. Elle est encore usitée de nos jours quand les officiels proposent au praticien d'une méthode nouvelle un cas désespéré qui est sauvé ; ils préfèrent toujours déclarer que le cas n'était pas grave, même s'il faut admettre qu'ils firent une erreur de diagnostic. Bref, les médecins attachés à la maison princière, et qui étaient des gens d'église, dirent que si le margrave avait guéri, ce ne pouvait être que par leur action, et on refusa à Paracelse tout honoraire ; on lui refusa surtout le mérite de la cure.

Théophraste avait trop souffert dans sa jeunesse d'un sentiment aigu d'infériorité en raison de sa petite taille, de ses infirmités et de sa mauvaise santé ; il sentait encore trop cruellement le renoncement qu'il s'était imposé aux femmes et à l'amour pour n'être pas extrêmement susceptible. Un autre aurait pu dédaigner, mais il avait trop gardé dans son inconscient, depuis son sevrage prématuré, un sentiment intolérable de privation et d'injustice pour demeurer objectif et attendre sereinement de nouveaux succès. C'était sa faiblesse. C'est pourquoi il n'avait pu résister aux premières escarmouches de ses deux précédentes résidences. Une sorte d'angoisse le poussa de nouveau à fuir.

L'occasion ne devait pas se faire attendre. La réputation de guérisseur qui entourait Paracelse s'était déjà répandue aux environs et, comme Frobenius, de Bâle, souffrait d'une fracture du pied droit et se trouvait mal soigné par les médecins de la ville, Érasme, son hôte, se rappela le Paracelse qu'il avait croisé à Oxford quelques années auparavant et, comme on en était venu à proposer l'amputation, il décida de lui envoyer un messager pour le ramener à Bâle. Paracelse ne se fit pas prier.

Jean Froben, ou Frobenius, était un Allemand de Franconie ayant déjà largement dépassé la soixantaine et qui, depuis plus de trente ans, s'était installé à Bâle comme imprimeur. L'imprimerie était devenue tout l'espoir de la vie intellectuelle et

autour des presses se réunissait l'élite de la pensée. De sa boutique étaient déjà sorties des éditions remarquables des Pères de l'Église : saint Jérôme, saint Augustin, saint Cyprien, saint Hilaire, saint Ambroise, Tertullien. Il est certain que l'orthodoxie étroite de l'Église romaine qui s'était établie à coups de conciles, pour ainsi dire, chaque fois que se faisait jour une idée qui pouvait la gêner dans ses intérêts temporels, n'avait rien à gagner de la divulgation de ces œuvres encore empreintes de l'esprit révolutionnaire des premiers siècles. On y trouvait certains problèmes métaphysiques, comme la signification symbolique des nombres, comme l'existence d'une âme inconsciente, qui établissaient autant de liens avec les initiations étrangères, en particulier avec la Kabbale.

Froben était un homme remarquable et Érasme s'était fixé dans son intimité, non seulement pour surveiller l'impression des ouvrages qu'il lui avait confiés, mais en vertu d'une sincère amitié. Érasme était alors en pleine gloire. Il était la lumière des humanistes : Henri VIII lui avait offert une chaire à Oxford ; François Ier, la direction du Collège de France. Il avait la vogue d'un Voltaire au XVIIIe siècle. Son *Éloge de la Folie* et ses *Adages*, déjà vieux de quinze ans, avaient connu une trentaine d'éditions. Il est vrai qu'il avait subi des persécutions équivalentes : il avait osé prétendre que le dernier mot de toute philosophie est liberté et le dernier mot de toute religion, charité. Au milieu des controverses haineuses qu'il avait traversées, il était resté l'incarnation de la sérénité, de la modération et du bon sens.

Lorsqu'un homme apporte dans sa partie des idées fécondes et nouvelles, ce n'est pas par ses confrères qu'il est d'abord apprécié, parce qu'il leur pose des problèmes troublants, mais par les intellectuels d'autres clans, assez ouverts pour s'intéresser aux idées générales, pas assez engagés dans le problème pour avoir pris une position définitive. C'est pourquoi Érasme avait fait confiance à Paracelse.

Ce dernier s'installa dans la maison de Froben et le soigna si bien, qu'après quelques semaines le malade put, non seulement marcher, mais reprendre les longs voyages que nécessitaient ses affaires. Érasme en garda à Paracelse une reconnaissance fidèle et lui demanda, par la suite, des conseils pour sa

santé. Mais il fit mieux encore et usa de son influence, qui était grande, pour le faire nommer médecin municipal de Bâle, le poste venant d'être vacant.

Depuis que Théophraste avait quitté Bâle, de grands changements s'y étaient opérés. On était en pleine crise religieuse et Zwingli combattait ardemment pour la Réforme. Ce Zwingli, d'une dizaine d'années plus âgé que Paracelse, était né dans le canton de Saint-Gall. Il avait été, durant les années 1516 et 1517, prédicateur à Einsiedeln, le lieu de naissance de Paracelse. Il avait déjà pensé, en étudiant la Bible, qu'un grand nombre des enseignements ecclésiastiques ne dataient pas des temps apostoliques. A Einsiedeln, il fut révolté par les grossières superstitions des pèlerins. Devenu prédicateur à la cathédrale de Zurich, en 1518, il prit violemment parti contre le trafic des indulgences que le moine Samson était venu mener en Suisse, avec impudence. Déjà, en 1522, à un rappel à l'ordre de l'évêque de Constance, il avait répondu avec fermeté. Le voilà prêchant pour l'autorité des Écritures contre celle de l'Église, rejetant la suprématie du pape, la messe, l'invocation des saints, le jeûne, les pèlerinages, le célibat et le purgatoire. Ses *Conclusions*, en 1523, avaient reçu, en dispute publique, l'approbation de la magistrature. Le jour de Pâques 1525, il avait fait célébrer la communion réformée. Son action était fortement soutenue par Hausschein, dit Œcolampadius, professeur de théologie à l'Université et prêtre de l'église Saint-Martin. Froben et Érasme étaient de ce côté.

Cependant, les catholiques orthodoxes étaient menés par Ludwig Baer, également professeur de théologie et prédicateur à la cathédrale. Entre les deux partis, les magistrats flottaient. Pendant le Carême 1526, leur majorité se prononça pour les catholiques romains, mais, quatre ou cinq mois plus tard, elle inclina vers la Réforme. Pour la première fois, les fidèles chantèrent leurs cantiques en allemand et l'enseignement libre de l'Évangile fut autorisé. Le grand maître de l'Ordre Teutonique, Albert de Brandebourg, ainsi que le roi de Danemark, venaient d'adopter la Réforme. Luther était marié depuis quelques mois.

C'est à ce moment qu'Érasme, Froben et Œcolampadius proposèrent leur ami Paracelse aux suffrages des magistrats

chargés d'élire le médecin municipal ; le poste était important, car il comportait une chaire de médecine à l'Université et la surintendance des apothicaires. C'est d'eux que dépendait le poste, sous réserve d'une approbation ultérieure de la Faculté. La nomination parvint à Paracelse vers novembre 1526, émanant de la majorité protestante du conseil. Quelle occasion magnifique de quitter Strasbourg et son ingrat margrave ! Quelle revanche sur ses adversaires ! Paracelse accepta, renonça à son droit de citoyen et à sa maison de Strasbourg pour s'installer à Bâle.

Du même coup, il se trouvait engagé dans le camp des Réformés.

Il semble que cet enrôlement n'ait pas coûté à Paracelse beaucoup de luttes. Il avait trop contemplé les turpitudes de l'Église romaine au cours de ses voyages pour ne pas l'avoir définitivement condamnée ; il avait trop scruté la philosophie, il avait trop été initié par Trithème aux connaissances réservées, pour ne pas dissocier le problème métaphysique des contingences de chapelles, même de religions. S'il tenait encore par quelque chose au christianisme, c'était par le respect que les kabbalistes lui avaient inspiré pour les textes de l'Ancien Testament et, tout au fond de lui-même, dans la partie la plus inavouée de son âme, pour l'image de la Vierge d'Einsiedeln dont il se sentait le petit enfant. Par ailleurs, il savait trop ce que valent les dignités humaines et les puissances sociales ou politiques pour n'être pas toujours avec les faibles contre les forts, c'est-à-dire définitivement du parti révolutionnaire.

Il n'aborda pas sa nouvelle fonction comme un arriviste désireux de se faire bien accueillir, mais comme le champion provocant d'une thèse incendiaire.

Depuis des siècles, les professeurs faisaient leurs cours en latin. Depuis des siècles, ils portaient la robe, le bâton rouge, la chaîne et les anneaux d'or. Depuis des siècles, ils commentaient Galien. Paracelse se présenta aux élèves dans son vêtement de damas gris, coiffé du béret noir, le tout maculé par les teintures et les drogues qu'il avait lui-même préparées. C'est en allemand qu'il leur adressa la parole, dans la langue usitée maintenant pour la lecture de la Bible, dans la langue qui exprimait une affirmation de la race et de la vie contre

l'emprise de Rome et ses formules mortes. A lui revient l'honneur d'avoir été le premier professeur allemand à avoir parlé allemand dans une université allemande. Il n'ambitionnait pas d'être Latin : « Je remercie Dieu, écrira-t-il plus tard, d'être né un homme de ma race, un Allemand ! » Nous étions à l'époque où les nations élaboraient leurs langues : l'Angleterre avait eu Spencer, l'Italie Boccace, l'Aretin, la France Villon. Une violente réaction se dessinait contre la mode nouvelle de ne parler que latin, avec les ridicules purismes des cicéroniens. Le Dr Wilhelm de Hohenheim avait dû faire ses cours en latin. Paracelse parla sa langue maternelle. Il y eut naturellement quelques imbéciles pour penser qu'il ne devait pas savoir celle de Virgile et du pape. Les autres comprirent bien le sens de cette manifestation contre le passé et le dogme.

Mais, tout en abandonnant la pompe traditionnelle dans son vêtement, Paracelse ne voulut jamais quitter l'épée qu'il avait rapportée de ses campagnes de chirurgien militaire et ce devait être assez drôle de voir ce petit homme se cramponner à cette longue arme comme à un symbole de combattivité, comme à un emblème de virilité.

Si encore Paracelse avait enseigné la médecine telle qu'on était habitué à l'entendre exposer ! Mais chacun de ses propos paraissait un défi à la tradition. Et lorsqu'il prescrivait des remèdes, c'étaient ses solutions minérales d'antimoine, de mercure, de zinc, de fer, de soufre, ou cette teinture d'opium dont il avait rapporté le secret de ses voyages lointains (ce *labdanum*, comme il l'appelait, avec lequel il guérissait tant de souffrances). Et les apothicaires, habitués à vendre à des prix exorbitants des substances désuètes, frelatées ou falsifiées, n'y trouvaient point leur compte.

Le scandale fut complet. La jeunesse étudiante s'enthousiasma pour une attitude qui correspondait si bien aux tendances révolutionnaires de son temps : les collègues de la traditionnelle Faculté s'indignèrent et réclamèrent la destitution du nouveau professeur. Bien plus, ils s'avisèrent qu'un médecin étranger n'avait pas le droit de pratiquer à Bâle s'il n'avait reçu l'approbation du corps médical entier, faute de quoi il était passible de trente florins d'amende. Ils soulevèrent contre lui toute la jurisprudence professionnelle. Seulement, leur indi-

gnation galénique venait se perdre dans le conflit entre catholiques et réformés.

Paracelse en appela aux magistrats. Il fit valoir sa nomination faite sans mention de l'approbation nécessaire de la Faculté, l'abandon de sa situation à Strasbourg, dénonça l'incurie des apothicaires, leur complicité avec les médecins, réclama l'inspection et le contrôle de leur profession, préconisa, pour les honoraires médicaux, un tarif fixe et raisonnable.

Cette contre-offensive, portant sur des points névralgiques, eut pour effet d'interrompre momentanément la persécution. Il fut maintenu dans ses fonctions.

Le 5 juin 1527, il afficha le programme de ses cours à l'Université, annonçant qu'il rejetterait l'enseignement rétrograde des anciens, pour étudier les maladies sur les malades, les remèdes dans la nature véritable, et pour exposer la pratique telle que son expérience la lui avait fait apprendre.

Quinze jours plus tard, à la Saint-Jean, les étudiants ayant allumé un feu de joie devant l'Université, Paracelse s'approcha et y jeta le *Canon de Médecine* d'Avicenne qu'il tenait à la main. « C'était, dit A. Stoddart, son défi au parti de la vieille école. Luther avait ainsi défié la papauté lorsque, six ans auparavant, il avait brûlé la bulle et les statuts de Rome à la porte de Wittenberg. Il avait voulu, par un geste propre à frapper l'imagination des jeunes gens, proclamer sa haine pour la tyrannie et le poids du passé. « Ce qui a péri doit aller au bûcher, étant devenu inutile, dit-il dans le *Paragranum.* Ce qui est vrai, vivant, le feu ne peut le consumer. » Peut-être aussi faisait-il allusion au sac de Rome par le connétable de Bourbon et ses « partisans », dont on parlait beaucoup en cette année 1527.

Non seulement la force de Paracelse était liée à la Réforme, dans laquelle il se trouvait englobé, mais elle s'appuyait surtout sur deux bases : d'une part, ses guérisons qui étonnaient tellement qu'on venait à lui de partout ; d'autre part, le dynamisme de ses idées offrant aux étudiants une synthèse séduisante des clartés nouvelles à cette époque de la Renaissance.

CHAPITRE IV

La Médecine de Paracelse.

Au cours de ses études, Paracelse avait assisté au combat de deux tendances. L'esprit du moyen âge continuait à inspirer l'enseignement officiel, mais il était battu en brèche par les novateurs, les irréguliers, dont le nombre et la vitalité devaient finir par balayer tout le reste. Paracelse vivait dans cette Renaissance pendant laquelle tous les représentants de l'esprit nouveau se cherchaient au carrefour des voies différentes qui les avaient amenés et bâtissaient une synthèse de leurs apports concordants. Il avait opté le jour où, délaissant l'Université de Bâle, il était allé chercher l'enseignement de Trithème et, au cours de ses méditations, il avait conçu son plan pour devenir un des bâtisseurs les plus géniaux de son époque. Tout ce fatras du passé se confondait, dans son cœur, avec sa ténébreuse enfance ; il avait appris à haïr la majesté trompeuse et l'autorité abusive des robes doctorales ou ecclésiastiques. Il lui fallait explorer un domaine vrai, où il se sentirait enfin roi, pour suppléer à sa jeunesse solitaire et à sa vie sans amour. C'était, sur le plan spirituel, une question de vie ou de mort. Il y travailla avec passion.

Il avait connu cette philosophie scolastique tirée de l'enseignement d'Aristote et répartissant l'univers en catégories fermées, définitivement étrangères et opposées. On lui avait montré, dans sa jeunesse, comme essentiellement distincts, Dieu d'un côté, le monde de l'autre, le premier dominant entièrement le second ; on lui avait également affirmé que l'âme et le corps forment un dualisme irréductible, l'un subordonné

à l'autre par destination fatale. Il avait contemplé cette philosophie distinguant partout la Forme et la Matière, l'Essence et la Substance, le Bien et le Mal, Dieu et le Diable, le Vrai et le Faux, sans compromission possible, basant toutes ces dualités sur un état d'opposition et d'antagonisme tel que le seul équilibre désirable était la soumission totale d'un terme à l'autre. Il avait retrouvé dans cette conception du monde-champ de bataille, le vieil esprit romain de conquête et d'esclavage et les principes d'une Église d'inquisition et de persécution. Il avait vu ce besoin de faire triompher un principe et d'en asservir un autre par tous les moyens, sans conciliation, sans nuances, sans pitié, forger des chaînes et allumer des bûchers. Il avait étouffé dans ce monde théocentrique, aux divisions absolues, sans autre possibilité d'évolution qu'un jugement dernier avec un ciel éternel ou un enfer sans fin, dans ce monde figé, immuable en ses certitudes paradoxales, enfermé en vase clos.

Toute l'époque de Paracelse attendait autre chose. Les idées nouvelles qui devaient faire craquer ces cadres rigides comme des carcans devaient, par réaction, être d'inspiration moniste et évolutionniste. On les avait vus poindre, dès la fin du XIVe siècle, dans les thèses de Duns Scott, Ocham, Gerson, attaquant les théories métaphysiques d'Aristote et de saint Thomas sur les principes constitutifs de l'être. Le métaphysicien Cusa avait nié l'existence de principes contraires dans la nature.

Or, malgré ces signaux précoces sur le terrain métaphysique, c'est-à-dire sur la base même du savoir médiéval, la médecine n'avait pas encore évolué. On en était toujours, dans les Facultés, au système de Galien, opposant les humeurs dans le corps, et les qualités élémentaires dans la thérapeutique.

La Médecine a d'ailleurs cette malheureuse destinée d'être la plus conservatrice et la plus routinière des connaissances humaines. Il lui faut tellement de temps pour élaborer une pratique répondant aux idées théoriques, qu'elle se trouve toujours d'un siècle au moins en retard sur les acquisitions d'une époque. Aujourd'hui, par exemple, alors que, depuis plusieurs décades, la Physique est parvenue à une conception de la matière purement énergétique, les médecins continuent à

soigner selon les conceptions chimiques de 1830 et se figurent augmenter la valeur de leurs prescriptions en forçant les doses des remèdes. Ils croient toujours neutraliser un poison par un réactif ; du moins formulent-ils comme s'ils le croyaient.

On comprend que Théophraste, ayant abreuvé son esprit aux sources essentiellement monistes et dialectiques de la Kabbale et de l'Alchimie, ait d'abord éprouvé de l'aversion pour une pareille médecine. Dans la préface de sa *Grande Chirurgie*, il raconte cette prise de contact : « Je n'étais que plus incité, dit-il, à croire que la médecine était incertaine, inconstante et défendue, ayant opinion que c'était illusion diabolique, tellement que je la quittais entièrement pour m'adonner à suivre un autre état, jusqu'à ce que, lisant cette sentence de Jésus-Christ qui dit en l'Évangile « les sains n'avoir besoin » de médecine, mais les malades », j'ai alors commencé d'entendre qu'il ne se pouvait faire, suivant les paroles de Jésus-Christ, que cet art ne fût, voire certain, ferme, véritable et perpétuel, et qu'en lui il ne fallait attribuer aucune chose à l'aventure, à la superstition ou au diable. C'est pourquoi, ayant derechef repris, puis délaissé ce que j'avais autrefois ouï des professeurs d'icelle et ce que les anciens en avaient laissé par écrit, j'ai connu que la vraie source de la médecine, et la racine d'où elle procédait, n'avait été connue par aucun d'eux, et qu'ils s'étaient arrêtés aux ruisseaux seulement, sans monter jusqu'à la source. »

C'est-à-dire que, son dégoût une fois surmonté, Paracelse décida de refaire, lui-même, une autre médecine, entièrement différente de celle qu'il avait vu professer à son père, et dans laquelle, pour ainsi dire, il avait été élevé ; une médecine conforme aux idées nouvelles.

Si les premiers alchimistes grecs et les Arabes avaient surtout recherché le moyen de faire de l'or, du moins avaient-ils entrepris cette chrysopée sous le principe de l'unité de l'univers. Il fallait bien que la matière, dans ses diverses formes, fût réductible à un constituant commun pour que la transmutation devint possible et, s'il en était ainsi de la matière enfermant des éléments subtils sous sa grossière apparence, pourquoi n'en aurait-il pas été de même de l'âme ? En se fondant avec la Kabbale pour constituer la Philosophie Hermétique, l'Alchimie

devait systématiser sa conception moniste de l'univers et en faire la pierre angulaire de toutes ses doctrines. Comme corollaire, l'idée de transmutation menait à une vision évolutionniste du monde. Le principe unique avait engendré toutes choses différentes par transformations successives. Le fameux Credo alchimique qui, sous le nom de *Table d'Émeraude*, fut publié un certain temps après Paracelse, mais pour exprimer des idées déjà pleinement mûries de son temps, n'affirme-t-il pas que : « Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas et ce qui est en bas comme ce qui est en haut, pour accomplir les miracles de la Chose Unique (l'Univers). » Et il ajoute : « Comme toutes choses ont été et sont venues d'Un, ainsi toutes choses sont nées de cette Chose Unique, par *adaptation*. »

En vérité, ce monisme dialectique avait inspiré la plupart des philosophies antiques. On le retrouve dans l'Égypte d'où Hermès Trismégiste passait pour avoir rapporté les préceptes de la Table d'Émeraude, dans la Grèce des platoniciens et néo-platoniciens, dans l'Inde et chez les Druides de la vieille Gaule. Seules la culture romaine, parce qu'elle était très primaire et profondément dépourvue de sens philosophique, et l'Église catholique, parce qu'elle avait ajouté à cet esprit romain des dogmes successifs qu'elle voulait infaillibles, parce qu'elle avait besoin de trancher péremptoirement toutes les discussions, sans nuances et sans conciliations, comme à la caserne — s'étaient écartées de ces conceptions compréhensives du monisme dialectique. Par un singulier retour des choses, les Croisades, entreprises pour assurer la domination de Rome sur l'Orient, avaient sournoisement ramené ces idées subversives dans l'Occident. Paracelse, au cours de ses voyages, en avait retrouvé les traces dans l'histoire des Chevaliers de Malte, des Cathares, des Templiers.

Toute la médecine de Paracelse est basée sur ce souci fondamental d'intégrer l'homme dans l'univers dont le moyen âge avait tenté de le séparer. Il ne voulut le considérer que comme un être de la nature, situé parmi les autres êtres et participant à une vie commune. Il admit que tout ce qui existe vit et possède une âme, aussi bien les animaux que les plantes, les pierres, les métaux, les astres. Il voulut que tous les êtres baignassent dans l'âme commune de la nature, que la vie évoluât

et se transformât, sans rupture de continuité, du caillou à Dieu. Son évolutionnisme était basé sur un monisme animique ou énergétique. Il n'y avait pas, pour les dogmes officiels de l'époque, de proclamation plus révolutionnaire. Qu'on se rappelle qu'aujourd'hui encore, l'Église mène la guerre contre Darwin, et on comprendra la portée de l'œuvre paracelsienne.

Paracelse admit un principe suprême d'unité cosmique, analogue à l'Aïn-Soph kabbalistique ou au Parabram hindou, ou encore au Dieu chrétien, auquel il donna le nom d'Yliaster pour exprimer qu'il est l'origine de toute matière (*Hylé* le bois, symbole de toute matérialité, agissant à travers les *astres*) (1).

Ce principe unitaire, pour passer à la manifestation, se polarise par différenciation binaire d'un principe négatif : Cagaster. Yliaster et Cagaster peuvent être superposés à l'Yn et au Yang des Chinois.

De cette différenciation résulte, comme principe d'activité ternaire, le Grand Chaos (2) ou Ideos, Iliados, Limbus major ou encore *Mysterium magnum*, plus ou moins comparable à ce que les théosophes appellent Troisième Logos (3). Les auteurs en général, à l'exception de Franz Hartmann, Franz Spunda et quelques autres, ne paraissent pas avoir très bien compris ce qu'il faut entendre par le Grand M de Paracelse, faute d'avoir comparé sa doctrine à d'autres. Vraisemblablement, l'initiale M représente, sous la plume de Théophraste, le principe de matérialisation que le Zohar attribue à la lettre lourde *Mem*, tandis que le *Schinn* léger symbolise le principe actif du feu, et l'*Aleph* intermédiaire, le principe aérien.

Il est conforme à la tradition kabbalistique de rattacher la lettre *Mem* à tout ce qui est fécond et formateur, comme la femme. « Placée au commencement des mots, dit Fabre d'Olivet, elle peint tout ce qui est local et plastique (4). » On peut

(1) Cf. *La Génération des Éléments*, I, 1, et Arthur Ed. Waite, *The Hermetic and Alchemical writtings of Paracelsus*, t. I, p. 201. London, 1894.

(2) *La Génération des Éléments*, t. X ; cf. Waite, *loc. cit.*, t. I, p. 207.

(3) Cf. *Philosophia ad Athenienses*, I, 1-3.

(4) Fabre d'Olivet, *La Langue hébraïque restituée*, t. II, p. 75. Paris (Chacornac), 1922

en rapprocher le *Maya* des Indiens qui désigne toute matérialité. Freud lui-même note que la parenté étymologique de matière et de maternité correspond aux connexions symboliques de l'inconscient. Paracelse savait le sens initiatique de la Vierge mère qui règne sur les eaux et dont l'enfant humain est le produit. Derrière la madone d'Einsiedeln, il apercevait le grand problème de l'enfantement qui avait obscurément hanté ses jeunes années et c'est ainsi qu'il avait voulu, selon sa conception personnelle, appeler *Mysterium* cette notion que les philosophes hermétiques connaissent sous d'autres noms.

Du grand *Mysterium* procèdent la force spirituelle, la force vitale et la matière vivante de l'Univers. Son image réfléchie se trouve dans les semences terrestres, Limbus minor, qui tirent leur origine de la terre en analogie avec le Limbus major, lequel procède de l'Yliaster suprême.

Le *Mysterium magnum* est la matière formatrice d'où les choses formées tirent leur substance : « Le lait est le Mysterium du fromage, le fromage le Mysterium des vers qui s'y développent, et les vers le Mysterium de leurs excréments (1). » Les éléments sont latents en lui.

Paracelse appelle Arès le pouvoir de différenciation de l'Yliaster. Un des premiers effets de cette « séparation » fut la production des Éléments : Terre, Eau, Air, Feu, qui ne sont pas les substances que nous connaissons vulgairement sous ces noms, mais des forces créatrices invisibles, douées d'une âme comme tout ce qui existe (2) : « La Nature, comprenant l'Univers, est *une*, dit Paracelse, et son origine ne peut être que l'éternelle Unité. C'est un vaste organisme dans lequel les choses naturelles s'harmonisent et sympathisent réciproquement. Tel est le Macrocosme. Toute chose est le produit d'un effort de création universelle unique. Le Macrocosme et le Microcosme (l'homme) ne font qu'un. Ils ne forment qu'une constellation, une influence, un souffle, une harmonie, un temps, un métal, un fruit. »

Tous les alchimistes admettaient les quatre Éléments classiques comme principes ou modes conditionnant tous les aspects

(1) *Philosophia ad Athenienses*, I, 3.
(2) *Idem*, I, 10.

de la nature visible, car, dans la mesure où celle-ci subit des transformations, elle tourne dans des cycles à quatre étapes, cycles de révolution fermés sur eux-mêmes et correspondant à son aspect permanent : quaternaire des saisons dans le cycle de l'année, des phases lunaires dans le cycle mensuel, des points cardinaux sur le cercle de l'horizon ou des points astronomiques dans le cycle diurne : levant, zénith, couchant, nadir ; quaternaire des états : solide, liquide, gazeux, atomique, dans les transformations incessantes de la matière, ou des humeurs dans le jeu de la vie et le déroulement des âges successifs. Théophraste admit naturellement ces quatre éléments comme polarisation de l'Yliaster, avec leurs qualités de Chaud, de Froid, d'Humide et de Sec. Il proclama même que « Dieu a disposé le monde selon un quaternaire (1) ».

Mais par-dessus ces quatre bornes assignées aux manifestations naturelles, il voulut abstraire trois principes actifs, analogues aux trois termes de l'organisation créatrice, aux trinités divines des religions diverses : l'un, constitué par la Chaleur du Feu et de l'Air, l'autre constitué par l'Humidité de l'Eau et de l'Air, le troisième constitué par la Sécheresse de la Terre et du Feu. Ce sont là les trois qualités élémentaires vraiment positives, étant donné que le Froid, caractérisant la Terre et l'Eau, n'est que l'absence de Chaleur, donc une qualité purement négative. Ces trois principes sont le reflet, à travers les formes naturelles ou *élémentées*, des puissances créatrices suprêmes. Ils correspondent exactement aux trois *gunas* de la Philosophie Védantine : Rajas, Tamas, Sattwa ; aux trois Causes des Thibétains : Hi, Chara, Badachan, et surtout aux trois Éléments Majeurs que le Zohar considère à part du quatrième Élément de la nature et qu'il symbolise par les trois lettres mères.

Ces trois principes faisaient aussi partie de la bonne tradition alchimique puisque Geber, dès la fin du VIIIe siècle ou le commencement du IXe, les avait mentionnés comme constituants des métaux, notamment dans son traité : *De Investigatione Magisterii*, et que Basile Valentin, cent ans avant Para-

(1) *Génération des Éléments*, I, III et I, VIII ; — Cf. WAITE, *loc. cit.*, t. I, pp. 200 à 206, et *Philosophia ad Athenienses*, II, III.

celse, les avait décrits. Leurs noms symboliques étaient : Soufre, Mercure et Sel, et il faut reconnaître que les allégories n'étaient pas mal choisies pour cacher une idée philosophique capable de sentir le bûcher : les sels, les oxydes surtout, sont les plus stables de toutes les combinaisons chimiques et représentent bien la fixité attribuée au principe sec ; le mercure, étant le plus plastique en même temps que le plus lourd de tous les corps, exprimait à merveille l'idée de masse et de plasticité attribuée à l'Humide Radical ; le soufre enfin, entièrement et éminemment combustible, était, de tous les corps alors connus, le plus propre à figurer l'énergie chimique interne, capable à l'occasion de se manifester en chaleur et en lumière.

Il n'y a pas contradiction entre la théorie des trois principes et celle des quatre éléments. Paracelse explique même que, tandis que les éléments se développaient, « Dieu réduisit le monde à un corps, composé des trois principes : Soufre, Mercure et Sel. De ces trois principes sont composées toutes choses qui existent ou sont produites dans les quatre Éléments (1). »

Les trois principes représentent des modalités de l'énergie, tandis que les quatre éléments représentent des modes de manifestation. Les trois principes sont exactement comparables aux ultimes constituants que les physiciens de nos jours reconnaissent à la matière : la vitesse, la masse (ou la charge électrique) et la cohésion des systèmes électroniques ou gravitation. Alors que certains sots accusent les alchimistes d'avoir pris tout les corps pour des sulfures d'hydrargyre, comme ils ont cru le comprendre, il faut plutôt nous émerveiller de l'intuition avec laquelle ils ont reconnu le côté purement énergétique de la matière, que notre science commence à peine à découvrir. C'est parce qu'on avait oublié, au XVIIIe siècle, la signification toute abstraite des trois Principes, qu'on crut pouvoir maintenir la croyance à la matérialité d'un principe comburant (ou Soufre) dans la théorie du Phlogistique et qu'on ruina ainsi, non l'idée fondamentale de ces trois Principes, mais la conception grossière qu'on s'en était faite.

Pour les Hermétistes préoccupés de l'universelle transmutation (nous dirions aujourd'hui de la dialectique univer-

(1) *La Génération des Éléments*, I, VI ; — cf. WAITE, *loc. cit.*, t. I, p. 204

selle), le point de vue énergétique des trois Principes offrait plus d'avantages à l'esprit que le point de vue descriptif des quatre Éléments, car, en spéculant sur le cycle quaternaire, comme avait fait le médecin alchimiste Arnaud de Villeneuve au XIIIe siècle, on pouvait bien concevoir une certaine dialectique en cycle fermé, tel le changement d'états matériels ou le jeu des humeurs (ce qui était déjà un effort admirable pour sortir de l'immuabilité médiévale), mais on n'expliquait guère les transmutations profondes et définitives. De même que nos physiciens, grâce à leur conception énergétique de la matière, trouvent maintenant tout naturel le phénomène de la transmutation, de même les alchimistes avaient besoin, pour leur dialectique chimique, d'un point de vue entièrement dynamique. C'est pourquoi Paracelse insista d'une façon si appuyée sur le Soufre, le Mercure et le Sel.

En outre, le point de vue énergétique ou trinitaire permettait d'établir des analogies entre la vie universelle et la vie individuelle. Clément Jobert (1) note avec quel enthousiasme Paracelse harmonise le sel, le soufre et le mercure avec l'âme, l'esprit et le corps.

Ayant admis que tout ce qui existe est doué de vie et d'âme, mais d'une vie agissant à un rythme plus ou moins rapide (lent chez les pierres, accéléré chez les animaux), qu'il n'y a pas de mort absolue, la mort apparente des êtres n'étant que leur dissociation et leur « retour dans le corps de leur mère » *(De Natura Rerum)*, Paracelse décrit partout cette triade d'esprit, d'âme et de matière. La matière est partout liée à l'esprit par un intermédiaire qui existe dans tous les règnes de la nature, analogue à ce que les occultistes actuels appellent Corps Astral. Dans le règne minéral, cette âme est appelée Stannar ou Trughat. Dans le règne végétal, c'est Leffas (2), véhicule des plus hautes propriétés médicinales, que Paracelse prétendait mettre en évidence par le ré-agencement des cendres d'une plante calcinée, sous une forme rappelant son existence première *(De Resuscitationibus)*. Dans le règne animal, c'est l'Évestrum et,

(1) *Essai sur Paracelse et sa réforme médicale.* Thèse Paris, 1866, p. 39. et *De Natura Rerum I* ; — Waite, *loc. cit.*, t. I, p. 161.

(2) *Philosophia ad Athenienses*, III, IV.

chez les êtres humains, c'est l'Homme Sidéral. Paracelse insiste sur le fait que toutes choses, procédant de la même origine, affectent des relations réciproques et que l'homme, en particulier, contient tous les pouvoirs et toutes les substances du monde. Avec une audace peu commune pour son temps, il situe l'homme dans l'évolution animale. « Les animaux et leurs instincts, dit-il *(De Fundamento Sapientiæ)*, ont précédé les hommes ; aussi l'âme animale de l'homme dérive des éléments animaux du Cosmos. L'homme possède donc en lui, combinés en une seule âme, tous les éléments animaux du monde, mais il possède quelque chose de plus : le principe divin qui ne vient pas de la terre, mais de Dieu. Sa fonction est de faire remonter vers le plan divin les éléments animaux qu'il incarne, non le contraire. »

L'homme est donc formé d'esprit, d'âme et de matière ; chacun de ces constituants n'est perceptible qu'aux êtres qui vivent sur le même plan : l'esprit aux esprits, l'âme aux Élémentals ou créatures vivant sur le plan des éléments, la matière aux organismes pourvus de sens matériels. La matière du corps n'est pas perceptible aux êtres spirituels.

L'esprit provient d'une émanation du plan divin ; c'est comme un rayon qui descend sur l'être humain dès sa conception. Il ne s'incorpore que progressivement. Beaucoup d'êtres humains vivent toute une vie sans entrer en pleine possession de ce rayon qui, seul, peut leur conférer l'immortalité. La créature humaine doit fixer le rayon spirituel sur les essences de son âme, lesquelles, pour être plus durables et plus résistantes que le corps, ne sont pas absolument immortelles. Sinon, l'esprit revient à sa source et la créature se désagrège. L'intelligence de l'homme est double : animale ou spécifiquement humaine. L'intelligence animale peut raisonner, apprendre, devenir savante ; seule, l'intelligence humaine peut s'unir à l'esprit, et ne survivront avec ce dernier que les éléments de l'âme qui auront pu s'y intégrer. Cette absorption s'opère par l'amour.

L'âme de l'homme est formée de substance éthérique empruntée aux âmes des astres et de la terre. L'âme de chaque planète peut donc jouer, selon ses qualités propres, sur l'âme de l'homme, mais sur son âme seulement, non sur son esprit,

ni directement sur son corps, et Paracelse, tout en proclamant l'importance de ces influences astrologiques, s'élève avec violence contre ceux qui prétendent soumettre le corps de l'homme — et à plus forte raison son esprit — à l'influence directe des planètes. C'est ce qui a fait croire à certains auteurs qu'il réprouvait l'astrologie.

Les rapports essentiels de l'univers avec l'homme permettent à ce dernier de connaître, percevoir, sentir l'univers et de discerner ce qui est caché.

L'esprit, l'âme et le corps forment une triade qui, à une analyse plus approfondie, se décompose en sept constituants. C'est surtout dans sa *Philosophia Sagax* que Paracelse expose son adhésion à cette théorie kabbalistique dont on retrouve d'ailleurs l'analogie dans beaucoup de traditions diverses (Taoïsme, Inde, Égypte, etc.). C'est d'abord le corps matériel, tel qu'il subsiste dans le cadavre, puis une espèce de force vitale que Paracelse appelle l'Archée ou le Vulcain et dont il a été le premier à parler — idée qui devait inspirer plus tard Van Helmont. Il faut le comprendre comme une organisation de matière très subtile, d'ordre éthérique, qui façonne la substance grossière du corps, en règle la forme, le renouvellement, la croissance, ou qui, sous le nom de Mumie, préside à la cicatrisation, à la restauration d'un organe lésé. « L'Archée, dit-il (1), est la puissance qui indique à chaque chose sa nature, sépare chaque chose d'une autre, donne à chacune la graine qui lui convient. » Il l'appelle encore « le conservateur du corps » ou « le médecin interne », selon la conception hippocratique de la *Natura Medicatrix*, et nous devons voir, dans cette conception originale de Paracelse, le point de départ de toutes les théories vitalistes.

La Mumie, que Bouchut (2) devait comprendre comme une sorte de « lymphe plastique » ou Blastème, était décrite par Paracelse comme un agent presque immatériel, de nature éthérique, divers selon les parties, mais de même nature, plus abondant chez les jeunes, comme la sève pour les jeunes arbres, rare et comme desséché chez les vieillards. Il l'appelait encore

(1) *Liber Meteorum*, 4, t. VIII, p. 206. (Édit. Huser.)
(2) *Histoire de la Médecine et des Doctrines Médicales*, 2 vol. Paris, 1873.

« Mercure doux », étant entendu que le mercure désignait le principe de plasticité. Cette idée avait paru extrêmement séduisante à son époque. Ambroise Paré, dans la première édition de ses œuvres, avait écrit : « Chaque partie a son baume naturel ; c'est ce que Paracelse dit. » Il est vrai que cette phrase fut supprimée dans les grandes éditions suivantes, par crainte de déplaire à la Faculté (1). La Mumie devait encore, dit Malgaine, inspirer la doctrine de J. Hunter.

L'Archée de Paracelse préside au métabolisme et à la nutrition. Dans l'*Opus Paramirum*, il est question, sous le nom d'Archée, du préparateur et de l'artisan qui sont dans l'estomac. D'ailleurs, cette force vitale de l'homme a son analogue chez tous les êtres. Il existe un archée de la terre, des eaux, des métaux, ce dernier réglant la vie (ou feu) minérale et assurant l'évolution, dans le sol, et la transmutation progressive des métaux (2).

Au delà de l'Archée, l'homme comprend, dans sa constitution, le Corps Sidéral qui provient du même Limbus que le Macrocosme, qui, par suite, participe à la connaissance de l'âme du monde et peut entrer en rapports avec les anges, les esprits de la nature et les essences des choses.

Cette connaissance du corps sidéral a été conservée par les occultistes sous le nom de corps astral. Le corps sidéral, en tant qu'*Evestrum*, possède la clairvoyance et, en tant que *Trarames*, la clairaudience. L'Evestrum peut provoquer des présages avant la mort, et le Trarames faire entendre des voix (3).

La constitution septenaire de l'homme doit être complétée par l'Ame animale, l'Ame raisonnable, l'Ame spirituelle (entités correspondant, chez les théosophes, aux plans : Mental inférieur, Mental supérieur et Bouddhi). Enfin, l'homme comprend l'Esprit suprême ou « Homme du Nouvel Olympe ».

La mort dissocie cette synthèse septenaire de l'homme : le corps va se fondre dans la Terre, sa mère. Le corps sidéral libéré, mais destiné à se dissoudre un peu plus tard, peut se

(1) Cf. *Œuvres complètes d'Ambroise Paré* précédées d'une introduction par J.-F. Malgaigne, p. CCXIV, 3 vol. Paris (Baillière), 1840.

(2) Cf. *De Generatione rerum naturalium* et *De Transmutatione Rerum.*

(3) Cf. *Philosophia ad Athenienses*, II, xviii à xxii.

manifester aux hommes sous forme de fantôme. Les corps sidéraux des morts sont l'objet de la Nigromancie qui peut, en les étudiant, apprendre certaines choses sur les personnes vivantes auxquelles ils appartenaient (1).

Théophraste s'est spécialement intéressé aux phénomènes de la nutrition, qu'il a considérée comme une alchimie vivante, et il répète à tout propos qu'on ne peut rien comprendre à la médecine si l'on n'est pas préoccupé de cette alchimie. Là encore on trouve un génial pressentiment de la voie dans laquelle la médecine devait s'engager deux siècles plus tard. « Il est le premier qui ait osé, dit Bardou (2), en ce siècle d'intolérance scolastique, affirmer que l'homme est un composé chimique et que les maladies ont pour cause une altération quelconque de ce composé. »

Pour lui, l'agent qui provoque les phénomènes métaboliques est précisément l'Archée ou Liqueur de Vie, notion que les vitalistes ont conservée avec leur Force vitale, mais que les autres n'ont pu remplacer par rien. « Cette espèce de fluide, nous dit Paracelse (3), constitue l'homme invisible, caché sous la forme visible dont il dirige la croissance, la formation et la dissolution. » Il l'appelle encore *Spiritus Vitæ* et il prétend qu'il tire son origine du *Spiritus Mundi*, comme toutes les parties de l'individu sont formées de parties correspondantes du cosmos : « Étant une émanation du *Spiritus Mundi*, le *Spiritus Vitæ* contient les éléments de toutes les influences cosmiques et permet ainsi de comprendre comment l'action des astres s'exerce sur le corps invisible de l'homme (4). »

D'ailleurs, cette force vitale rayonne autour de l'homme comme une sphère lumineuse et l'imagination peut y exercer des effets sains ou morbides, causant des maladies ou des guérisons.

Théophraste a même distingué le double aspect de l'anabolisme et du catabolisme quand, après avoir attribué à l'Archée la croissance et la formation du corps, il dit ailleurs : « Il y a

(1) Cf. *Philosophia sagax*, lib. I.
(2) Paul Bardou, *Paracelse et le Paramirum*, p. 69. Thèse Lille, 1920.
(3) *De Generatione hominis.*
(4) *De Viribus Membrorum.*

en nous une cause efficiente de notre destruction ; je l'appelle Archée Destructeur. C'est lui qui, à l'intérieur de l'homme, dispose tous les phénomènes de chaleur, qui fait, parfait, ordonne toute chose et la réduit en sa dernière matière (1). »

Préoccupé avant tout par cette propriété qu'a la vie de se maintenir et se reproduire dans des formes définies, Paracelse a soigneusement distingué les influences qui président à cette élaboration et il leur a donné des noms. Peut-être, en cela, était-il influencé par la culture métaphysique du moyen âge, ou plus encore par sa formation kabbalistique ; mais cette tendance à baptiser des propriétés naturelles de noms abstraits dont les modernes se sont beaucoup moqués est, à tout prendre, beaucoup moins ridicule que leur propre habitude d'imaginer d'hypothétiques ou impossibles substances pour expliquer la vie (antitoxines, opsonines, ou autres).

Il attribua donc les qualités individuelles de l'homme à une puissance formatrice de la matière qu'il appela *Ens Seminis*, et à laquelle il reconnut la fonction d'entretenir la puissance génératrice. Il admit que la complexion, le tempérament, dérivaient d'une autre entité, l'*Ens Proprietatis*, que Franz Hartmann voudrait comparer aux *Skandhas* de la philosophie bouddhiste, « tendances acquises durant des existences antérieures » (2).

L'homme est façonné par l'action générale du Macrocosme ou *Digest* d'une part et, d'autre part, par les influences du Microcosme individuel portées par l'Archée ou *Liquor Vitæ*. Dans le processus de la génération, cette *liquor vitæ* produit l'*aura seminalis*, sorte de fluide invisible animant le sperme visible. Tous les organes de l'homme contribuent à la formation de cette *aura seminalis*, laquelle contient, par suite, la forme idéale du corps procréateur. Paracelse distingue, dans ces forces procréatrices, le *Sperma cagastricum*, influencé par la pensée, et le *Sperma iliastricum*, procédant du *Mysterium magnum* (nous dirions de l'âme universelle ou inconscient collectif). La femme qui porte et nourrit la semence de l'homme possède,

(1) *Grande Chirurgie*, II Part., lib. II, chap. XI.

(2) Fr. Hartmann, *The life of Paracelsus*, p. 62. London (Redways), 1887.

dans son utérus, toutes les essences et les forces de son propre corps. Sa puissance mentale (ou imagination) ajoute ses effets à ceux de l'imagination masculine, notamment pour déterminer le sexe du fœtus.

Paracelse s'est longuement penché sur le mystère de la génération. Sans doute le souvenir inconscient des problèmes qui avaient tourmenté son enfance et ses efforts pour retrouver quelque chose de sa mère disparue avaient-ils guidé affectivement ses recherches de savant. Il écrivit un traité *De la Matrice* (1). Il regarde cet organe comme un monde fermé, porté par ce microcosme mineur que serait la femme. Il affirme que les maladies ne sont pas les mêmes dans l'homme et dans la femme et ne doivent pas être soignées semblablement. « Aux femmes conviennent leurs remèdes, et aux hommes les leurs. » La femme est différente de l'homme dans tout son corps (2). » Elle est différente parce qu'elle se rattache à une autre racine qui est la matrice, pour laquelle elle a été créée. Paracelse semble considérer, selon le récit biblique, que la femme est sortie de l'homme pour porter spécialement cette matrice qui appartenait, à l'origine, à l'être humain collectif. Ceci rejoint les traditions occultes sur la séparation des sexes. Toujours est-il que, porteuse de la matrice, la femme n'est autre que le monde entier « et l'Esprit du Seigneur est en elle qui se grave et réside dans son fruit. C'est pourquoi elle ne doit pas se livrer à la fornication. » Puis il compare la mère à la mer : « La femme est une mère pour ses enfants comme la mer est une mère pour les eaux (3). » La menstruation est une élimination excrémentielle et purificatrice : « Nul poison plus violent et plus nuisible ne se trouve sur la terre (4). » Les rapports des sexes peuvent être ainsi symbolisés : La femme est semblable à l'arbre qui porte son fruit, l'homme au fruit que porte l'arbre. (Toujours l'enfant dans les bras de la Vierge Céleste.)

Ayant ainsi établi les rapports de l'être humain avec la

(1) *Œuvres de Paracelse* (trad. Grillot de Givry), t. II, p. 139 et sq. Paris (Chacornac), 1914.

(2) *Loc. cit.*, p. 152.

(3) *Idem*, p. 177.

(4) *Idem*, p. 180.

nature et sa physiologie subtile, Théophraste pouvait asseoir l'étude des maladies sur une base valable.

Il commença par distinguer, dans la genèse des maladies, cinq catégories de facteurs qu'il appelle les cinq entités : astrale, toxique, naturelle, spirituelle, divine et, par cette innovation, dont la richesse contraste singulièrement avec la doctrine galénique des humeurs, on peut dire qu'il ouvrit à la pathologie d'immenses horizons.

Il n'est peut-être pas superflu de se demander si le nombre des entités ainsi définies est fortuit, ou s'il n'est pas le reflet de doctrines lointaines. Les Indiens distinguaient, avec l'Aither, cinq Énergies élémentaires, les Tanmatrahs ou les Grands Êtres (Mahabhùtani), les cinq Tattwas correspondants étant les formes de manifestation des différents plans cosmiques. L'Atharva-Veda décrit les cinq fonctions de la vie, ou les cinq *flèches* du faisceau *(pancha bana)* ; mais surtout les Védantins distinguaient cinq étages d'existence chez l'homme, par condensation des sept principes constitutifs, les Bouddhistes cinq Skandhas ou qualités correspondantes se réunissant dans l'homme. De leur côté, Philon, Porphyre et Plotin avaient admis cinq principes dans l'homme : corps, âme animale, psyché, intelligence et esprit divin ; et après eux, les kabbalistes : le corps et ses quatre alliés. De toute manière, le nombre cinq avait pris, pour les occultistes, la signification de la vie et de l'humanité (le corps de l'homme pouvait s'enfermer dans le pentacle, ou étoile à cinq branches). En adoptant cinq catégories pour classer les influences capables de s'exercer sur la vie de l'homme, Paracelse restait donc en conformité avec les bonnes traditions kabbalistiques. Spunda lui-même pense à rapprocher les cinq états matériels décrits par Paracelse : solide, liquide, volatil, brûlant, éthéré, des cinq Tattwas indiens (1).

A propos de l'entité astrale, Paracelse précise sa position avec sa violence habituelle et s'exprime de telle façon que quelques critiques ont pu croire qu'il niait les influences astrologiques. Il déclare que « les astres ne forment rien de notre corps et ne provoquent rien en lui en tant que couleur, beauté, coutume et forces », ceci provenant de l'*Ens Seminis* ou de

(1) Fr. Spunda, *Paracelsus*, p. 48. Wien und Leipzig (K. König), 1925.

l'*Ens proprietatis*. Il veut dire que les astres ne créent rien dans l'homme dont le germe n'ait été préalablement apporté par les entités : « Ce n'est pas parce que Mars est féroce et cruel que la descendance de Néron a existé », mais l'influence des astres fait vivre ces virtualités, rend possible l'existence de l'homme, ou le fait mourir. « Après avoir compris que les astres ne nous confèrent ni nature individuelle, ni aucune autre propriété, adoptez l'opinion contraire, pour la raison qu'ils attaquent nos corps et les tuent (1). » « Car il est une certaine chose qu'on ne voit pas et qui entretient et conserve en vie, non seulement nous-mêmes, mais toutes les choses qui vivent et sont douées de sentiment : et cette chose provient des astres (2). »

Un peu plus loin, Théophraste conclut : « Les astres eux-mêmes ne peuvent exercer aucune influence mais, par leur exhalaison, corrompre et contaminer seulement le M *(Mysterium magnum)* par lequel, ensuite, nous sommes contaminés et affligés. Et l'entité astrale se comporte de telle sorte qu'elle dispose nos corps tant au bien qu'au mal par ce moyen. Si quelque homme est doué d'un tempérament qui soit opposé à cette exhalaison, alors il en devient malade. Celui qui n'a pas une nature contraire à celui-ci n'en est pas incommodé. L'exhalaison nuisible n'est ressentie ni de celui qui possède un tempérament assez fort pour en vaincre le poison, ni de celui qui a pris une médecine capable de résister aux vapeurs vénéneuses des êtres supérieurs (3). »

Pour comprendre l'influence de la lune sur les maladies cérébrales, telle que la révèle la fréquence des crises épileptiques à la nouvelle lune, Paracelse explique quelque part que « l'esprit vital du cerveau, chez un fou, peut être attiré par la lune, de la même manière que l'aiguille d'une boussole est attirée par le pôle, et cette attraction [renforcée par la conjonction solaire], au moment de la nouvelle lune, peut aggraver son état (4).

On peut être surpris de voir des critiques comme Sudhoff

(1) *De Ente Astrorum*, chap. II.
(2) *De Ente Astrorum*, chap. VI.
(3) *Idem*, chap. VIII.
(4) *De Pestilitate*. (Cité par Fr. Hartmann, *The life of Paracelsus*. London, 1887, pp. 125-126.)

affirmer que Paracelse voulait séparer la médecine de l'astrologie (1), alors que ce dernier s'exprime d'une façon si indubitable. De son côté, J. K. Proksch (2) collectionne les citations des écrits médicaux de Paracelse qui établissent, sans doute possible, combien au contraire il attachait d'importance à l'influence des astres sur l'homme, notamment dans les traités du *Mal Français*, datant de 1530, des *Bains Pfäffers* (1535), de la *Grande Chirurgie* (1536 et 1537), sans compter de nombreux opuscules : *Practica (in scientiam divinationis)*, *de la Comète*, et surtout la *Prognostication*, sur laquelle nous reviendrons. Dans le *De Natura Rerum*, au livre IX, Théophraste montre même qu'il connaissait bien le genre d'influence attribué, selon la tradition, à chaque planète (3).

Puis il passe à l'entité toxique *(Ens veneni)* et on peut dire que, avec cette conception, il eut le mérite d'inaugurer l'étude de la pathologie de la nutrition.

Nous devons absorber des aliments. Or, par là, notre corps, exempt de poison à l'origine, absorbe les poisons qui sont joints aux aliments (ces poisons ne sont d'ailleurs tels que par rapport à notre propre nature). Mais, pour lutter contre cet empoisonnement constant, nous possédons en nous un pouvoir de neutralisation chimique et d'élimination que Théophraste appelle l'Alchimiste. Que cet Alchimiste (qui réside principalement dans l'estomac) devienne défaillant et la putréfaction s'ensuit, pour le bon aussi bien que pour le mauvais. Cette corruption devient la mère de toutes les maladies. Paracelse distingue l'intoxication locale et l'intoxication dépendant des émonctoires. « Chaque sorte de poison éliminé par l'Alchimiste passe par un émonctoire approprié, le soufre par les voies respiratoires, l'excrément par l'intestin, etc. Qu'un de ces poisons ne dispose plus de sa voie d'élimination appropriée, et il en résultera certaines maladies qui dépendent de sa nature (4). »

Comme le remarque M. Loeper (5), Paracelse décrit plutôt

(1) Cf. *Paracelsus Forschungen.* 2e cahier, p. 70.
(2) *Paracelsus als medizinischer Schriftsteller.*
(3) Cf. Waite, *loc. cit.*, t. I, p. 192.
(4) *De Ente Veneni*, chap. IX.
(5) *Histoire de la sécrétion gastrique.* Paris, 1924.

un processus général de la nutrition qu'une fonction localisée. Il dit que le processus s'opère dans tous les membres (1) et qu'il y a des « estomacs » pour chacun d'eux ; qu'il y en a même pour la moelle, et cette idée est toute proche de nos digestions intratissulaires.

Paracelse complète cette pathologie de la nutrition en décrivant ce que nous appelons aujourd'hui maladies précipitantes, sous le nom de « maladies du Tartre ». Il y consacre le livre III de son *Paramirum :* « Rien ne constitue un aliment, dit-il, qui ne contienne en soi un certain excrément ou résidu de sa digestion. » Or, s'il y a rétention de ces déchets, il en résulte des maladies lithiasiques : *Calculus*, *Arena*, *Bolus* et *Viscus*, c'est-à-dire un dépôt de pierre, de sable, de limon ou de simple viscosité. « D'où, ensuite, de multiples maladies qui, cependant, n'ont pas été expliquées jusqu'ici, ni par les anciens médecins, ni par les modernes : ceci, non en raison de leur malveillance, mais plutôt de leur ignorance et de leur impéritie (2). » « Il est impossible, ajoute Paracelse, de trouver un homme qui ne soit pas affecté ni chargé de tartre, en quelque lieu du corps que ce soit, ce qui mérite d'être considéré très attentivement. »

Dans sa description des maladies du tartre, Théophraste met sur le même pied la lithiase urinaire, biliaire, et les indurations pulmonaires, rénales, cérébrales, musculaires, médullaires. Il parle même d'un tartre sanguin (3). Il range la goutte, l'arthrite, parmi ces maladies tartriques. Il est évident qu'il ne distingue pas les lithiases des processus scléreux, mais il a le grand mérite d'avoir défriché tout un domaine pathologique.

Il a aussi le mérite, à propos de l'entité toxique, d'avoir indiqué le premier les intoxications d'origine respiratoire. « L'air que nous aspirons n'est pas sans contenir un venin auquel nous sommes principalement soumis (4). » A ce sujet, J. K. Proksch insiste sur la clairvoyance avec laquelle Paracelse a recommandé l'aération des chambres des malades et des hôpitaux : « Il a fallu attendre le XVIIIe siècle, dit cet auteur, pour voir cette

(1) *Liber Paramirum*, livre III, traité IV.
(2) *Idem*, livre III, traité I.
(3) *Idem*, livre III, traités IV et V.
(4) *De Ente Veneni*, chap. XI.

recommandation suivie par quelques chirurgiens et même les historiens récents de Paracelse n'ont pas assez mis en relief ce qui lui est dû. (1). » On peut aller plus loin et, considérant ses enseignements sur les forces vitales dont il disait l'air chargé *(Limbus)*, rapprocher certaines de ses doctrines du Prâna hindou.

L'entité naturelle, exposée au livre III du *Paramirum* concerne les excès et les fautes commis par l'homme dans son comportement physiologique. Tout organe du corps humain est formé par des principes qui existent dans l'univers : le cœur est en sympathie avec les éléments du soleil, le cerveau avec ceux de la lune. Le macrocosme et le microcosme sont en étroite relation. Les planètes ne sont elles-mêmes que les représentations visibles des organes cosmiques ; leur influence ne fait que renforcer ce qui se passe préalablement dans l'homme. Sur la terre, les plantes renferment des énergies correspondant à celles des éléments macrocosmiques et permettent d'attirer ces dernières médicalement. Elles doivent être employées en accord avec les positions planétaires. « Un médicament favorable à une période, peut être nocif à une autre, selon l'influence planétaire dominante (2). » Les astres n'influent pas directement sur le corps, mais sur la force vitale. D'ailleurs, les organes ne sont eux-mêmes que des représentations corporelles des énergies invisibles qui jouent dans l'organisme entier. En vérité, le vrai foie est une force qui circule dans toutes les parties du corps, mais possède son siège dans l'organe que nous appelons ainsi (3). » De même la pensée n'est pas créée par le cerveau, mais agit au moyen du cerveau.

A propos de l'entité naturelle, Paracelse nous indique que l'homme est à lui seul un univers en tout point analogue au grand : ses parties sont unies par une synergie parfaite — « La matrice, dit-il par exemple, est une constellation pour la mamelle (4) » — de telle sorte qu'une action sur un point modifie toute l'économie, ce qui justifie le principe des réflexo-

(1) J.-K. Proksch, *Paracelsus als medizinischer Schrifsteller.*
(2) Cf. *De Caducis.*
(3) Cf. *De Viribus Membrorum.*
(4) *Grande Chirurgie,* II part., chap. xvii.

thérapies, et qu'il ne saurait exister de maladie vraiment locale. Cette entité naturelle correspond à l'entité astrale : elle en est l'agent récepteur.

Il existe des maladies qui ne sont pas *teintes* matériellement, c'est-à-dire qui ne sont pas fixées à des modifications corporelles : celles-ci relèvent de l'entité spirituelle ou de l'entité divine. Pour ce qui est de l'entité spirituelle, Paracelse nous avertit que « la cognition de cette entité ne provient nullement de la foi chrétienne, car, pour nous, elle est païenne (1). » L'entité spirituelle ne comporte « aucune mention des anges ni des démons ». Les esprits des individus entrent en rapport et peuvent se nuire « de même que l'homme attaque l'homme ».

Ici, les mots spirituel ou esprit ne désignent plus le principe supérieur du constituant humain, mais sa psyché, par analogie de termes avec le *Spiritus Mundi* ou âme du monde des théories hermétistes. On comprend ainsi cette explication de Paracelse : « Tout ce qui vit selon sa volonté vit dans l'esprit ; tout ce qui vit selon sa raison vit contre l'esprit. » Ces esprits sont des sortes d'idées-forces, des représentations mentales chargées d'un affect qui leur confère une sorte de puissance magique. D'ailleurs, Paracelse, pour faire comprendre ce qu'est l'entité spirituelle, donne l'exemple des envoûtements (2) et il ajoute : « Ne plaisantez pas avec ceci, ô médecins, car il faut que vous connaissiez la force de la volonté sans en excepter la plus minime partie. »

Alors que Paracelse consacre à la description de ses quatre premières entités quatre livres qu'il intitule : livres païens *(pagoyum librum)* (3), il déclare le dernier, qui traite de l'essence divine, non-païen, et il le commence en expliquant que, pour parler de Dieu, il va écrire en style chrétien. Il y a assez d'ironie, de sa part, à débuter ainsi dans ce qui va être l'exposé de la doctrine indienne du Karma. En effet, il ne s'agit plus désormais des maladies de la nature, mais des maladies du

(1) *De Ente Spirituali*, chap. I.

(2) *Idem*, chap. VII.

(3) *Œuvres de Paracelse* (trad. Grillot de Givry). Paris (Chacornac), 1913-1914.

châtiment divin. « Toute maladie est un purgatoire et ne peut être guérie qu'à l'heure propice du temps, non à notre jugement et à notre guise. Le médecin qui guérit n'est que l'instrument karmique, car Dieu ne lui confie le malade que si l'heure de la rédemption est proche. Ainsi s'expliquent d'ailleurs les cures miraculeuses tout comme les échecs thérapeutiques. Ceci ne doit d'ailleurs pas empêcher de cultiver la médecine, puisque Dieu guérit le malade en faisant agir le médecin. Pour qu'on comprenne bien qu'il s'agit d'un destin fixé par des circonstances prénatales, Paracelse nous parle du crime d'Adam « qui, cependant, n'a pas accompli lui-même le crime ». Dans une phrase qui manque de clarté, il ajoute même qu'on peut être puni sans avoir véritablement péché (comprenons : dans sa vie actuelle) : « Tout ce qui ne prend pas le parti de l'adversaire, le créateur le punit, non pour son péché, mais seulement pour le signe (1). » Il fallait naturellement être prudent quand on voulait parler chrétien.

Telles sont les cinq entités morbides — qui opèrent toujours simultanément. Mais, quel que soit le complexus morbifique, c'est généralement l'archée qui est atteint avant le corps. Il y a cinq catégories de médecins correspondant plus ou moins aux cinq entités : les *Naturalistes*, en partie superposables aux naturistes actuels, en partie aux galénistes ; les *Spécifiques*, qui manient les médicaments selon les règles appropriées ; les *Caracterales*, opérant par puissance psychique, persuasion ou talismans ; les *Spirituales*, s'attaquant aux influences magiques ; enfin les *Fideles*, faisant appel à la foi. Comme le remarquait le Professeur B. Aschner, dans une conférence tenue à Paris il y a deux ans, chacun de ces praticiens peut guérir toute espèce de maladie, mais non toute espèce de malade.

Sans nous arrêter aux conceptions magiques ou religieuses de Paracelse, qui touchent à des sujets encore obscurs aujourd'hui, nous devons considérer attentivement l'importance immense qu'il a reconnue aux facteurs psychiques. Il a notamment consacré un traité à l'imagination (2), dans lequel il dit que l'imagination est le soleil de l'homme et que, comme le

(1) *De Ente Dei*, chap. VI.
(2) *Paracelsus samtliche Werke*, t. IV, pp. 265-272. (Édit. B. Aschner.)

soleil pénètre tout et agit sur tout, cette imagination agit partout. La force de l'imagination provient de l'intensité de la représentation mentale (l'envie de la femme enceinte marque le corps de l'enfant), surtout quand cette représentation est chargée d'un affect puissant : haine, jalousie, désir. L'élément qui vient du cœur est le germe fécondant de l'imagination. Les femmes disposent d'une plus grande force imaginative que les hommes, surtout pendant la grossesse.

C'est à l'imagination, c'est-à-dire au facteur psychique, que Paracelse attribue le principal rôle dans la contagion des maladies. Il croit aussi qu'une représentation intérieure précipite les hommes vers leur destin. « Combien ont été tués au cours des batailles sans qu'il y ait à cela d'autre cause que leur imagination... On pourrait objecter que la chance, la force ou l'adresse aident les uns, que les autres ont été sauvés par certaines herbes, racines, pierres ou reliques qu'ils portaient : je répondrais que toutes ces choses ne sont que les alliés dont l'imagination est le chef suprême (1). » Paracelse expose ici l'idée de la fatalité intérieure à laquelle nous mènent aujourd'hui les observations psychanalytiques (2).

D'autre part, Louis Durey, dans son excellente thèse (3), résume le traité : *De rebus ex fide hominis accidentibus*. Cette foi est différente de l'imagination quant à la forme, mais constitue une puissance psychique comparable. Si quelqu'un pense qu'un autre, du fait de sa croyance, tombera malade, la chose peut se réaliser et c'est un abus de la foi. De même, lorsque quelqu'un s'imagine être malade et finit par le devenir à force de le croire. La chorée serait ainsi née des grimaces qu'une femme nommée Tropsée avait inventées pour se dérober au travail : ses mouvements dégénérèrent en une sorte de danse suivie de profond sommeil. D'autres femmes, aimant l'oisiveté, se mirent à l'imiter, mais, à force, elles devinrent définitivement malades.

De ceci, il convient de rapprocher une citation de la *Grande Chirurgie*, d'après laquelle la rage résulterait du choc de deux

(1) *Philosophia occulta*, pp. 308-310. (Édit. Aschner.)
(2) *Le Problème de la Destinée*. N. R. F., 1927.
(3) *Étude sur Paracelse*. Thèse Paris, 1900.

imaginations surexcitées : celle du chien qui veut mordre et celle de l'homme qui redoute la morsure. Daremberg, qui veut ridiculiser cette idée (1) (parce qu'il est bien sûr qu'il existe un virus rabique), ferait mieux de l'excuser en songeant à tout ce que les hystériques de Charcot ou les pithiatiques de Babinski nous ont confirmé de la contagion psychique. Qu'on se rappelle encore les convulsionnaires de Saint-Médard, auxquelles Adrien Borel consacrait récemment une remarquable étude (2), et on admettra que si l'histoire de la femme Tropsée reste suspecte quant à la chorée, elle demeure néanmoins admissible quant à d'autres convulsions, d'origine psychique.

A ce propos, il faut noter, avec Proksch, que Paracelse a décrit l'hystérie avec beaucoup plus de détails qu'il n'avait jamais été fait avant lui. Il l'appelle *Caducus matricis* et en voit la cause dans l'utérus, mais en ajoutant que « le début des symptômes est dans le cerveau et sort du cerveau » (nous dirions que c'est une névrose à base sexuelle, ce qui n'est pas tellement différent). En tout cas, Paracelse s'est toujours élevé avec force contre l'idée que le diable était pour quelque chose dans les névroses, l'idiotie, la manie, la mélancolie, l'épilepsie, opinion assez autorisée pour justifier les procès de sorcellerie, et il proposa, pour toutes ces maladies, des explications naturelles. Il est assez piquant de constater que ses détracteurs, qui l'accusent de superstition, d'absurdité, etc., vont volontiers à la messe, se réclamant de l'Église inquisitoriale et infaillible.

Paracelse aborda aussi l'étude de la psychiatrie avec singulièrement plus de clairvoyance que ses prédécesseurs, puisqu'il l'établit sur une distinction de l'inconscient et du conscient, appelés respectivement âme animale et âme spécifiquement humaine. Tel est son *Traité des Lunatiques* (c'est-à-dire des névrosés) (3). Après avoir défini ces deux âmes, il dit que « ce sont deux éléments antagonistes ; pour vivre en homme, il faut suivre l'une et réprimer l'autre. *Il s'agit de bien faire cette distinction pour comprendre les lunatiques, bien que ceci concerne également les manies et les vésanies.* Chez certains

(1) *Histoire des Sciences Médicales*, 2 vol. Paris, 1870.
(2) Cf. *Évolution Psychiatrique*, fascicule IV, 1935.
(3) B. Aschner, *Paracelsus samtliche Werke*, t. IV, page 1.

malades, l'âme animale envahit toute la personnalité, rusée comme le renard, coléreuse comme le loup, portant en elle toutes les caractéristiques de l'animalité (de l'instinct). Chez d'autres, il y a dissociation : les lunatiques sont fous dans leur instinct, mais encore raisonnables dans leur âme humaine. Bien que l'âme animale soit seule à subir l'influence des astres, l'action de la lune sur celle-ci est assez apparente pour justifier le nom de lunatiques qu'on donne à ces névrosés. L'âme animale étant capable d'apprendre et de raisonner, l'homme peut aborder une croyance avec celle-ci seule, mais il en résulte une perturbation, car elle se trouve dépassée, et une chute. (Nous dirions aujourd'hui qu'à aborder certains problèmes sous le seul angle affectif, on ne tarde pas à déraisonner.) Toute activité qui n'a pas sa source convenable dans la raison, mais qui procède trop du sentiment animal, tend à devenir folle. Elle est soumise aux vicissitudes des astres.

Le traitement consiste à essayer de surmonter l'âme animale au moyen de la raison. Si cela ne sert à rien, il n'y a plus qu'à enfermer les malades. Quant aux médicaments, il peut en exister pour l'état maniaque, non pour la névrose.

Dans un autre traité sur l'origine de l'insanité (1), laquelle est incurable quand elle est congénitale, Paracelse admet que le malade a été façonné, pendant sa vie embryonnaire, par des archées (ou vulcains) imparfaits. Il remarque qu'il y a toujours beaucoup de vulcains imparfaits à l'œuvre et que, pour cette raison, rares sont les hommes créés tout à fait exempts de folie. Puis il parle du goitre des crétins, qu'il attribue à des sels métalliques ou des eaux minéralisées, en reconnaissant que la cause première du crétinisme est la trop grande place de l'âme animale. Ici, Paracelse différencie le *fou* dont l'état résulterait soit d'une faiblesse de l'esprit, soit de l'influence astrale perturbatrice, de l'*aliéné* par excès de l'âme animale.

Les fous conservent au fond d'eux-mêmes une sagesse qu'on devine comme on devine la lumière du soleil à travers le brouillard. Cette sagesse, chez eux, s'efforce de pénétrer le corps animal défectueux et voudrait s'extérioriser mieux que par les actes qui sont produits.

(1) *Ueber die Entstehung der Toren*, t. IV, p. 25. (Édit. Aschner.)

« Sachez, en outre, dit Paracelse, que les fous manifestent plus d'intelligence profonde que les personnes saines. En effet, la sagesse vient de l'esprit raisonnable et immortel, mais se manifeste dans l'essence animale et à travers celle-ci. L'homme sain, qui dispose d'un corps animal bien adapté, tend à laisser ce dernier agir le plus possible et atrophie ses facultés proprement humaines. On voit sa vraie sagesse s'éclipser, tandis qu'il vit en animal comme un renard ou un loup. Le fou n'est pas maître de son corps animal, mais dès que ce dernier somnole, l'intelligence immortelle s'efforce de s'exprimer et fait parler le fou. C'est pourquoi il convient d'attacher plus d'importance à écouter le fou parler qu'à écouter l'homme sain.

» Les prophètes ont pu être considérés comme des fous : ils avaient un corps animal fou pour pouvoir exprimer la vérité sans y faire obstacle. En effet, l'esprit (ou intuition supérieure) de l'homme ne peut s'exprimer directement que lorsque la nature animale, en lui, renonce à intervenir. Cette âme animale, en voulant donner une forme à la production de l'esprit supérieur, risque de la déformer. Il faut donc écouter la parole des fous qui ont franchi ce barrage. »

Il faut penser à la cruauté avec laquelle on traitait les fous, à l'époque de Paracelse, quand on ne les envoyait pas au bûcher, pour comprendre quel sens profondément humanitaire revêtent ces considérations (1).

On peut se demander aussi si elles ne traduisent pas le fait que Théophraste avait à lutter, dans l'intimité de son âme, contre quelque symptôme névrotique. En déclarant que peu d'hommes sont exempts de folie et que la folie peut exprimer la vérité des plans les plus élevés, il cherchait peut-être une consolation à sa propre névrose. Quelques-uns de ses contemporains devaient raconter qu'il se levait la nuit, en proie à de vives agitations, brandissant même son épée, et ils attribuaient sottement à l'ivresse une pareille excitation, mais on ne saura jamais quelle obsession pouvait le tourmenter, ni quelle angoisse inspirait ses cauchemars. Son intense soif de savoir n'était peut-être qu'une réaction à une peur obscure ; elle lui permit

(1) *A propos de la Psychiatrie de Paracelse* ; cf. Damerow, in *Wissenschaftliche Annalen der Ges. Heilkunde*, XXVIII, pp. 389-427. Berlin, 1834.

en tout cas d'atteindre à une étonnante pénétration des mécanismes psychiques.

Paracelse avait aussi une théorie des rêves basée sur l'idée d'une libération du corps sidéral, à la faveur de la suspension des processus supérieurs. Il avait clairement aperçu la fonction cathartique du rêve que la psychanalyse a dû redécouvrir quatre siècles plus tard. Il dit quelque part qu'un joueur rêvera de cartes, un buveur de vin, un larron de vol (1). S'il n'ajoute pas positivement que de tels rêves sont l'expression d'un désir latent, du moins le laisse-t-il entendre. « La lecture des rêves est un grand art, dit-il, car ceux-ci ne sont pas dépourvus de sens. » Ailleurs, dans un petit fragment sur les *apparitions spirituelles pendant le sommeil* (2), il parle d'images naturelles inspirées par notre tristesse, notre mélancolie, notre impureté, ou nos préoccupations journalières (un guerrier rêve de ses armes), et il ajoute : « Tous ces rêves qui trompent notre esprit durant le sommeil se changent habituellement en leur contraire dans la réalité. Même les images surnaturelles ne nous sont envoyées du plan divin qu'à la suite de notre violent désir de les recevoir. » Enfin, dans son *De Fundamento Sapientiæ*, Paracelse fait allusion au mécanisme de la projection dans le rêve : « Le rêveur et la personne dont il rêve ne sont qu'un, comme dans la tentation le tentateur et le tenté ne sont qu'un. »

Dans son livre sur le Rêve et le Somnambulisme, dont il ne subsiste qu'un fragment (3), parlant de ceux qui bavardent et qui chantent pendant le rêve, il dit exactement ceci : « A l'état de veille, il est normal que nous retenions des choses que la sagesse et la raison nous conseillent de garder pour nous, mais, pendant le sommeil, l'âme oblige le corps à être bavard ou silencieux *selon ce qui nous tient à cœur*, » et il compare cette expression de l'inconscient dans le rêve, pendant le sommeil, au débordement d'un vase trop rempli. « Ne vous étonnez donc pas si votre bouche vous trahit, car tout le monde ne possède pas un couvercle fermant son vase. Heureux celui qui en possède un, ou celui dont le vase est assez grand (4). »

(1) *De Caducis.*
(2) Édit. Aschner, tome IV, p. 300
(3) *Idem*, pp. 244-248.
(4) *Idem*, p. 248.

Cette « retenue » de l'état de veille n'est-elle pas très exactement l'équivalent du « refoulement » freudien. Si l'on pense aux persécutions que de telles idées ont valu à Freud (ses livres sont brûlés et détruits par les autorités hitlériennes), il faut être tout de même satisfait que, venant quatre cents ans plus tard, il ait mieux réussi que Paracelse à les faire accepter. Mais, pour Théophraste, quelles souffrances personnelles ont pu inspirer une compréhension si précoce !

Paracelse envisage aussi les rêves de caractère prophétique ou surnaturel. « Il arrive, dit-il, que l'Evestrum d'une personne morte depuis cinquante ou cent ans nous apparaisse en rêve, nous parle et nous apprenne des choses de grande importance comme les remèdes qui doivent nous guérir quand nous sommes malades, » et il entreprend assez habilement de réfuter les superstitions religieuses d'après lesquelles ces rêves viendraient de Dieu. « Comme de tels rêves sont arrivés non seulement aux chrétiens, mais aux païens, aux Juifs, aux Sarrazins, aux Mameluks, aux Perses, aux Égyptiens, je ne peux pas penser qu'ils proviennent du Dieu unique que tous ces gens ne connaissent pas, mais de la lumière naturelle universelle et de l'action des Evestra sur le plan astral (1). »

« La qualité des rêves dépend de l'harmonie qui existe entre l'âme du rêveur et l'âme universelle (l'Astrum). Les égoïstes restent ensevelis dans l'ombre de leur ignorance, inaccessibles aux lumières de la nature. Les autres ont des visions d'une haute signification, et dont l'interprétation est un art réservé aux sages (2). »

Toutes les conceptions de Paracelse étaient guidées par l'idée de correspondance, d'harmonie, d'unité universelles. Sur ce plan, il avait édifié sa compréhension du monde. Il devait aussi en déduire sa pratique médicale.

A cette époque encore toute imprégnée de scolastique, il devait, se distinguant en cela de tous les médecins et chirurgiens contemporains, proclamer la vanité des élucubrations dites rationnelles devant l'objectivité des faits. Dans un chapitre de la *Grande Chirurgie*, intitulé « Qu'il y a deux méthodes

(1) *De Caducis.*
(2) *Philosophia sagax.*

pour apprendre la médecine et qu'il y a aussi deux sortes de médecins », il déclare, dénonçant à l'avance le point de vue cartésien, que la raison n'est pas une base solide pour la conduite et l'investigation médicales, et il adopte la méthode expérimentale déjà indiquée par Bacon. « Les discours errants et vagabonds de l'entendement et de la raison sont causes d'erreur, dit-il, ce qui advient quand les médecins se confient à eux-mêmes. Au contraire, l'expérience est ce qui se trouve être familier, et s'accorder à la nature : c'est une cause de vérité et de certitude (1). »

Ailleurs, il écrit : « Il est bon que le médecin ait toute l'expérience possible ; la médecine n'étant qu'une expérience longue et certaine, toutes ses opérations doivent avoir l'expérience pour fondement, cette expérience qui fait trouver ce qui est bon, utile et vrai. Tout médecin qui n'a pas appelé à son aide l'expérience et ne l'a pas soumise au critérium de la vérité, ne montrera qu'hésitation et incertitude. On doit, en effet, admettre ou rejeter tout ce que l'expérience, qui est un juge sûr et incorruptible, admet ou rejette. Il faut donc que l'expérience accompagne la science : la science, en effet, est l'expérience. On regardera comme avantageuse l'expérimentation qui est justifiée par l'expérience, puis ramenée à l'expérience par la science : mais si cette expérimentation se fait en dehors de la science, alors la science fait défaut. L'expérimentation et l'expérience diffèrent en cela. L'expérimentation sans la science procède au hasard, mais la certitude accompagne l'expérience si la science se joint à celle-ci. La science, en effet, est la mère de l'expérience ; et, sans la science, rien de solide (2). »

Des critiques modernes, comme Daremberg, ont beau jeu de trouver des défauts aux exemples que Paracelse propose ensuite, disant que son expérience n'est qu'un empirisme grossier et sa science une sorte de révélation. C'est avec le même esprit qu'on se moqua des premiers avions ou des premières locomotives, et c'est une attitude assez méprisable pour ne pas valoir qu'on s'y arrête. Toujours est-il que, rejeter délibérément l'autorité des auteurs anciens pour ne pratiquer que ce

(1) *Grande Chirurgie* (trad. Cl. Dariot), lib. II, chap. I.
(2) *Labyrinthus Medicorum Errantium*, chap. VI.

qu'on a soi-même trouvé valable, ainsi que le conseille Paracelse (1), demeure, encore aujourd'hui, un précepte recommandable. Ceux qui reproduisent les calomnies lancées contre lui par des contemporains envieux (lesquels, sans doute, n'y croyaient guère) pourraient s'en inspirer tout d'abord. Au XVIe siècle, l'attitude de libre examen était souvent punie de mort. Il ne faut pas l'oublier.

Évidemment, Paracelse était un occultiste. D'abord, il croyait nécessaire une certaine intuition médicale dominant, en quelque sorte, la connaissance et l'investigation. Il s'explique à ce sujet dans le *Paragranum* : « Sans cet art inné, vous appartiendrez toujours, en dépit de votre science apprise, à l'imposture et vous continuerez, comme vous avez fait jusqu'ici, à tuer les hommes et à les estropier *in nomine Domini.* » Pour lui, le médecin doué doit voir sans les yeux et entendre sans les oreilles. Il est naturel que des rationalistes bornés aient pu lui en faire grief au siècle dernier, mais notre époque doit devenir plus compréhensive.

C'est l'intuition médicale et le sens inné de ce qui demeure mystérieux en l'homme que Paracelse a défini dans ce qu'il appelle les quatre piliers de la médecine : la philosophie, l'astronomie, l'alchimie, la vertu (2), lesquelles doivent être entendues dans leur sens occulte.

La Philosophie est une sorte de clairvoyance, beaucoup plus comparable à l'entraînement des Yoguis hindous qu'à la matière du baccalauréat désignée aujourd'hui sous ce terme. « C'est ainsi que celui qui est illuminé par la lumière de la nature arrivera à pénétrer toute la structure de l'homme et trouvera tout seul le remède. Il doit savoir conclure de l'extérieur à l'intérieur, comme le jardinier qui sait, examinant une graine, quel arbre en sortira. »

L'Astronomie de Paracelse se rapproche plus de la connaissance secrète des rapports entre le Microcosme et le Macrocosme que de la mécanique céleste professée dans nos observatoires. Elle recherche les rapports des êtres sur le plan sidéral ou astral. La force curative des remèdes provient moins de

(1) Cf. *Petite Chirurgie* (trad. Daniel DU VIVIER), préface. Paris, 1623.
(2) Cf. *Paragranum*, 1er traité.

leur action sur les nerfs et le sang que de l'influence exercée par leur corps sidéral sur le corps sidéral de l'homme. Et comme ces éléments sont influencés par les astres, la médecine ne peut agir que sous un état favorable du ciel.

L'Alchimie est la connaissance des mutations, transmutations et processus chimiques, mais aussi des processus évolutifs et de la dialectique universelle. Elle recherche les vertus cachées dans les objets de la nature (1).

La Vertu, enfin, c'est la réalisation, dans la personne du médecin, d'un équilibre psychique et d'une sérénité affective qui le rendent apte à remplir, sur le plan de l'âme, le rôle de soutien et de médiateur que le malade attend de lui.

Lorsqu'il passe aux pratiques thérapeutiques, Paracelse se propose, avant tout, de suivre la nature. Étant donné que, dans le corps malade, un archée subtil travaille à sa restauration, la tâche du médecin consiste d'abord à écarter les obstacles qui contrarient son action, puis à le soutenir. Il n'y a pas d'autre voie de guérison que le processus naturel. « En toute nation, il y a des bons et des mauvais médecins, dit Paracelse, bons quand ils suivent la nature pour guide, mauvais quand ils la veulent conduire et égarer de la route ordinaire (2). »

Hippocrate, qui admettait l'existence d'un fluide vital *(Enormon)*, était arrivé aux mêmes conclusions, mais sa voix était restée à peu près sans écho jusqu'aux hermétistes. Paracelse conseille d'abord les chirurgiens : « Pour tout ce qui touche les plaies, je veux que leur cure se fasse par la Mumie de nature et que le médicament qui sera mis dessus ne soit, en façon quelconque, incarnatif [caustique], mais conservatif (3). » Ressuscité par Paracelse, le naturisme médical d'Hippocrate et d'Athénée devait être repris par Van Helmont, Stahl, les vitalistes de Montpellier « et tous ceux qui ont vu dans le vitalisme la base importante et la plus vraie des doctrines médicales » (4).

(1) *Paragranum*, III. Dans le *Labyrinthus*, Paracelse explique que, de même que le fer n'est pas créé par la nature à l'état d'épée ou de fer à cheval, de même le remède doit être tiré des ressources naturelles par l'art de l'alchimiste.

(2) Préface à la *Petite Chirurgie.*

(3) *Petite Chirurgie*, lib. I, chap. I.

(4) Bouchut, *loc. cit.*

Or, lorsqu'il ne s'agit plus de plaies, mais de maladies internes, aiguës ou chroniques, la règle de suivre la nature et de l'aider ne peut trouver d'application que dans une thérapeutique de similitude, c'est-à-dire dans l'administration d'une dose légère d'un excitant capable d'intensifier la réaction déjà amorcée par la nature. Déjà Hippocrate avait énoncé que « le semblable guérit le semblable » et que « ce qui cause la maladie artificielle doit guérir la maladie réelle ». Paracelse devait faire le lien entre Hippocrate et Hahnemann, puisque l'homéopathie n'est que l'application attentive de ce précepte. En cela, il était le premier de son siècle à déclarer la guerre à Galien et à son principe des contraires (voulant opposer à la chaleur de la maladie la froideur du remède, etc.).

« Les semblables guérissent les semblables, enseigne Paracelse : le scorpion guérit le scorpion, le mercure, le mercure. » Et ailleurs : « Il y a de grandes différences entre l'enseignement des anciens et le nôtre. Car nous enseignons que ce qui guérit l'homme peut également le blesser et ce qui l'a blessé peut le guérir. L'ortie peut être transformée afin de ne point brûler, comme la flamme afin de ne pas roussir et la chélidoine afin de ne pas cicatriser. Ainsi les semblables sont utiles dans les guérisons (1). »

Il revient à plusieurs reprises sur cette similitude. Dans l'*Opus Paramirum*, il décrit que tout membre du corps désire son pareil, le doux réclame le doux, l'amer, l'amer, chacun à son degré et à sa mesure, comme ceux contenus dans les plantes douces, aigres, amères. « Le foie demandera-t-il sa médication à la manne, au sucre, au miel ou au polypodium ? Non, car l'espèce recherche son espèce. Dans l'ordonnance anatomique, le froid ne guérira pas la chaleur, ni la chaleur le froid. Ce serait un désordre complet si nous cherchions les cures dans les opposés. Lorsqu'un enfant demande du pain, on ne lui donne pas un serpent... le pain que mange l'enfant a une anatomie pareille à la sienne et l'enfant, pour ainsi dire, mange sa propre substance ; c'est pourquoi chaque maladie doit avoir son médi-

(1) *Traité des plaies vives et des maladies de la peau.* Publié par Toxites, à Strasbourg, en 1571 ; cité par A. Stoddart (*Vie de Paracelse*, p. 147; Paris, 1914.)

cament conforme à elle-même. » Il dit encore : « L'axiome que les contraires guérissent les contraires, c'est-à-dire que ce qui est froid expulse ce qui est chaud, est entièrement faux. On doit plutôt dire : l'arcane (médicament approprié) et la maladie, voilà les contraires (1). » Pour lui, le lien entre l'état morbide et le médicament qui lui correspond est si important, qu'au lieu de désigner la maladie par une catégorie nosographique générale et de dire, par exemple : « ceci est de l'épilepsie », on ferait mieux de nommer le remède qui convient au cas particulier, étant donné le tempérament du malade et sa forme individuelle. Il vaudrait mieux dire : « C'est la maladie de viridellus (le gui), ou une autre. » Dans le *Paragranum* (II. I), il précise : « Vous ne devriez pas dire : cela est du choléra, ceci de la mélancolie, mais : cela est arsenical, ceci est alumineux. Si vous dites : telle maladie est celle de la mélisse, telle autre de la sabine, vous avez déjà nommé la cure (2). »

Mais comment le médecin peut-il découvrir le lien de similitude entre un médicament donné et un certain état morbide ; comment peut-il savoir que le médicament aidera la nature dans le cas qu'il doit soigner ? Hippocrate avait bien indiqué la ressemblance entre l'action pharmacodynamique et la maladie à traiter (« Ce qui cause une strangurie artificielle guérit la strangurie véritable »), mais les connaissances toxicologiques ou pharmacodynamiques étaient bien embryonnaires au XVIe siècle, Paracelse ne pouvait entreprendre de défricher seul cette science (ce qu'Hahnemann put faire près de trois siècles plus tard, en s'aidant des progrès scientifiques réalisés). Il lui fallait donc, là encore, suppléer à ce qui lui manquait au moyen de l'intuition, en se servant seulement de signes simples et discernables au premier abord. La tâche était déjà assez lourde.

« J'ai beaucoup réfléchi, dit Théophraste, sur les pouvoirs magiques de l'âme humaine et j'ai découvert beaucoup de secrets naturels. Je peux affirmer que, seul, celui qui a acquis ces pouvoirs peut devenir un vrai médecin. Si nos praticiens

(1) *Paragranum.* Cf. Clément Jobert, *Essai sur Paracelse.* Thèse Paris, 1866, p. 31, et H. Grasset, *Histoire de la Médecine et Paracelse.* Paris (Champion), 1911.

(2) Fr. Hartmann, *Die Medizin des Theophrastes Paracelsus.* Leipzig, 1899.

les possédaient, on pourrait brûler leurs livres et jeter leurs drogues dans la mer : le monde ne s'en trouverait que mieux. La magie d'investigation trouve partout ce qui lui est nécessaire, et au delà. L'âme ne peut sans doute pas percevoir la constitution physique interne ou externe des plantes et des racines, mais elle perçoit intuitivement leurs pouvoirs et leurs vertus ; elle les reconnaît immédiatement à leur *signature* (1). »

La signature résulte d'une certaine activité vitale conférant à tout objet naturel une ressemblance avec quelque particularité de la maladie. Elle peut même s'exprimer dans la forme extérieure, de même que le caractère intérieur d'un homme s'exprime dans son habitus. Ainsi, la chélidoine, au latex jaune semblable à de la bile fraîche, porte la signature du foie. Cette notion, que Paracelse revendique comme son invention, mais qui a pu lui être suggérée par la kabbale et la magie, n'apparaît en effet aucunement avant lui ; en revanche, elle devait inspirer de nombreux travaux à ses disciples comme Porta, Crollius, Kircher, etc. Il semble que la signature soit, plus qu'une loi scientifique, un détecteur pour l'intuition du médecin, tel le pendule de nos modernes radiesthésistes : c'est du moins ainsi que Paracelse la présente. Son apport était assez original pour qu'on ne soit pas fondé à lui en demander davantage.

Ce sont sans doute des considérations magiques de cet ordre qui amenèrent Paracelse à l'organothérapie. Dans ses *Archidoxes*, il recommande l'extrait de fiel de bœuf pour les cirrhoses hépatiques et l'extrait splénique pour « les obstructions de la rate ». Il indique le sérum sanguin pour arrêter les hémorragies. L'idée opothérapique était certainement dans l'ambiance, car Cornelius Agrippa, qui avait puisé au même enseignement de Trithème, mentionne dans sa *Philosophie occulte* (publiée à Cologne en 1533) le principe opothérapique, mais en l'attribuant aux « médecins », c'est-à-dire sans doute à Paracelse qui avait alors quarante ans : « Les médecins savent qu'un cerveau aide un cerveau, un poumon un autre poumon. Ils disent aussi que les animaux stériles causent la stérilité, ceux qui sont féconds la fécondité, et qu'il en est ainsi surtout

(1) *De Natura Rerum.*

des testicules, de la matrice et de l'urine (1). » Jérôme Cardan devait d'ailleurs répéter les mêmes choses dans son *De Rerum Varietate* qui parut en 1557, après la mort de Paracelse. Ce dernier avait donc été, là encore, un précurseur.

L'opothérapie n'apparaissait aux alchimistes que comme une confirmation de cette synergie universelle qui relie les individus entre eux, animaux et hommes, plantes et hommes, d'organe à organe, et chaque individu au grand Cosmos. L'autre fondement de l'Hermétisme, la transmutation de tout ce qui existe, devait aussi inspirer à Paracelse des applications, en particulier l'idée de tirer le remède du mal, ou plus exactement de ce qui cause le mal, puisque le mauvais, en évoluant, tend à devenir bon. C'est ainsi qu'il dit, comme nous l'avons rapporté plus haut, que le scorpion guérit le scorpion. Il n'était pas sans avoir appris, au cours de ses longs voyages et de ses colloques avec tous les guérisseurs, que la médecine populaire a toujours employé, dans les pays les plus divers, une sécrétion pathologique quelconque, ou le sang ou l'urine du malade, comme moyen de guérison ou de prophylaxie. Ainsi faisaient d'ailleurs les Chinois avec les croûtes de variole, depuis des temps immémoriaux. Il savait que le chien blessé se trouve bien de lécher sa plaie et d'avaler son pus. Toujours est-il que ses disciples posthumes, Crollius, Kircher, devaient mentionner la valeur thérapeutique des venins contre la plaie envenimée (2), et Robert Fludd, affilié à la Rose-Croix et héritier des mêmes principes, devait affirmer, moins de cent ans plus tard, que le crachat du phtisique, moyennant une préparation convenable, peut guérir la tuberculose. Tout ceci se passait des siècles avant Pasteur et l'ère des antitoxines.

Les contemporains reprochaient vivement à Paracelse d'employer des poisons comme remèdes : « Les médecins inhabiles, écrit-il, me poursuivent encore de leurs clameurs en disant que mes recettes sont des poisons, des corrosifs, et un extrait de toutes les malignités toxiques de la nature. Pour repousser cette accusation, je leur demanderai, au cas où ils seraient

(1) *Philosophie occulte*, I, xv.

(2) *Grand-Œuvre thérapeutique des Alchimistes*, pp. 17-18. Paris (Chacornac), 1920.

eux-mêmes capables de répondre, d'abord s'ils savent ce qui est poison et ce qui ne l'est pas, ou si aucun mystère de la nature ne se cache dans le poison. Et si vraiment il vous convenait d'examiner chaque poison, que trouvez-vous, je vous le demande, qui ne soit pas un poison ? Tout est poison et rien n'existe sans poison. La dose seule fait que le poison est insensible. » Et ces poisons qu'on lui reprochait tant étaient surtout les sels minéraux. Aux alchimistes seuls revient l'idée d'avoir employé des sels métalliques en thérapeutique, à commencer par l'or potable, pour arriver à l'antimoine que Basile Valentin avait voulu introduire en médecine sur un « char triomphant », et qui devait soulever, du XVIe au XVIIe siècle, tant de disputes. Paracelse employa encore le fer, le cuivre, le plomb, l'or, l'argent, l'étain ; il fit même connaître le cobalt et le zinc (1) et, surtout, il préconisa l'hydrargyre dans la syphilis, à la place du gaïac et des sudatifs en usage. Tout cela était, pour l'époque, profondément scandaleux.

Il est évident que, pour manier des poisons tout en respectant le principe de similitude qui veut guider et aider seulement les forces naturelles, il était nécessaire d'employer des doses discrètes. Paracelse semble avoir reconnu le double effet des drogues selon la dose excitatrice ou inhibitrice. Ainsi, dans le *Paragranum*, il décrit les deux effets du vitriol de cuivre, l'action laxative de la première phase et l'action constipante de la deuxième (2).

L'idée de la transmutation réglée par un agent subtil : archée chez l'homme, pierre philosophale dans le règne minéral, devait amener Paracelse à rechercher une sorte de dynamisation intensive du médicament. Il entreprit donc d'en extraire l'âme, le principe délicat, caché derrière les apparences solide, liquide, gazeuse, ignée même, des quatre éléments et réduite à son essence éthérique, et il appela ce principe cinquième essence ou Quintessence. Il y a consacré ses dix livres des *Archidoxes*. Pompée Colonne fait remarquer que ce but est exactement dans la ligne de recherche des alchimistes anté-

(1) Cf. *Liber Mineralium* et *De Natura Rerum*, IV.

(2) Cf. J. Gallavardin, *Paracelse*, p. 224, in *Le Propagateur de l'Homœopathie*. Lyon, 1912.

rieurs : « La seule différence que j'y trouve, dit-il, et que trouveront aussi tous ceux qui ont lu beaucoup de livres des philosophes chimistes, c'est que Paracelse a écrit plus clairement que les autres, et avec les principes d'une véritable philosophie (1). » Cette quintessence est l'élément prédestiné du mixte. C'est une sorte d'extrait plus ou moins gluant, en raison de sa richesse en humidité mercurielle. On l'obtient en éliminant du corps travaillé ses impuretés et ses parties corruptibles, le *Phlegme* et le *Caput mortuum*. La quintessence est répandue dans la totalité des organismes. On peut aussi la tirer des minéraux et des métaux. Elle constitue alors « l'essence séminale » (ou pierre philosophale), capable de les perfectionner. La quintessence contient la nature, la force, la vertu du remède. C'est elle qui est la couleur, la saveur, l'odeur, la vie et les propriétés de la chose.

La quintessence n'est pas au delà des éléments ; elle est au contraire composée des particules les plus subtiles des quatre éléments et selon leurs proportions naturelles. C'est pourquoi chaque quintessence produit des effets particuliers selon le mélange de ces éléments purifiés qui la composent. Or, chaque maladie a besoin de son essence particulière, adaptée à sa nature « et il faut la choisir avec soin si l'on veut donner un véritable secours à la nature ». On peut extraire la quintessence des pierres précieuses, des tissus animaux, mais cette dernière ne demeure pas longtemps active et incorrompue, en raison de la mortalité des êtres animaux. Au contraire, les métaux, ayant une vie perpétuelle, donnent une quintessence plus parfaite. La quintessence s'extrait par opérations chimiques difficiles : sublimations, calcinations, dissolutions dans l'eau-forte, etc. Elle est enfermée dans le mixte comme dans une maison qu'il faut démolir.

La vertu thérapeutique de la quintessence est d'autant plus grande qu'elle est plus pure car, alors, l'organisme n'est plus obligé de digérer le mixte pour en extraire la vertu médicamenteuse. Subtile et pénétrante, elle se répand rapidement dans le corps, ne peut être altérée par les ferments malins de la

(1) Pompée-Colonne, *Abrégé de la doctrine de Paracelse et de ses Archidoxes*. Paris, 1724.

maladie qu'au contraire elle réduit à sa nature pure. Toutes les maladies venant de quelque corruption ou autre cause semblable, quand les ferments intérieurs sont altérés à un certain point, ils altèrent toutce qu'on a dans l'estomac et le convertissent en poison. Mais, au contraire, quand ils sont purs et forts, ils convertissent toutes sortes de nourriture en force et en santé.

Colonne explique que la technique des opérations d'extraction, pour être connue et déduite des œuvres de Paraeelse, nécessite une clef qui aurait été éditée en allemand peu après sa mort, puis supprimée par ses ennemis et retrouvée, réimprimée avec beaueoup d'erreurs dans l'édition de Genève, en 1660. Il s'efforce d'en tirer des indieations précises.

Des auteurs, comme M. E. Chevreul, louent vivement Paraeelse d'avoir ainsi traeé la voie à la recherehe et l'extraction des alcaloïdes ou principes aetifs, stables et définis des médicaments. En vérité, la quintessence comporte beaueoup plus de signification. Il s'agit de concentrer, sur un support matériel réduit et purifié, une sorte d'énergie éthérique immatérielle et vivante.

Il est évident que l'idée de la quintessence continue direetement la tradition alchimique qui, dès le XIIIe sièele, avait préconisé la pierre philosophale ou Teinture des Sages, pour ses propriétés thérapeutiques universelles.

Paracelse décrit surtout la quintessenee dans le livre IV et le livre X de ses *Archidoxes*. Il distingue, à ce sujet, plusieurs médeeines que ses diseiples ont eu tendance à eonfondre. Les Arcanes, auxquels est eonsaeré le livre V, sont d'une qualité encore supérieure, ineorporels, immortels, et Paracelse en énumère quatre : la Prima Materia, la Pierre Philosophale, le Mereure de Vie et la Teinture. Au-dessous viennent les Magistères, décrits au livre VI des *Archidoxes*, qui sont des extraits. « Ceux des herbes sont si efficaces qu'une demi-once opère plus que cent onces de la plante (1) » ; puis les Spécifiques, qui sont des eombinaisons telles que le résultat possède des propriétés manquant aux eomposants. Enfin viennent les Élixirs

(1) Cf. Waite, *loc. cit.*, t. II, p. 49.

(livre VIII) qui sont des préservatifs internes contre l'altération, la maladie, le vieillissement.

De toute façon, Paracelse a recherché l'âme du médicament, son principe agissant et, comme les alchimistes avaient attribué à leur Pierre Philosophale le pouvoir de modifier — à dose minuscule — une quantité énorme de matière, à la manière des ferments ou des catalyseurs (1), de même Paracelse s'est-il orienté, en thérapeutique, vers la dose infinitésimale, corollaire de la dynamisation quintessentielle, ce qui le situe nettement comme un ancêtre de Hahnemann. C'est encore un reproche que lui adresse Daremberg.

Paracelse proclame quelque part que « l'action d'un médicament provient, non de sa dose, mais de sa vertu ». L'Arcane est le médicament le plus élaboré. Dans ses Sept Livres *De Gradibus*, *de Compositionibus*, *de Dosibus receptorum ac naturalium*, il parle d'une dose infinitésimale à laquelle il donne le nom de Karena, et qui représenterait la vingt-quatrième partie d'une goutte minuscule. On peut même se demander, avec J. Gallavardin, s'il ne triturait pas ou ne diluait ses remèdes, comme Hahnemann, car il conseille, dans le *Paragranum*, de « tamiser, mélanger, et faire prendre en une poudre avec du sucre » (2). A ce point de vue, il est intéressant d'examiner le frontispice gravé en tête des œuvres de son disciple Michel Ettmüller (3) et que nous avons déjà souvent signalé : Paracelse y est représenté, d'une façon très reconnaissable, en opposition avec un médecin galéniste. Il tient la maladie par le cou au moyen d'une chaîne puissante, portant dans l'autre main un flacon compte-gouttes très réduit sur lequel il est écrit qu'une goutte à peine est suffisante. Il se tient du côté de la boussole, car il guérit *magnétiquement*. Parmi les nombreux détails du frontispice, il faut mentionner spécialement cette maxime inscrite sur un grand livre : « Beaucoup de remèdes peuvent être indiqués contre chaque maladie. »

A propos de la guérison magnétique, il faut encore recon-

(1) Dans son *Novum Testamentum*, Raymond Lulle avait déclaré : « Je transmuterais la mer si c'était du mercure. » *(Mare tingerem si mercurius esset.)*

(2) J. Gallavardin, *loc. cit.*, p. 251.

(3) Francfort, 1708.

naître à Paracelse le mérite d'avoir été précurseur de la thérapeutique magnétique. Lorsque Mesmer eut révolutionné le monde médical par sa découverte soi-disant inouïe, Lessing put prouver que Paracelse en avait été l'inventeur véritable. Il a en effet traité de l'aimant dans son *Herbarius Theophrasti*, traduit par Schwaeblé, résumé par Fr. Hartmann et L. Durey. L'aimant attire le fer, mais aussi tous les éléments martiaux du corps, au nombre desquels il faut ranger tous les flux des femmes, quels qu'ils soient. Il a aussi un pouvoir sur toutes les maladies qui se propagent à partir d'un centre, sans cesser d'affecter celui-ci, et l'application sur ce centre peut y ramener la maladie, la circonscrire et l'arrêter. La règle d'or de la médecine consiste précisément à arrêter l'extension du mal, le rassembler et le faire disparaître. (La tendance à l'extension est en effet caractéristique, en astrologie, de l'influence martienne, indiquée même par son hiéroglyphe.) L'aimant est donc spécialement favorable dans toutes les inflammations, flux et ulcérations, dans les maladies de l'intestin et de l'utérus, dans les affections internes aussi bien qu'externes.

Pour les pertes des femmes, il faut placer le dos de l'aimant (pôle sud) à la partie postérieure de la ligne (vulvaire ?) et le ventre (pôle nord) au commencement. De même pour les pertes intestinales (diarrhées). Dans l'épilepsie, il faut placer l'aimant sur le sommet de la tête, le ventre en bas, le dos en haut, etc.

Paracelse recommande encore la cure de sympathie en se servant, non plus de l'aimant ordinaire, mais d'une sorte d'aimant approprié, composé de substances qui ont séjourné dans le corps et qui s'y sont chargées de sa vitalité (cheveux, urine, sang), et qu'il appelle *Magnes microcosmi*. Ces substances, desséchées, perdent leur vitalité et possèdent une grande force pour l'attirer à nouveau. Si on les mélange à une herbe bien choisie pour restaurer une vitalité malade, leur application sera bénéfique pour la Mumie du patient. Elles peuvent aussi servir à extraire une vitalité malade et à la porter sur une plante, un animal, une autre personne (1). C'est ici de la pure magie.

Magie aussi l'emploi des talismans ou l'intervention des

(1) Cf. *De Naturalibus.*

esprits, mais ceci rentre plutôt dans l'occultisme de Paracelse que nous étudierons plus loin.

Certains auteurs se sont appliqués à noter les apports de l'œuvre paracelsienne dans le détail, comme Proksch. Il en ressort que Paracelse aurait décrit des maladies nouvelles ou, jusque-là, mal connues : Chorée (1), goitre, hystérie, syphilis, lithiase, synovie, podagre, ou encore les maladies spéciales aux mineurs des régions qu'il visita. On nous énumère ses apports chirurgicaux concernant l'asepsie (2), les ligatures, les sutures, l'anus artificiel (3), les appareils à fractures. Bernard Aschner a relevé les quelque cent remèdes végétaux dont il a décrit les indications, tels qu'*Helleborus niger*, *Persicaria*, *Carduus benedictus*, *Artemisia*, *Abrotanum*, *Plantago*, *Hypersicum* (ce dernier agissant puissamment sur l'esprit pour chasser les hallucinations, la tendance au suicide, éloignant les mauvaises influences occultes, et constituant une sorte de médecine universelle) (4), *Satyrion*, *Arum*, *Senna*, etc., etc. Le même auteur a publié en détail le traitement du cancer indiqué par Paracelse (5), dans des traités chirurgicaux demeurés à l'état de manuscrits, notamment au moyen de plomb, arsenic, mercure et vitriol, en applications locales. Ce traitement a été employé par lui-même, sur des tumeurs mammaires en particulier, avec des résultats extrêmement satisfaisants.

Cependant, du point de vue théorique, les mérites de Para-

(1) J. F. C. Heckers (*Die grossen Volkskrankheiten der Mittelalters.* Berlin, A. Hirsch, 1865) en fait remonter l'observation à Paracelse. En tout cas, Paracelse a rattaché cette maladie à la pathologie naturelle, l'excluant nettement du domaine de la théologie ou des influences occultes. Dans ses *Defensiones*, il se justifie lui-même d'avoir décrit des maladies nouvelles comme la danse de Saint-Guy ou les maladies faussement attribuées à la sorcellerie.

(2) A ce sujet, Karl Sudhoff cite un passage de Paracelse sur la guérison des plaies, déclarant que « celles-ci doivent être préservées des contaminations, des « ennemis extérieurs », par les pansements, tandis que la nature, avec ses moyens de guérison spontanés, agit d'une façon suffisamment efficace ».

(3) Paracelse le mentionne dans sa *Bertheonée* et dans sa *Grande Chirurgie*. W. Sprengel et K. Sudhoff lui attribuent le mérite d'en avoir eu l'idée bien que, selon Proksch, il ne l'ait pas réalisé.

(4) Cf. *De Naturalibus.*

(5) Cf. *Acta Paracelsa* (München).

celse sont immenses. Il a été le génial inventeur d'une série de recherches ou d'idées dont chacune aurait suffi à rendre son auteur célèbre, que ce soit au sujet de la méthode d'investigation personnelle, de la force vitale, du métabolisme, des maladies de la nutrition, des influences psychiques, des mécanismes inconscients, de la similitude, de la signature, des principes actifs, de la dose infinitésimale, de la thérapeutique minérale, du magnétisme, de l'opothérapie, de la vaccinothérapie. Il n'a jamais existé de novateur comparable.

Paracelse avait offert aux étudiants de Bâle les grandes lignes de cette compréhension médicale, de cette immense synthèse qui s'élaborait dans son esprit pour rattacher tous les problèmes de la vie à une doctrine cohérente. Son feu devait susciter plus de curiosité que de véritables adhésions : il dépassait son époque de trop de siècles ; il devait suivre son destin de génie méconnu.

CHAPITRE V

Les Épreuves.

L'enseignement de Paracelse était révolutionnaire en ce sens qu'il était inspiré intégralement par l'esprit de la Renaissance et que sa dose de nouveauté se signalait, dans le courant progressif des découvertes de l'époque, comme plus particulièrement perturbatrice pour l'ordre séculaire sur lequel les intelligences sans inquiétude aiment se reposer. La société semble animée d'un instinct collectif de conservation qui la porte à maintenir le plus possible ses anciennes acquisitions, à compter sur ses habitudes, et à lutter contre tout ce qui ébranle trop vivement sa structure actuelle. Les physiciens disent que le milieu aérien, par exemple, oppose à ce qui s'y meut une résistance proportionnelle au carré de la vitesse. Si un élément nouveau pénètre l'atmosphère avec une extrême impétuosité, comme ces météores tombant du ciel, la résistance devient telle qu'ils sont portés à l'incandescence et volatilisés. Ainsi fait la collectivité humaine à l'égard des génies qui la visitent.

Paracelse avait pour lui la jeunesse, éprise de liberté, et enthousiasmée même par le côté scandaleux de ses innovations. Il pouvait rencontrer l'admiration d'hommes supérieurs, d'intelligences égales à la sienne, comme Érasme et Froben, mais la masse des autres devait se liguer contre lui.

Les médiocres, qui étaient venus chercher à ses leçons des trucs faciles et des recettes immédiatement applicables, étaient déçus par l'énorme travail auquel Paracelse les invitait : ne plus compter sur les préceptes millénaires de Galien, faire table rase des livres, observer la nature, regarder attentivement la

vie, expérimenter par eux-mêmes, développer leur sens intuitif, étudier chaque cas laborieusement. Incapables de le suivre, ils préférèrent l'accuser d'excentricité, refusant de confesser leur propre impuissance. Les petits médecins de Bâle, ces *doctorculi* en quête de clients à exploiter et de combinaisons lucratives avec les barbiers ou les marchands de thériaque, se sentirent humiliés par la vogue de ses cures, par l'espèce de courant de foi qui amenait à lui tous les cas irréductibles à leurs moyens. De nos jours, quand quelqu'un passe pour accomplir des guérisons surprenantes, le corps médical ne voit pas dans cette occasion une possibilité de s'instruire ou d'enrichir ses connaissances, mais seulement un concurrent à éliminer. Il en fut de même pour Paracelse : le milieu médical est toujours semblable à lui-même. Les confrères jaloux se coalisèrent avec les barbiers, les baigneurs et les apothicaires contre celui qui menaçait leur gagne-pain. *Primum vivere !* Comme il n'avait pas acquis ses diplômes à l'Université de Bâle, puisqu'il en avait quitté les cours au bout de quelques mois pour se rendre chez Trithème, on l'accusa d'exercer illégalement, et l' « imposteur vagabond » dut justifier ses titres. La querelle avait aussi un aspect politique ou plutôt religieux, du fait que Paracelse était l'homme des Réformés. Le clan des Catholiques, sans se préoccuper de la valeur des accusations techniques, fit chorus contre lui. Pour le vouer à l'exécration, on l'appela le « Luther de la Médecine ». Il fallait trouver des motifs objectifs pour le perdre et, comme il est d'usage, on chercha dans sa vie intime.

Justement, aux vacances de l'été 1527, Paracelse avait été invité à Zurich et avait été reçu par les étudiants de cette ville, avides de le connaître. On avait, comme il était coutume à cette époque où Rabelais s'apprêtait à jeter le froc, et dans ce pays de bonne chère, multiplié les banquets qui constituaient alors — comme maintenant — un moyen de prendre contact. Paracelse, à trente-quatre ans, était assez jeune pour se complaire parmi les étudiants. On avait échangé, aux « toasts », des paroles affectueuses. Les Zurichois l'avaient appelé : notre Théophraste, et ce dernier leur avait répondu : « mes aimables compagnons de bouteille » *(combibones optimi)*. Ce fut assez pour qu'on l'accusât d'ivrognerie et d'homosexualité.

Il serait bien téméraire d'affirmer que Paracelse, habité depuis son plus jeune âge par une sorte d'avidité insatisfaite, n'ait pas pris plaisir au bon vin alsacien de Turckheim ou de Wintzenheim qu'on faisait venir de Colmar, ou à la bière bavaroise qu'on fabriquait non loin. Il était assez privé de plaisirs sensuels pour ne pas être sensible à la table. On ne peut rien dire non plus de ses inclinaisons homosexuelles. En fait, un homme dans la vie duquel les femmes ne jouent aucun rôle, un homme fixé à un amour maternel tout idéal, n'est pas à l'abri de pareille disposition. On sait que les prêtres chastes aiment souvent la bonne chère et les jeunes gens. Mais, d'une attirance qui peut être très pure, dans la conscience de l'intéressé, à des pratiques répréhensibles, il y a tout un abîme à franchir — et l'accusation devait être d'autant plus intolérable que le penchant aurait été plus inconscient et plus refoulé. Paracelse devait réagir avec violence : « Ces médecins, dit-il en parlant de ses confrères de Bâle, sont une bande mal venue d'ânes confirmés ! les apothicaires sont des laveurs de vaisselle, leurs potions des bouillons pourris », et, plus tard, il devait écrire, en prédisant à ces médecins désuets la ruine de leurs systèmes et de leur clientèle : « Qui alors rougira les lèvres minces de vos femmes et essuiera leurs petits nez pointus ? Le diable, avec la serviette de la faim et de la misère (1). »

Cependant les affaires de Paracelse devaient se gâter. Bientôt, il apprit que Frobenius, son protecteur, qu'il avait guéri si merveilleusement l'année précédente d'une fracture compliquée du pied, venait de mourir d'apoplexie en se rendant à cheval à Francfort, pour assister à la Foire des Livres. Non seulement il perdait un appui solide, mais le prestige qu'il avait retiré de cette guérison devait s'effriter. Ses adversaires ne manquèrent pas de renverser la vérité selon leurs désirs et de prétendre que Froben était mort empoisonné par les drogues de Paracelse. Des lettres anonymes vulgaires portèrent au Conseil Municipal des accusations contre cette médecine infernale ; des menaces arrivèrent chez lui.

Les ennemis gagnèrent du terrain ; ils s'enhardirent jusqu'à faire placarder, un dimanche matin, à la porte des différentes

(1) Préface du *Paragranum*.

églises, un pamphlet intitulé : « L'ombre de Galien contre Theophrastus, ou plutôt Cacophrastus (1) », qui eut une grosse portée parce qu'il était rédigé en un latin impeccable, par quelqu'un de très renseigné sur les théories médicales de Paracelse et qui s'en moquait avec esprit.

Le ridicule est toujours une arme terrible et l'humour devait atteindre d'une façon d'autant plus grave Paracelse qu'il était un personnage plus profond, plus convaincu et, pour tout dire, plus allemand. A ce point de vue, les Suisses sont très différents selon les régions : A Genève, on a l'esprit caustique et on excelle dans la moquerie par une analyse fine et une observation acérée des apparences. Ce n'est pas l'humour des Anglais, traitant le sujet par l'absurde et la bouffonnerie, ni la plaisanterie française, toujours plus comique, sceptique, bon enfant ; c'est une sorte de pointage précis et de grossissement du défaut découvert — mais c'est incontestablement de l'esprit. Au contraire, le Suisse allemand est, de tous les Germains, celui qui comprend le moins « la blague ». Il a le défaut (ou la qualité) de tout prendre au sérieux, et il réagit aux pointes avec cette rage qu'on appelle *furor teutonicus*.

Paracelse entra dans une violente colère. Il adressa au Conseil Municipal une requête fougueuse, exigeant qu'une enquête sévère fût faite et que le coupable fût puni, ajoutant que sa patience était à bout et qu'il ne répondrait plus de lui en face de nouvelles insolences. Les membres du Conseil, ennuyés de tous ces scandales, commencèrent à se repentir d'avoir appelé un homme si tumultueux, estimant qu'on avait bien assez de peine à naviguer entre Luther et le pape, pour ne pas s'embarrasser de Galien.

Les choses en étaient là quand le chanoine Lichtenfels tomba gravement malade. On offrit cent florins à qui le guérirait. Plusieurs médecins avaient déjà échoué, mais le clan catholique repoussait l'idée de s'adresser au Luther de la Médecine. Il fallait que la mort fût bien proche pour qu'on y consentît : on pensait bien, d'ailleurs, qu'il ne réussirait pas, et

(1) Étymologiquement, Cacophrastus signifie : « Qu'on peut qualifier de mauvais », par opposition à Theophrastus : « Qu'on peut qualifier de divin. »

que cet échec lui ferait du tort. Grâce à son Labdanum, Paracelse fit disparaître en trois jours les douleurs et l'insomnie, et on jugea le malade sauvé — mais, au moment d'acquitter les honoraires, le chanoine estima que, pour avoir été guéri si vite, il ne devait pas avoir été si gravement malade qu'on avait cru, qu'au demeurant, quelques gouttes de remède ne valaient pas plus de six florins. Il les offrit poliment à Paracelse en y joignant ses compliments, et en ajoutant qu'il savait mieux que personne la valeur de la vie.

C'était là, nous l'avons vu, le genre d'offense que Paracelse ne pouvait pas supporter. L'idée d'être privé de son dû le mettait littéralement hors de lui. Il jura que les choses ne se passeraient pas ainsi et en appela aux juges. Cela faisait bien des histoires en peu de temps. Le chanoine était, de plus, un personnage très important ; il convenait de ne pas exaspérer les catholiques. Paracelse se trouva débouté de sa demande, par des attendus qui le rendirent enragé. Ne sachant comment exhaler sa colère et encore hanté par les affiches de ses ennemis, il écrivit à son tour sa fureur et son mépris sur une feuille volante qu'il fit circuler.

Cette fois, la mesure était comble. Les juges de Bâle décidèrent que Paracelse serait mis hors la loi et exilé sur une île du lac de Lucerne. On prépara le mandat d'arrestation.

Des amis, avertis, purent, le soir-même, prévenir Paracelse. Il n'y avait pas un instant à perdre. Dans la nuit, il s'enfuit secrètement vers l'Alsace, n'emportant que son épée et de menus objets. Il n'y avait pas vingt mois qu'il était entré à Bâle, au chevet de Frobenius.

Au fur et à mesure qu'il s'éloignait, Paracelse éprouvait un curieux sentiment. Il lui semblait retrouver la fraîcheur de sa jeunesse, la liberté de ses voyages, comme s'il venait de terminer un mauvais rêve. Il se dit que son rôle n'était pas de faire des cours, comme faisait son père, même d'une façon plus glorieuse ou sur un mode plus révolutionnaire. Il comprit qu'une sorte d'obscure vocation l'avait amené à brusquer les choses, à manquer de diplomatie, à rendre cette fuite inévitable, parce que sa destinée n'était pas de tenir une place officielle. Il se rappelait cette phrase de l'Évangile : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » Il se sentait, dans son malheureux

exil, comme investi d'une mission divine. Il eut conscience qu'il était plus grand et ses ennemis plus haïssables. Il était presque content d'être leur victime, comme si cette qualité lui donnait plus de droits pour les mépriser et sanctifiait sa colère. C'était comme si, dans l'instant critique où il se trouvait, il avait l'intuition du rôle qu'il jouerait dans l'histoire et du prestige qui s'attacherait à son nom. Il se voyait écrasant ses adversaires. « Ils me reprochent, se disait-il, que mes écrits diffèrent des leurs ; c'est leur compréhension qui est en défaut et non moi, car mes écrits ont leurs racines dans l'expérience et l'évidence. Ils grandiront, portant leurs jeunes bourgeons, lorsque viendra le réel printemps (1). »

De nouveau il lui venait l'idée de se comparer à Jésus. Il avait l'âge de la Passion, et il portait sa croix : « Le Christ, écrira-t-il, fut la source de béatitude pour laquelle il fut raillé, mais le vrai mépris atteignit les railleurs lorsque Jérusalem et eux-mêmes périrent. Et je puis certes comparer les docteurs barbiers et baigneurs aux Pharisiens tenant les premières places dans l'assemblée des railleurs (2). » A. Stoddart note combien ces imprécations ressemblent, dans le style, à celles que lançait Jésus contre ses contradicteurs : Hypocrites, menteurs, vipères, génération malfaisante et adultère, sépulcres blanchis, etc.

Une sorte d'ivresse prophétique et de sentiment de grandeur s'emparait de Théophraste au fur et à mesure qu'il s'éloignait de Bâle : « Suivez-moi donc, disait-il, Avicenne, Galien, Rhases, Montagnana, Mesus. Suivez-moi tous, vous de Paris, de Montpellier, de Wittemberg, de Meissen, de Cologne, de Vienne, du Danube, du Rhin, des îles de la mer, de l'Italie, de la Dalmatie, de la Sarmathie et d'Athènes. Arabes, Israélites, suivez-moi ; ce n'est pas à moi de vous suivre. De vous tous, aucun ne survivra, pas même dans le coin le plus reculé de la terre. *Moi*, je serai le monarque, et mienne sera la monarchie qui réunira tous vos pays...

» Que ferez-vous, tas de braillards, lorsque votre Cacophrastus deviendra un prince de la monarchie, et vous des ramoneurs ? Que vous semblera-t-il lorsque la secte de Théo-

(1) Préface du *Paragranum*.
(2) *Idem*.

phrastus triomphera et que vous serez entraînés dans ma philosophie ? »

En atteignant l'Alsace, Paracelse s'arrêta à Einsisheim pour y voir un météorite fameux qui était tombé du ciel au moment où lui-même naissait, à quelques mois près, et qui avait été porté dans l'église en procession solennelle, au chant des psaumes. Il avait le grand désir de voir ce phénomène contemporain de sa naissance et avec lequel il se sentait des affinités. N'était-il pas lui-même un bolide errant à travers le monde, venu des espaces mystérieux, et n'était-il pas tombé, à ce moment de sa vie où il se trouvait sans toit, mais après une trajectoire incandescente, et pour être adoré des hommes comme une émanation céleste ? Paracelse voulut étudier longuement cet aérolithe : plus tard, il devait écrire un ouvrage sur les météores et donner la description de celui-là. On peut toujours le voir à la mairie d'Einsisheim.

Puis il passa à Ruffach, y rencontra l'humaniste Valentin Boltz, amateur de Térence, avec qui il devait rester en relations, et s'arrêta à Colmar. Là, il trouva asile chez le physicien Lorenz Fries, qui avait déjà été son correspondant. Tous deux avaient combattu pour introduire l'allemand dans l'enseignement des universités ; tous deux réprouvaient la corruption de l'Église catholique, sans s'inféoder aveuglément à Luther ; ils étaient, comme Érasme, des esprits libres qui entendaient ne pas tomber d'une bigoterie dans une autre.

Une fois à l'abri, Paracelse éprouva le besoin de revenir sur les événements de Bâle. C'était comme s'il ressentait des scrupules à l'égard des magistrats. Il écrivit à l'un de ses anciens élèves, Boniface Amerbach, ami d'Érasme et de Hans Holbein, et professeur de droit à l'Université. C'était un homme très considéré, appartenant à une excellente famille bâloise. Son père, Jean Amerbach, avait publié une bonne édition de Saint Augustin et s'était fait connaître comme graveur de talent. Paracelse demanda à Boniface Amerbach (dans une lettre du 4 mars 1528 conservée aux Archives ecclésiastiques de Bâle) de le défendre contre les accusations de ses ennemis, laissant percer quelque sentiment de culpabilité : « Peut-être ai-je parlé trop librement contre les magistrats et autres, mais

qu'importe, puisque je peux répondre aux accusations portées contre moi. »

En même temps, il se préoccupait de rentrer en possession de ses instruments de travail abandonnés à Bâle : livres, drogues, cornues, flacons. Par lettre, il chargea un certain Oporinus de lui apporter ces bagages.

Pendant ses dix-huit mois de professorat, Paracelse avait accueilli chez lui des étudiants qui l'aidaient dans ses manipulations et partageaient son toit. C'était l'usage de l'époque. Parmi ceux-ci, nous connaissons celui qu'on appelait Franz le Studieux, un Saxon qui garda toute sa vie une grande reconnaissance à son maître pour l'avoir tiré d'affaire à un moment où il était sans argent et pour lui avoir donné un enseignement de valeur. Quant à Oporinus, de son vrai nom Johannès Herbst, il s'était mis au service de Paracelse avec un grand dévouement apparent. Il ne tarda pas à apporter le matériel à Colmar, et Paracelse commença à exercer la médecine, en même temps qu'il se mettait à écrire fiévreusement. Oporinus préparait les remèdes, rangeait les notes pendant que son maître visitait les malades et dictait. C'est là que furent composés la *Grande Chirurgie* et divers traités.

Paracelse avait beaucoup de malades, car sa réputation de guérisseur n'avait pas eu grand espace à franchir pour venir de Bâle. Il vivait dans une grande détente et travaillait avec acharnement. Il s'était lié avec le prévot de la ville, Jérôme Boner, un humaniste, traducteur de Thucydide, Démosthène et Hérodote, et avec Conrad Wickram, magistrat. A chacun d'eux il dédia un ouvrage : l'un sur la Variole et la Paralysie, l'autre sur les Ulcères.

Malgré cela, il ne resta pas plus d'un an dans la capitale de la Haute-Alsace. Dès 1529, il se rendit à Esslingen, où les Bombast de Hohenheim possédaient encore quelques terres. On ne sait pas au juste à la suite de quelles circonstances, mais il crut bon de se séparer d'Oporinus. Peut-être ce dernier voulut-il rejoindre son foyer, ou Paracelse désira-t-il être seul, toujours est-il qu'il lui remit une certaine provision de son laudanum qui devait, d'ailleurs, lui servir peu après. Oporinus alla retrouver sa femme, une veuve beaucoup plus âgée que lui, qu'il avait épousée. Là, il devint un excellent imprimeur,

vécut encore quarante ans, se maria quatre fois et passa sa vie dans les dettes. Mais il eut le malheur, dans un moment de rancune qu'il avoua avec regret sur son lit de mort à Michel Toxites, d'écrire une lettre accusant Paracelse d'ivrognerie. Cette lettre servit plus tard à un scoliaste suisse, un certain Lieber, qui écrivit sous le nom d'*Éraste*, pour propager toutes sortes de calomnies sur Paracelse qu'il n'avait jamais connu, étant né à Baden en 1524 ; elle en constitua un des principaux documents. Éraste ne consacra pas moins de quatre volumes à écrire *Contre la médecine nouvelle de Philippe Theophrastus*, l'accusant de sorcellerie et de diableries diverses. On a violemment condamné la trahison d'Oporinus. On a dit qu'il avait feint un grand attachement dans l'espoir d'obtenir des formules magiques pour guérir, parce qu'il avait pris la science de son maître pour des trucs. Il semblerait plutôt qu'il ait eu, pour Paracelse, une affection un peu jalouse et qu'il ait été dépité de ne pouvoir le suivre plus longtemps. Son mariage, un peu particulier, avec une femme beaucoup plus âgée, suggère à la psychanalyse l'hypothèse d'une tendance homosexuelle, peut-être refoulée et inconsciente. On sait que de tels attachements, en conflit avec le conscient, sont susceptibles de se renverser en haines violentes. Sa fameuse lettre aurait été l'expression d'un pareil sentiment chez une nature sans noblesse. Ainsi s'expliqueraient des remords tardifs.

Ce départ à Esslingen fut assez mystérieux, de même que son séjour là-bas. Il semble vraiment que Paracelse voulait travailler dans la solitude. Il s'installa dans une maison d'angle inoccupée, dont on nous a gardé la description. La maison fut visitée en 1882 : le toit était couvert de signes astrologiques et cabalistiques. On continuait à raconter dans le pays que Paracelse avait pratiqué là des rites mystérieux et nocturnes. Il n'était plus question d'exercer la médecine, mais d'accomplir des travaux secrets. Paracelse recevait quantité de visiteurs inconnus.

C'est probablement là qu'il composa la première de ses œuvres prophétiques, ses *Pronostics pour l'Europe pendant les années 1530 à 1534*, qui furent publiés à Nuremberg à la fin de 1529, par les soins de Frédéric Peypus, et qui connurent une grande vogue. A examiner la couverture de la première

édition, on a pu se demander, avec le Dr Sudhoff et A. Stoddart, s'il ne s'agissait pas de révélations spirites ou nécromantiques, parce qu'on y représente un homme dans un cercueil. Mais si l'on considère que le cadavre est couronné, on doit plutôt penser que c'est un personnage historique ou l'expression d'un principe, par exemple l'autorité du pape dans les pays de langue allemande. (La Diète de Nuremberg devait avoir lieu en 1532 et le pape Clément VII devait mourir en 1534.) D'autre part, au-dessus est représenté une sorte d'archange armé d'une épée irradiant sur les sept planètes, ce qui serait plutôt l'Astrologie vivante et glorifiée ou, peut-être, l'astrologue lui-même.

Toujours est-il qu'à ce moment nous voyons Paracelse verser dans l'occultisme pur. L'échec cuisant qu'il avait dû subir à Bâle, les vexations auxquelles son sentiment inconscient d'infériorité ne pouvait pas consentir, avaient déterminé en lui une crise aiguë. Cette fois, il ne pouvait plus douter de sa vocation, qui était d'errer à travers le monde pour répandre ses connaissances et s'élever lui-même, sans trouver jamais cette sécurité et le repos, qui avaient pour effet d'augmenter son inquiétude et de le pousser à fuir. Il avait compris que son insatisfaction était trop enfoncée jusqu'aux racines de son être, son avidité trop agrandie à des dimensions surhumaines, pour se contenter jamais des mesquines joies ordinaires. Décidément, son domaine n'était pas de ce monde, et il devait le chercher dans des régions exceptionnelles, par des voies réservées et privilégiées. Il voulait, sur ses ennemis, un triomphe absolu, comme le Christ. Il lui fallait des pouvoirs inaccessibles aux autres, des connaissances inégalables ; mais il savait que, pour mériter un pareil empire, il lui fallait souffrir, comme pour expier son orgueil et sa haine. Il résolut, dans la méditation solitaire, d'atteindre une sorte d'illumination et c'est ainsi sans doute qu'il faut comprendre sa retraite à Esslingen. Au demeurant, il est infiniment probable qu'il n'était pas sans avoir choisi sa méthode de développement au cours de sa formation et de ses voyages et, qu'en cela encore, il n'était pas isolé.

On raconte que beaucoup de visiteurs inconnus se présentaient à sa retraite. Il ne s'agissait plus de médecine. Ici commence à apparaître un aspect mystérieux dans la vie de Théophraste. Il est possible qu'il ait alors contracté des liens

nouveaux avec les sociétés secrètes qui unissaient tous les alchimistes de l'époque. Les voyages d'études n'étaient plus en cause. Le but était-il seulement de poursuivre le grand-œuvre personnel selon une ascèse définie, d'obtenir une initiation intellectuelle ou spirituelle, ou bien d'agir effectivement sur le plan social selon les principes alchimiques, c'est-à-dire d'effectuer contre les institutions romaines, dualistes et statiques, institutions de guerre, de lucre et d'asservissement, un vrai travail révolutionnaire ?

CHAPITRE VI

L'Occultisme de Paracelse.

Le domaine primordial de l'Alchimie étant non les substances matérielles, mais plutôt les énergies latentes qu'elle renferme et, surtout, leur double occulte ou sidéral, l'Adepte devait tout naturellement développer sa conscience sur ce plan et cette aptitude à la connaissance spirituelle, dirigée à l'opposé de l'investigation concrète, nécessitait un entraînement laborieux.

Il fallait que cette synergie effective entre le microcosme et le macrocosme cessât d'être une simple conception intellectuelle pour devenir un objet de perception directe. Il fallait vivre véritablement dans ce monde occulte au point de sentir que « la mélisse n'est pas seulement dans le jardin, mais aussi dans l'air et le ciel ; que Saturne n'est pas seulement dans le ciel, mais aussi dans les profondeurs de la terre et de l'océan ; que Vénus n'est autre que l'Artémise poussant dans les plates-bandes. Enfin, pour être un vrai alchimiste, il fallait saisir les éléments invisibles, les attirer par leurs correspondances matérielles, les purifier, les transformer par le pouvoir de l'esprit (1) ». L'initié savait bien que toute chose manifestée n'est que la concrétion, en quelque sorte, d'un noumène antérieur, que les idées préexistent au cerveau des hommes et que, si tous les musiciens périssaient en un jour, la musique continuerait à vivre dans le ciel, capable d'inspirer d'autres hommes.

(1) *Paragranum*, I.

Les trois principes : Soufre, Mercure et Sel, se trouvent réunis par la puissance de la vie et forment un cadre où tout est contenu en puissance. De même que le cultivateur sait quel fruit est virtuellement dans la plante, l'alchimiste sait manier les possibilités qui se cachent derrière les réalités actuelles.

Il sait en particulier quelles puissances renferment les métaux et connaît quelles grandes choses leur combinaison peut produire dans le domaine surnaturel. C'est ainsi que l'Électrum, formé du mélange de tous les métaux, peut, porté en bague, protéger de la paralysie, des crampes, de l'épilepsie ; il peut, façonné en miroir, permettre des visions de clairvoyance (1).

La pratique de l'alchimie s'exerce sur divers plans. Dans le domaine matériel, elle consiste tout d'abord à purifier les substances matérielles, à les combiner, mais aussi à changer leur caractère, à exalter leurs qualités et à les amener à un stade plus avancé d'évolution. C'est ainsi que l'artiste arrive à créer des produits que la nature seule n'aurait pas engendrés. La vie opère de même ses synthèses : la croissance des corps vivants, l'anabolisme, sont autant de processus alchimiques. La Séparation tire les choses du *Mysterium Magnum* et les amène à l'existence. Elle n'est possible qu'à ceux qui sont spirituellement développés.

L'alchimiste active les processus de la nature et suit ses voies. Il peut arriver à fabriquer de l'argent ou de l'or. Paracelse le reconnaît, mais ne conseille pas de se livrer à de telles opérations, bien qu'on ait prétendu qu'il y avait réussi et qu'il portait, cachée dans la garde de son épée, en un étui d'ivoire, un peu de la Pierre des Sages (2). « Arrière donc tous les faux disciples, qui prétendent que cette science divine n'a qu'un but : faire de l'or ou de l'argent ! L'Alchimie, qu'ils déshonorent et prostituent, n'a qu'un but : extraire la quintessence des choses, préparer les arcanes, les teintures, les élixirs capables de rendre à l'homme la santé qu'il a perdue (3). »

(1) *Les sept Livres des Archidoxes Magiques*, livre VI.

(2) Fr. Spunda, *loc. cit.*, pp. 89-93, et cet auteur cite, comme possibilité d'une pareille opération, les expériences du Professeur Miethe, en 1924, produisant de l'or par destruction d'atomes de mercure.

(3) Cité par L. Cuveilhier, *loc. cit.*, p. 270.

Il n'empêche qu'on attribue à Paracelse de nombreux écrits sur le Grand-Œuvre minéral — lesquels ont été réunis par Arthur Edward Waite, notamment le *Cælum Philosophorum* ou livre des vexations, le livre sur la *Teinture des Philosophes*, le livre sur la *Graduation des Métaux*, le *Trésor des Trésors des Alchimistes*, le *Livre des Céments*, l'*Aurore des Philosophes*, l'*Esprit des Planètes*, l'*Économie des Métaux* (ou la *Génération des Métaux*), le *Manuel de la Pierre Philosophale*, etc., sans compter le *Catéchisme alchimique* dont le manuscrit est au Vatican sous le nom de Paracelse, mais rejeté par tous les critiques (1).

Au plan le plus élevé, l'alchimie réalise la transmutation spirituelle de l'être, de l'illusoire au réel, du mortel à l'immortel, portant le noyau de la conscience au plus haut degré de l'élévation. C'est le Grand-Œuvre mystique, l'union en Dieu, la libération des vicissitudes du destin et des renaissances. « C'est la maîtrise du principe divin sur la psyché animale (2). »

Sur un plan intermédiaire, l'alchimie agit sur le corps sidéral des choses. Par la mise en action des puissances spirituelles, des éléments matériels peuvent être sublimés en éléments invisibles ou, inversement, des substances invisibles peuvent être matérialisées et devenir visibles. Un corps peut en pénétrer un autre sans laisser de traces (3). On peut encore opérer des palingénésies : si un objet perd sa substance matérielle, la forme invisible en demeure dans la lumière de la nature et, si on arrive à re-habiller cette forme de matière visible, on lui permet de réapparaître. Les moyens alchimiques peuvent créer une attraction magnétique dans la forme sidérale lui permettant d'attirer les principes qu'elle possédait avant sa mortification, de les incorporer, et de redevenir visible (4).

Un des prodiges les plus remarquables de l'Art Alchimique consiste à provoquer la création d'un être humain fluidique et minuscule par la putréfaction du sperme. « Il y a, dans ce fait, un fond de vérité, dit Paracelse, quoiqu'il soit longtemps

(1) A. E. Waite, *The Hermetic and Alchemical writings of Paracelsus.* London, 1894.
(2) Fr. Hartmann, *loc. cit.*, p. 162.
(3) *Philosophia sagax*, I, 4.
(4) *De Ressuscitationibus* et *De Natura Rerum*, VI.

demeuré secret, qu'on l'ait fortement mis en doute, et que l'on ait beaucoup discuté chez quelques anciens philosophes la question de savoir si la nature et l'art nous donnent le moyen de produire l'homme en dehors du corps de la femme. Pour moi, j'affirme que ce moyen n'est point au-dessus de l'art spagyrique, qu'il ne répugne point à la nature et qu'il est même parfaitement possible. Voici comment il faut procéder pour y parvenir : Renfermez pendant quarante jours, dans un alambic, de la liqueur spermatique d'homme ; qu'elle s'y putréfie jusqu'à ce qu'elle commence à vivre et à se mouvoir, ce qu'il est facile de reconnaître. Après ce temps, il apparaîtra une forme semblable à celle d'un homme, mais transparente et presque sans substance. Si, après cela, on nourrit tous les jours ce jeune produit, prudemment et soigneusement, avec du sang humain et qu'on le conserve pendant quarante semaines à une chaleur constamment égale à celle du ventre d'un cheval, ce produit devient un vrai et vivant enfant, avec tous ses membres, comme celui qui est né de la femme, et seulement beaucoup plus petit. Il faut l'élever avec beaucoup de diligence et de soins jusqu'à ce qu'il grandisse et commence à manifester de l'intelligence. C'est là un des plus grands secrets que Dieu ait révélé à l'homme mortel et pécheur. C'est là un miracle, un des plus grands résultats de la puissance de Dieu, un secret au-dessus de tous les secrets et qui mérite de se conserver jusqu'à l'époque suprême ou rien ne sera plus caché pour nous, etc. Quoique ce secret ait toujours été ignoré des hommes, il a été connu de toute antiquité des Faunes, des Nymphes et des Géants, et c'est même de là que ces êtres tirent leur origine. Car si quelques-uns de ces *homunculi* arrivent à l'âge viril, ils deviennent ces géants, ces pygmées et ces hommes prodigieux qui sont les instruments des grandes actions, qui remportent sur leurs ennemis des victoires signalées et qui pénètrent les secrets des choses les plus cachées. C'est que l'art leur ayant donné la vie, l'art leur donne aussi le corps, la chair, le sang et les os. Étant nés par l'art, ils sont l'art infus et incorporé à eux-mêmes, aussi n'a-t-on rien à leur apprendre ; bien plus, c'est à eux d'enseigner aux autres, car ils procèdent de l'art et subsistent par l'art, comme une rose ou une fleur dans un jardin. On les appelle fils des satyres et

des nymphes, parce que leur génie les élève au-dessus des hommes et les rapproche des esprits (1). »

Ici, on peut sourire de la crédulité de Paracelse. Elle s'explique assez bien par son caractère et ses tendances affectives. C'était bien une faiblesse d'homme impuissant que de vouloir supprimer la femme dans l'acte de procréation et la remplacer par l'art mystérieux qui avait absorbé tout son amour. Cette crédulité était peut-être aussi l'effet inconscient du lourd mystère qui avait plané sur son enfance sans mère.

Elle n'était d'ailleurs pas tellement déplacée en son temps et la Bible, pour laquelle on se battait, était remplie de récits plus incroyables encore. Cet homunculus, que Gœthe a si curieusement mis en scène dans son second *Faust* en s'inspirant fortement de Paracelse pour composer son héros, a trouvé créance chez d'autres qui avaient peut-être de moins bonnes raisons, dans leurs complexes inconscients, pour l'admettre, tel ce disciple de R. Fludd, William Maxwell, dans sa *Medicina Magnetica* (1679) ; tel encore Lusitanius avec son histoire d'homunculus fabriqué par Julius Camillus ; telle cette légende autour de saint Thomas d'Aquin détruisant l'homunculus d'Albert le Grand (2). D'ailleurs, on a cru longtemps après Paracelse à la génération spontanée d'organismes très différenciés, comme la souris de Van Helmont, ou cette mite produite artificiellement par Andrew Crosse, si nous en croyons H. P. Blavatzky (3). Pour être tout à fait juste à l'égard des alchimistes, il faut encore noter que la géologie nous montre, au cours de l'histoire de la terre, l'apparition soudaine de formes vivantes que l'évolutionnisme n'arrive pas encore à expliquer (4), de sorte que la question de la génération spontanée, qui préoccupait tant les hermétistes, n'est peut-être pas aussi définitivement enterrée que le pensait Pasteur. Claude Bernard lui-même croyait à l'existence virtuelle dans la nature d'un nombre infini de formes vivantes qui resteraient dor-

(1) *De Natura Rerum*, vol. II, liv. I, p. 86 (Édit. de Genève). Trad. par Louis Figuier, in *l'Alchimie et les Alchimistes*, Paris (Hachette), 1860.
(2) Cf. Eliphas Levi, *Histoire de la Magie*. Paris, 1860.
(3) *Isis Dévoilée*, I.
(4) Professeur Lemoine, Conférence au Groupe d'Études Philosophiques et Scientifiques, 1936.

mantes et expectantes jusqu'à ce que leurs conditions d'existence viennent à se réaliser ; il ne jugeait pas impossible la création synthétique, par l'homme, d'une matière vivante (1).

C'est encore à l'alchimie, telle que la comprenait Paracelse, qu'il faut rattacher tout ce qui concerne les liens occultes entre la puissance sidérale invisible et l'objet matériel, en particulier la pratique des talismans qu'on aurait plutôt tendance, de nos jours, à faire dépendre de la magie. Paracelse admettait que les métaux, par exemple, sont capables de rayonner une certaine influence invisible dont la médecine peut faire son profit. Les talismans sont surtout décrits dans les sept livres de l'*Archidoxe Magique* dont on a contesté l'authenticité, mais qui s'harmonisent parfaitement avec les idées que Paracelse a exprimées ailleurs. Il explique, au début du premier livre, que les métaux possèdent une vie et peuvent agir par application : c'est presque le principe de la Métallothérapie que Burcq essaya de créer au XIXe siècle (2) avec, en plus, la recommandation de ne les employer qu'au moment où les astres sont convenablement disposés et aussi, de graver sur ces métaux des caractères, car « eux aussi, les signes, les caractères et les lettres ont leur force et leur efficacité » (3). On ne saurait chicaner Paracelse sur cette opinion sans prendre à parti, du même coup, tous les kabbalistes qui ont représenté l'élite intellectuelle de l'Europe à cette époque. Il faut parcourir notamment la *Philosophie Occulte* du condisciple de Paracelse chez Trithème, H. Cornelius Agrippa (lequel n'a jamais suscité de railleries ni de haine, bien qu'il ait dit des choses semblables), ou le *De Signatura Rerum* de Jacob Bœhme ; on constate que cette foi en l'efficacité des signes était générale en ce temps. Aujourd'hui, la croyance aux talismans a été abandonnée par les médecins, mais rapporte de gros bénéfices aux marchands de médailles et de scapulaires. Et il n'est pas impossible que leurs clients soient les plus acharnés à crier au charlatanisme devant les

(1) Claude BERNARD, *Phénomènes de la vie communs aux animaux et aux végétaux*, p. 344. Paris, 1878.

(2) BURCQ, *Traité de Métallothérapie*. Paris, 1871.

(3) Cf. *Archidoxes Magiques*, lib. I ; voir aussi un fragment du livre sur *Les Figures* (Édit. Aschner, t. IV), et la *Philosophia sagax*, lib. III et IV.

recettes de Paracelse. D'ailleurs, parmi ces formules de l'*Archidoxe Magique*, on trouve des indications de thérapeutique ordinaire, principalement les bons effets de l'acide sulfurique sur la goutte et la gravelle.

La Magie proprement dite, pour Paracelse, se rapproche de son étymologie de science sacrée, développement de l'intuition spirituelle. En réalité, elle comprend toutes les connaissances concernant les effets des éléments invisibles de l'homme, de son fluide vital, de son inconscient affectif, de sa volonté consciente ou de sa puissance spirituelle. On peut pratiquer la magie d'une façon passive, en développant la clairvoyance, en s'ouvrant à la « Lumière de la Nature ». Les animaux possèdent cette sensibilité à la lumière de la nature, c'est pourquoi le cri particulier d'un oiseau peut annoncer un changement de temps, ou le hurlement d'un chien une mort prochaine. L'homme peut la dégager dans le sommeil en laissant la parole à « l'homme intérieur qui en sait plus long que l'homme de chair ». Le rêve permet à l'imagination de se libérer et de faire des merveilles. Pour se rappeler un rêve important qui fuit au réveil, Paracelse conseille de ne pas quitter la chambre où on a dormi, de ne parler à personne, de rester au calme et de ne rien manger jusqu'à ce que le souvenir en soit revenu. Ailleurs, il parle de la médiumnité et de l'écriture automatique : « Ce qu'un homme écrit ne provient en vérité pas de lui, mais existe avant lui et subsistera après lui. Il ne fait que donner une forme, il n'est que l'instrument par lequel la vérité ou l'erreur s'exprime. Il en est qui écrivent automatiquement, et cette écriture peut venir de trois causes... Celui qui écrit devrait connaître la source d'où lui viennent les idées, car celui-là seul qui connaît la sagesse peut écrire sagement (1). »

Mais il existe aussi une magie active dont les effets sur le monde extérieur procèdent soit de l'imagination (inconsciente), soit de la volonté (consciente), soit de la foi (inconscient spirituel). « L'homme a un atelier visible qui est son corps et un invisible qui est son imagination. Le soleil émet une lumière qui, bien qu'impalpable et insaisissable, peut chauffer au point d'allumer le feu, par concentration ; de même l'imagination

(1) *De Fundamento Sapientiæ.*

exerce ses effets sur la sphère qui lui est propre et fait germer, puis se développer, des formes tirées des éléments invisibles. De même que le monde n'est qu'un produit de l'imagination de l'âme universelle, l'imagination de l'homme (qui est un petit univers) peut créer ses formes invisibles et celles-ci se matérialiser. Quand une femme enceinte imagine fortement, l'enfant peut en manifester la trace. L'imagination tire toute sa force du désir (1). »

Pensant aux procès de sorcellerie et aux histoires du Sabbat, Paracelse, toujours soucieux de ramener les faits à des causes naturelles, ajoute : « L'imagination des femmes est plus forte que celle des hommes et peut, pendant leur sommeil, les transporter en des endroits où d'autres, qui sont dans le même état, les aperçoivent. Elles peuvent ensuite se rappeler ce qu'elles ont vu, bien que leur corps n'ait pas bougé de leur lit. »

Si une personne meurt en désirant que d'autres périssent, son imagination crée un véhicule *(menstruum)* qui part de son cadavre et se jette sur les autres personnes : il peut en résulter une épidémie.

Paracelse précise enfin que ce sont les sentiments qui dirigent cette sorte de Libido imaginative : la peur, la terreur, la passion, le désir, la joie, l'envie (2).

Il explique ailleurs que l'imagination de l'homme, fécondée par le désir, produit des actes. Ainsi affirment également les Védas : « Ce que l'homme pense, il le devient. » Mais, à côté des effets visibles, peuvent se réaliser des actions occultes étonnantes. Pendant le sommeil, le corps sidéral d'un homme peut être projeté hors du corps physique par le pouvoir de l'imagination et agir à distance dans un but déterminé. Aucun endroit n'est trop éloigné et l'imagination d'un homme peut agir sur celle d'un autre partout où elle l'atteint (3). »

« La pensée peut être transmise d'un bord à l'autre de l'océan, et le travail d'un mois peut être accompli en un jour (4). »

Un des nombreux effets de cette magie que décrit la *Philo-*

(1) *De Virtute imaginativa.*
(2) *Idem.*
(3) *Philosophia Sagax.*
(4) *Idem.*, I, 60.

sophia Sagax, est la *Transfiguration :* « Il y a une sorte de magie par laquelle des corps vivants peuvent être formés, et un corps transformé en un autre, comme il fut fait par Moïse. » Ainsi s'explique la lycanthropie.

Paracelse a consacré un traité aux opérations de sorcellerie *(De Sagis et earum operationibus)*, s'efforçant de montrer que celles-ci ne sont pas miraculeuses, mais procèdent de forces naturelles. Dans le *Paramirum* (IV, VIII), il décrit le procédé de l'envoûtement avec l'image de cire. Il est indispensable que le médecin connaisse les effets des envoûtements pour pouvoir opposer un traitement convenable (par exemple, dériver sur un arbre les effets nocifs du sorcier) « car, ni Galien ni Avicenne n'ont connu la cure de ces maladies et on ne les trouve pas dans leurs livres... Ne soyez pas étonné qu'il soit si facile de soigner un ensorcelé. Ne faites pas comme les sophistes des écoles, qui vont se moquant par la parole et par l'écrit, disant que c'est impossible, que c'est contre Dieu et la nature puisque ce n'est pas enseigné dans les écoles.. Il en suit plutôt que le médecin n'apprend pas dans les écoles tout ce qu'il devrait savoir et pouvoir, et qu'il doit pour le moment encore aller trouver de vieilles femmes, des bohémiens, des magiciens et vagabonds, de vieux paysans, et apprendre d'eux plus que des hommes négligents de l'école. Car de tels gens ont sur ces choses plus de lumières que toutes les écoles. »

Sans doute, la magie utilise le lien de sympathie entre l'image et l'homme, entre l'énergie cachée et ce qui la contient ou l'appelle — et Paracelse a consacré à ce sujet un chapitre de sa *Philosophia Sagax : Altera in altera*, mais il dit aussi que toutes les cérémonies, conjurations, mots et signes sont de peu d'effet si l'opérateur n'apporte pas la tension psychique voulue. Le vrai pouvoir magique, c'est la foi. La foi n'est pas une simple opinion, une adhésion intellectuelle, c'est une force qui stimule et élève le pouvoir de l'esprit et qui permet d'accomplir des miracles. « Le pouvoir qui rend les saints capables de miracles est encore vivant. C'est le pouvoir de l'esprit saint, et si vous vivez en Dieu, il vous donnera ce pouvoir (1). » Ainsi, la foi est une participation directe aux pouvoirs spiri-

(1) *De Sanctorum Beneficiis...*

tuels les plus élevés du macrocosme. Son pouvoir surpasse tous les esprits de la nature et domine tout ce qui appartient à la nature. La foi peut guérir les maladies (1).

Si l'homme subit les courants astraux créés par l'imagination macrocosmique, de même peut-il par la foi, la volonté et l'imagination, créer à son tour des courants qui influenceront la nature. Ainsi s'explique le fait que l'homme produise des changements dans l'âme universelle, tels qu'il en résulte des pluies, des orages, de la foudre. « Le Ciel est un champ dans lequel l'imagination de l'homme jette les semences ; la Nature est un artiste qui développe les semences, et ce qui est causé par la Nature peut être imité par l'Art (2). »

Le véhicule des opérations magiques est la Mumie vivante (le corps astral). Du corps de personnes mortes accidentellement en bonne santé peut être tirée une mumie très efficace. Les sorciers peuvent faire beaucoup de mal avec la mumie qu'ils tirent des tombes fraîches. Le sperme en est très riche, surtout venant d'endroits où l'imagination est spécialement lascive et mauvaise, comme les couvents, les monastères et les maisons de prostitution. Des épidémies peuvent en résulter. Il en est de même du sang menstruel, avec lequel on peut faire un miroir magique tout à fait nocif (3). Certaines substances permettent de confectionner des philtres d'amour (4), surtout quand, par un contact prolongé avec le corps de l'opérateur, elles se sont imprégnées fortement de sa vitalité. Enfin, les femmes inoccupées et malveillantes peuvent causer, par la force de leur imagination, beaucoup de mal, notamment aux enfants qui leur sont confiés. Enfin, c'est par la volonté et la foi qu'on se défend le mieux contre les influences occultes mauvaises (5).

Du moment qu'on admettait l'existence des maléfices — et il n'y avait personne pour les nier du temps de Paracelse — on pensait toujours à les imputer à quelque sorcier. En vrai

(1) *Philosophia sagax.*
(2) *De Sagis et earum operationibus.*
(3) *De Pestilitate.*
(4) *De Morbis Amantium.*
(5) *De Peste*, lib. I.

kabbaliste qu'il était, le disciple de Trithème entreprit de décrire les influences occultes provenant des morts et des esprits de la nature. C'est ce que Franz Hartmann appelle sa Pneumatologie et que nous allons résumer ici.

Lorsque la mort survient normalement, le principe sidéral ou vital, après avoir quitté le corps physique, se sépare du principe spirituel. Mais, dans le cas de mort prématurée ou accidentelle, la séparation ne se fait pas immédiatement et, pendant un temps qui peut être long, ces entités désincarnées, toujours capables de sensations, perceptions, c'est-à-dire de vie affective, continuent à vivre comme des humains, seulement dépourvus de corps physique et invisibles. Paracelse les appelle aussi Caballi, Lemures, etc. Ces êtres, toujours enclins aux passions de l'instinct, privés même des restrictions imposées au corps physique, hantent les lieux que fréquentent les hommes et s'efforcent d'entrer en rapports avec eux, moyennant une affinité de corps sidéral. Ce sont les vulgaires « revenants », qui peuvent devenir vampires quand ils essaient d'absorber la force vitale des vivants. Ils produisent tous les phénomènes observés dans les maisons hantées : apparitions, effets lumineux, bruits, déplacement d'objets (1).

En ceci, l'enseignement de Paracelse ne diffère en rien de ce qu'on trouve dans les livres métapsychiques des modernes. Mais il ajoute qu'il existe d'autres entités. Tels sont les *Phantasmata*, esprits nocturnes capables de raisonner comme des hommes, bons ou mauvais, mais toujours inutiles, recherchant la proximité des hommes auprès desquels ils demeurent en parasites. Le corail rouge a le pouvoir de les éloigner (2).

Les exorcismes sont inutiles : d'abord, l'eau bénite n'a jamais été bénie par un homme assez saint pour lui donner du pouvoir. Quant aux fumigations d'encens, elles attirent plutôt ces entités : il serait plus efficace de répandre de mauvaises odeurs. La meilleure protection, c'est la volonté et le cœur pur.

Il y a encore les Incubes et les Succubes, entités respectivement mâles et femelles, nées du sperme des masturbateurs,

(1) Cf. un fragment intitulé : *Sur les âmes des morts apparaissant après la mort.*

(2) Cf. Herbarius Theophrasti, *De Corallis.*

lorsque l'onanisme a été accompli *in amore hereos*, c'est-à-dire en imaginant fortement un partenaire sexuel (1). Les pollutions nocturnes, n'étant pas soutenues par la même puissance imaginative, ne peuvent avoir le même effet. Paracelse attachait une grande importance au sperme répandu hors de l'organe féminin. Nous pouvons deviner, à travers ces théories que peu d'auteurs auraient osé aborder à son époque, un reflet des conflits sexuels du pauvre Théophraste et de ses terribles refoulements. Aujourd'hui, on ne croit plus à l'existence de ces larves occultes, mais on continue à traiter l'onanisme — qui est pourtant une manifestation normale de la présexualité chez l'enfant et le jeune adolescent — comme un acte terrible. Seulement, on ne sait plus pourquoi et, en cela, tout en subissant la même illusion névrotique, on est beaucoup plus sot que n'était Paracelse, car ce dernier avait au moins des théories pour guider son opinion.

Il disait que ces larves peuvent, à l'occasion, apparaître sous forme d'ombre ou de brouillard. Leur existence, très précaire, est liée à celle des hommes qui les ont engendrées et à qui elles sont attachées comme des parasites, plus ou moins fatigants à entretenir. Le feu, le vent, les objets pointus peuvent dissocier leur fragile structure et il peut arriver que leurs lésions se transmettent magiquement à leur progéniteur. En revanche, elles peuvent l'assister dans ses mauvaises intentions, en suscitant dans l'âme d'autres personnes des désirs et des passions, pourvu que ces dernières aient une nature fortement animale. Elles peuvent créer des obsessions (2). C'est ainsi que Paracelse expliquait cette constatation clinique familière aux psychanalystes, que les névroses sont souvent liées à un sentiment plus ou moins obscur de culpabilité masturbatoire. Malgré tout son génie, et peut-être en raison des difficultés de sa vie sexuelle, il n'avait pas osé voir que cette culpabilité est illusoire.

Toutes ces entités occultes sont généralement invisibles, dit Paracelse, parce qu'elles sont transparentes comme l'air. Certaines drogues peuvent nous rendre clairvoyants et nous per-

(1) *De origine morborum invisibilium*, III.
(2) Cf. *De Ente Spirituali* et *Philosophia occulta*.

mettre de les apercevoir, mais elles sont d'un usage mauvais pour la santé. La fièvre, le délire peuvent nous donner la même faculté : nous apercevons alors nos propres créations psychiques ou celles des autres. Quelquefois, ce sont des formes occultes monstrueuses, animales, produites par des mauvais sentiments.

En outre, Théophraste avait adopté l'enseignement kabbalistique selon lequel l'Esprit macrocosmique, en imprégnant les différents plans de matière ou d'existence, avait suscité sur chacun la formation d'entités appelées : esprits des planètes, esprits des éléments, esprits angéliques.

Parmi ces derniers sont les anges gardiens ou « génies » (comme le célèbre génie de Socrate), ainsi nommés parce qu'ils s'attachent à l'être humain dès sa naissance ; ils sont capables de lui enseigner toutes sortes de secrets tirés de l'âme du monde *(Mysterium Magnum)*, soit qu'ils se montrent visiblement ou qu'ils influencent son esprit, notamment par les rêves. C'est ainsi que les *Flagæ* servent à l'homme dans l'art de la Nectromancie (qu'il ne faut pas confondre avec la Nécromancie ni la Nigromancie), cette divination aux multiples moyens dont la *Philosophia Sagax* décrit les quatorze branches. Ce sont, en somme, les instructeurs occultes des hommes, dans le genre de ceux que les théosophes placent au début de chaque « ronde » évolutive. Ils guident le devin dans ses procédés divers — et ces forces n'ont rien de diabolique. (En cela, l'occultisme de Paracelse se trouve, une fois de plus, en contradiction avec l'Église.) Ces esprits-guides (dont se réclament aussi de nos jours des millions de spirites) sont d'ailleurs plus ou moins véridiques, selon la classe à laquelle ils appartiennent.

Il y a encore, sur un autre plan, les esprits des Éléments ou *Saganæ*. Ceux-là ont un corps éthérique, invisible pour nous, capable de traverser la matière physique, un corps organisé avec ses viscères et ses fonctions, intermédiaire entre les corps visibles et l'esprit pur. Leur organisation ressemble à celle des hommes, leur rapidité est de l'ordre de vitesse de la lumière ; mais ils ne possèdent pas de principe plus élevé, pas d'esprit immortel : quand ils périssent, il ne reste plus rien d'eux et ils peuvent nous envier des possibilités immortelles. Les occultistes les décrivent sous le nom d'Élémentals. Ce sont les Asuras des enseignements brahmaniques.

Il y en a de quatre sortes, selon l'élément dans lequel ils vivent : les Nymphes dans l'eau, les Sylphes dans l'air, les Pygmées dans la terre, et les Salamandres dans le feu. On les appelle encore Ondines, Sylvestres, Gnomes, Vulcains. Il faut bien comprendre qu'ils vivent dans les éléments intérieurs comme l'homme dans les éléments extérieurs.

Paracelse a consacré un traité à ces élémentals. Du moins a-t-on publié, en 1566, par les soins de Marcus Ambrosius Nissensis, et dédié à Constantin Faber de Dantzic, un traité intitulé *Ex libro de Nymphis, Sylvanis, Pygmalis, Salamandris et Gigantibus...*, dont quelques-uns veulent contester l'authenticité. Il en existe une traduction française par Schwaeblé. Paracelse y explique que ces êtres ne sont pas de la descendance d'Adam ; ils suivent une autre ligne d'évolution. Cependant, ils peuvent s'accoupler à l'homme pour procréer des individus de race humaine. En vérité, ils nous apparaissent rarement, mais « pour que la preuve de leur existence paraisse plus éclatante, Dieu permet que les Nymphes soient vues, non seulement par certains hommes, mais encore qu'elles entretiennent un commerce charnel avec eux et en aient des enfants... Ces enfants sont de race humaine et possèdent une âme. La femelle qui reçoit cette âme avec la semence est, comme la femme, rachetée par le Christ. C'est pour s'élever que ces êtres recherchent notre amour. Si la Nymphe disparaît ensuite, l'union ne peut être dissoute, car elle tient une âme de l'homme et, s'il veut prendre une autre épouse, elle réapparaît et le tue. D'autre part, les Sylphes peuvent engendrer des Géants, et les Pygmées des Nains. Les Géants et les Nains n'ont pas d'âme et, s'ils s'unissent aux femmes, ils ne peuvent engendrer.

Les critiques qui contestent l'originalité du *Traité des Nymphes* sont ceux qui, bien intentionnés pour Paracelse, veulent lui éviter la honte d'avoir versé dans ces superstitions. C'est vraiment ignorer l'occultisme et méconnaître la science qu'il en avait. Là encore, on peut comparer ses opinions avec celles de Cornelius Agrippa qui écrivait sur ces sujets exactement les mêmes choses. C'est par la Kabbale que ces notions étaient apportées ; aussi Agrippa, qui consacre presque tout le troisième livre de sa *Philosophie Occulte* aux anges et aux démons, termine le chapitre XXIV de ce livre par ces indi-

cations : « Qui voudra avoir une connaissance exacte des noms de chacun des anges et mauvais daïmons, de leurs offices, lieux et temps, qu'il les cherche dans le Livre des Temples du rabi Simon, et dans son Livre des Lumières, ainsi que dans tous les commentaires du Livre de la Formation ; il y trouvera ces choses amplement décrites. »

Pour ma part, je verrais volontiers une raison personnelle et inconsciente pour laquelle Paracelse aurait écrit le *Traité des Nymphes*, c'est encore le mystère de sa propre naissance qui avait hanté son enfance et la disparition de cette mère idéale à laquelle le père devait rester fidèle sous peine de mort. Les enfants des Nymphes et des hommes devaient être prédestinés à de grandes choses, comme il se sentait lui-même. Bref, ces spéculations sur les nymphes mystérieuses, leur étrange commerce avec les hommes, leur disparition qui n'est pas un anéantissement, pourraient bien n'être que la projection d'un phantasme inconscient dans une matière d'enseignement occulte, pour ainsi dire classique à son époque. Il est plaisant de voir Anna Stoddart parler de ce livre « plein des folles reliques du paganisme » (1). Qu'on compare les idées de Paracelse, non tellement sur les Élémentals, mais en général sur les Esprits de la Nature, aux livres kabbalistiques et ceux-ci au *Livre de la Hiérarchie Céleste*, de saint Denis l'Aréopagite, dont la traduction française par Mgr Darboy, archevêque de Paris, a été publiée en 1845 (2), et il ne sera pas difficile de discerner la parenté de toutes ces productions dérivées de la même Bible. L'argument du livre par le traducteur (page 1) vaut la peine d'être partiellement cité : « C'est une loi du monde que ce qui est supérieur se reflète en ce qui est inférieur... Entre l'Unité, principe et fin ultérieure de tout, et les créatures qui n'ont entre elles ni leur raison ni leur terme, il y a un milieu qui est à la fois science et action, connaissance et énergie... C'est la hiérarchie... en particulier la hiérarchie des anges. » Ceux qui respectent un auteur seraient mal venus de se moquer de l'autre.

Les théosophes, de leur côté, peuvent avec satisfaction

(1) *La Vie de Paracelse*, p. 334. Paris, 1914.
(2) Publié à Paris, 1845 (Maison de la Bonne Presse).

trouver dans Paracelse la description de leur mahatmas. « Il y a des personnes, dit-il, qui ont été exaltées en Dieu, se sont maintenues dans cet état et ne sont pas mortes. Leurs corps physiques ont perdu leurs vies, mais sans en être conscients et leurs corps transformés disparurent de telle sorte que personne ne sut ce qu'ils étaient devenus alors que, pourtant, ils demeuraient sur la terre (1). » Il y a même une citation se rapportant à leurs fameuses *Lettres des Maîtres :* « Si le corps élémentaire peut écrire une lettre et l'envoyer à quelqu'un par un messager en un mois, pourquoi le corps éthérique d'un adepte ne serait-il pas capable d'écrire une lettre et de l'envoyer à destination en une heure (2) ? »

Enfin nous sommes entourés, non seulement par ces Caballi, Lemures ou Vampires, qui proviennent d'hommes mal désincarnés, mais par l'esprit normalement dégagé de ceux qui sont morts. Nous pouvons communiquer avec eux pendant le sommeil, et moyennant un appel, par une foi très forte. Il est question de cette Magie infernale dans la *Philosophia Sagax*, et de la Nigromancie qui apprend à distinguer le véhicule élémentaire du véhicule sidérique de l'homme, puis à donner des ordres aux esprits des morts ou « aux esprits flottants nés des astres ».

Paracelse parle de l'évocation des morts qui fait apparaître le corps sidéral. Il fait allusion à un *Petit Livre des Morts* servant à cet usage, et conclut que « personne ne doit s'étonner qu'on puisse voir la figure d'un homme après sa mort » (3).

En cela, Paracelse ne s'écarte guère des affirmations contemporaines des métapsychistes, qui sont souvent des personnalités éminentes dont on n'ose pas se railler. On lui a reproché davantage de croire aux Élémentals parce que, à l'exception des théosophes, cette idée a été complètement abandonnée de nos jours.

Paracelse vivait au temps des procès de sorcellerie : les figures, exploits et mœurs des démons étaient gravement étudiés par les spécialistes ecclésiastiques. Or, il fut assez peu superstitieux pour comprendre, comme un bien petit nombre

(1) *Philosophia occulta.*
(2) *Philosophia sagax*, I, 6 (voir Hartmann, *loc. cit.*, p. 205).
(3) Cf. Édit. Aschner, t. IV, p. 518.

à cette époque, que le diable — sur l'existence duquel l'Église avait assis son autorité d'une manière assurément plus ferme que sur celle de Dieu — était une entité imaginaire. « Le vulgaire, dit-il, estime trop les pouvoirs des mauvais esprits, en particulier ceux du diable. Le diable n'est pas assez fort pour réparer les vieux pots cassés, non plus que pour enrichir un homme. Il est la plus misérable chose qu'on puisse supposer, plus misérable qu'aucun des êtres qui vivent dans les quatre Éléments (les Élémentals). Il y a beaucoup d'inventions, de sciences et d'arts qu'on attribue à l'action du diable, mais, avant que le monde n'ait beaucoup vieilli, on découvrira que le diable n'a rien à faire avec ces choses, que le diable n'est rien et ne sait rien et que de telles choses sont le résultat de causes naturelles... Des choses qu'on considère maintenant comme impossibles seront réalisées. Ce qui paraît impossible deviendra vrai dans l'avenir, et ce qui est regardé comme superstition, dans un siècle, servira de base à la science officielle du suivant. »

Paracelse avait sur ce point l'opinion d'un véritable occultiste : il savait que l'Adversaire, l'Obstacle (Satan), n'est que l'idée négative de la vie, par conséquent un non-être, ce qui n'empêche pas les influences mauvaises subalternes de jouer sur des plans occultes. Pour cette seule affirmation, faite en son siècle, il aurait mérité le respect des générations suivantes.

Ayant ainsi étudié les forces occultes de l'univers, Paracelse s'est occupé de la technique nécessaire pour pénétrer les mystères naturels, en particulier pour parvenir à la connaissance des choses cachées. Il distingue les procédés divinatoires, qu'il comprend sous le nom de Nectromantie et la prophétie par vision intérieure.

Il existe quatre moyens nectromantiques principaux : d'abord l'usage du miroir, ensuite des verres, puis les baguettes, les rêves, les lumières et le plomb coulé, enfin l'exploration de l'âme humaine.

Paracelse pense que ces procédés permettent aux esprits de la Nature, *Flagæ*, de se manifester à l'homme. « Car l'esprit apparaît dans les miroirs et les verres, c'est lui qui influence la baguette. » Parlant de l'astrologie, il dit que « nous devons chercher à apprendre plus que ne nous donnent les écoles et

la tradition des écoles et, par l'art de l'astrologie, les choses nous sont révélées avant qu'elles n'arrivent ». Il déclare incertains quatre procédés : l'hydromantie, la pyromantie, l'aéromantie et la géomantie. Dans cette dernière rentre l'art de la baguette. Par ailleurs, dans son *Livre sur la Découverte des Trésors Cachés*, il accuse la baguette d'être un moyen trompeur. Pour que de telles méthodes soient valables, il faut que les opérateurs puissent pénétrer la nature intime des éléments et connaître leurs signes.

Toute la difficulté des arts divinatoires consiste à connaître les signes et savoir les interpréter. Chaque chose porte dans son apparence visible le signe de sa nature profonde, mais on ne peut le lire que moyennant une science véritable. Non seulement les médicaments révèlent leurs vertus (signatures), mais le corps humain ses qualités. « Celui qui ne base pas son traitement sur les signes n'est pas un médecin. » Paracelse passe en revue la Chiromancie (1), la Physiognomonie, l'interprétation générale de tout le corps (Morphologie), puis celle des actes et des mœurs. On sait la fortune que la morphologie le behaviorisme et la psychanalyse des comportements ont connue de nos jours. Paracelse se plaint que ces connaissances soient perverties de son temps : « Parce que, grâce à elles, on découvre beaucoup d'hommes et on pénètre dans maint cœur sournois, les maîtres de l'école ont détruit, falsifié et obscurci ces arts. »

D'ailleurs, la divination ne demande pas seulement une science des signes, mais une intuition personnelle et, dans un fragment sur *Le Don de Divination*, Paracelse explique que, par suite de l'influence des astres sur l'homme, cette capacité peut se développer « chez ceux qui y inclinent, qui appartiennent à la constellation appropriée, qui sont purgés et qui en sont capables, c'est-à-dire ceux qui observent la mesure dans la nourriture et la boisson, car l'intempérance ne permet aucune divination ». Pourtant, il mentionne que l'ivresse ou l'intoxication par certaines plantes provoquent des visions utiles à la divination (2). En cela, il montre qu'il connaissait

(1) *De Natura Rerum*, IX ; — cf. Waite, *loc. cit.*, t. I, p. 179.

(2) Comme le Peyotl, ou *Anhalonium Lewinii*, employé par les indigènes du Mexique.

la signification des cultes bachiques et des boissons fermentées (vins, soma hindou, etc.).

Ici, nous touchons à la prophétie proprement dite, qui diffère de la divination en ce qu'elle procède d'une illumination intérieure et directe, sans l'emploi de moyens physiques de détection. En réalité, ces deux domaines ont beaucoup de frontières communes. Dans un livre consacré aux prophéties, Paracelse énonce cinq manières de connaître l'avenir : dans la première catégorie figurent les prophètes, les sybilles et les apôtres ; le deuxième moyen est inspiré par la nature elle-même ; le troisième provient de la clairvoyance qui est en l'homme ; le quatrième est le résultat d'un sortilège et vient des esprits ; le cinquième est l' « augure » qui vient des animaux et autres créatures.

En véritable occultiste, Paracelse professait que l'homme peut trouver en lui-même tout ce qui appartient à l'univers dont il fait partie et dont il est l'image, aussi bien dans le présent que dans le passé ou l'avenir, à condition de savoir amener sa perception consciente dans les profondeurs cachées de son âme (inconscient collectif). Pour cela, un certain élan psychique est indispensable, cet élan que Paracelse appelle la foi et qui est allumé par le désir. C'est en quoi consiste le développement spirituel. Il n'est possible qu'après un travail de purification, de *catharsis*, qui n'est en somme que la maîtrise du conscient sur l'inconscient au moyen de la connaissance, cette connaissance (ou extension consciente) qui, dans l'enseignement du Bouddha, délivre de la fatalité aveugle de l'instinct et libère de la souffrance. Il s'agit ici d'un savoir très supérieur aux données scientifiques, d'un caractère temporel et relatif, c'est une sorte de participation directe à l'Esprit de l'Univers. « Celui qui désire la vérité doit être capable de l'apercevoir par lui-même, sans se contenter des descriptions qu'il reçoit d'autrui. S'il n'est pas illuminé par l'amour, le plus haut pouvoir de l'intelligence n'est qu'un degré plus avancé de l'intelligence animale et périra avec celle-ci, mais l'intelligence animée par l'Amour suprême devient celle des anges, et demeurera dans l'éternité (1). »

(1) *De Fundamento Sapientiæ.*

Par la foi, l'homme participe non seulement à la connaissance, mais aux pouvoirs divins : il en féconde ses activités journalières. « Un médecin qui ne croit qu'en sa science accomplira peu de choses, mais celui qui a la foi dans le pouvoir divin agissant en lui et qui emploie intelligemment ce pouvoir, fera de grandes choses (1). »

Dans ses traités philosophiques (*Philosophia ad Athenienses*, *Philosophia Occulta* et *Philosophia Sagax* surtout), Paracelse fait une profession de foi exactement conforme à la traditionnelle théosophie, faisant passer l'intuition avant la connaissance, et l'illumination avant la science. C'est pour cela que les siècles suivants l'ont traité de charlatan, mais il conviendrait de condamner avec lui les néo-platoniciens et presque toute la philosophie de l'Inde. Ce n'est pas une raison pour supposer, comme Fr. Hartmann, que Paracelse ait reçu directement cette philosophie de l'Inde : il est plus naturel qu'il l'ait trouvée dans la Kabbale. D'ailleurs, il le dit lui-même à propos de la médecine intuitive : « Qui veut contredire la Kabbale ? L'homme sans lumière. De même que les animaux, particulièrement le serpent, trouvent par leur instinct de guérison le remède convenable, l'âme animale de l'homme doit l'aider à découvrir les remèdes. Ne t'étonne pas que le serpent possède l'art de la médecine ; il l'a depuis plus longtemps que toi (2). » Il ne faut pas oublier que le serpent, le Naga, représentait dans la tradition hindoue l'initié, mais que le serpent ouroboros figurait également sur les manuscrits alchimiques grecs des premiers siècles de notre ère (3).

Paracelse juge l'illumination ou la foi comme un don qui ne vient pas de l'homme, mais de l'Esprit Universel et que l'homme ne saurait créer. C'est la même idée que le mystique et théosophe Eckartshausen devait développer dans sa *Nuée sur le Sanctuaire*. On lit, dans la *Philosophia Sagax* : « Les anciens ont consacré leur temps à l'imagination et à la foi et c'est ainsi qu'ils ont fait de grandes choses, mais maintenant il ne se trouve plus parmi les hommes une telle imagination

(1) Cité par F. Hartmann, *The life of Paracelsus, loc. cit.*, p. 192.
(2) Livre sur le *Fondement des Sciences*.
(3) Cf. la collection de Berthellot et Ruelle.

ni une telle foi... Un homme incertain ne peut rien faire de certain, un douteux ne peut rien faire de durable, et un serviteur du corps ne peut rien faire de solide dans l'esprit. »

Paracelse croyait donc au phénomène psychique supérieur de l'initiation, qu'il appelait *baptisme*. Fr. Hartmann cite des phrases typiques à ce sujet (1). D'ailleurs, le symbole du Labyrinthe qu'il a pris comme titre d'un de ses ouvrages, était une allusion notoire à cette initiation intérieure. Il l'attribuait aussi au résultat d'influences prénatales, disant que le corps reçu de nos parents (né d'Adam) n'a pas de pouvoirs spirituels, ceux-ci venant de l'Esprit Suprême, moyennant ce qu'il nommait « la renaissance en Christ ». Il estimait que l'initiation coïncide avec le détachement des choses de ce monde : « Seulement celui qui s'est détaché de toutes les attractions terrestres pourra atteindre les régions où la gloire de l'esprit peut être sentie. » Et toute sa vie n'a été que l'exemple de cette sagesse.

(1) *Loc. cit.*, p. 203.

CHAPITRE VII

L'Apostolat.

Paracelse ne prolongea pas longtemps sa retraite d'Esslingen. Sa nature insatisfaite et inquiète ne pouvait s'attarder dans la même situation. De plus, il est probable qu'il était appelé à échanger ses connaissances avec d'autres chercheurs et à combiner avec eux son activité. Nous le voyons retourner en Suisse, prendre contact avec Zwingli et Léo Judae, qui menait à Zurich un rude combat pour la Réforme, et arriver à Saint-Gall pour travailler avec l'alchimiste Bartholomé Schobinger dans son laboratoire du château de Horn. Les alchimistes, alors, représentaient une élite intellectuelle et morale et ils profitaient de l'appui des personnages influents. Leurs relations internationales constituaient comme une sorte de diplomatie officieuse, par laquelle passaient sans doute bien des renseignements et bien des affaires. Ce Schobinger, qu'on appelait « le riche philosophe », était protégé par l'empereur Ferdinand.

Pendant ce séjour, en 1529, Paracelse posa encore pour un peintre, avec son inséparable épée ; le portrait est actuellement au musée de Saint-Gall et une gravure, faite d'après le tableau, se trouve à la bibliothèque de la ville. Il fréquenta aussi un humaniste, Vadianus.

Après quelques mois, il se dirigea vers Nuremberg, non sans faire de nombreuses étapes en Wurtemberg, en Franconie, desquelles nous ne savons positivement rien, sinon qu'il était toujours accueilli par la jeunesse, et qu'il exposait ses idées. Il arriva à Nuremberg le 23 novembre 1529, apportant un

manuscrit sur la maladie italienne qu'il venait de composer, en même temps que des pronostics ou prédictions. Cette ville avait dû instituer une censure pour tamiser les pamphlets que catholiques et protestants ne cessaient d'échanger. Les écrits en question passèrent très facilement et furent imprimés, mais les invectives habituelles que contenait le *Traité de la Maladie italienne*, à l'adresse des médecins, n'eurent pas l'heur de plaire à la Faculté de Leipzig, qui obtint du Conseil de Nuremberg d'interdire ultérieurement toutes ses autres publications. On peut se demander si le motif invoqué n'était pas un prétexte, et si l'interdiction ne visait pas en réalité une certaine tendance politique des pronostics, à coup sûr d'un caractère plus singulier et peut-être plus dangereux que des querelles entre médecins. Une protestation de Paracelse, faisant valoir que ses travaux ne visaient ni le gouvernement, ni les princes, ni les seigneurs, ni les magistrats, resta sans réponse.

Il s'était alors retiré à Beratzhausen, petit village près de Ratisbonne, sur un affluent du Danube. Il séjourna là sept ou huit mois, travaillant à la rédaction de son *Paramirum* et de son *Paragranum*, dont l'introduction, pleine du ressentiment contre les magistrats de Bâle, avait dû être commencée tout de suite après l'exil, à Colmar probablement. C'est pourtant Bâle qui devait imprimer son *Paramirum*. Pendant qu'il était à Beratzhausen, Paracelse fut appelé à soigner un certain Bastien Castner, habitant à trente lieues de là. Non seulement on lui refusa les honoraires promis, mais le beau-frère du malade, un médecin nommé Burtzli, vola les médicaments pour continuer la cure et congédia Paracelse qui se mit de nouveau en route, faisant des stations dont nous avons perdu la trace, et remplissant Dieu sait quel apostolat ou quelle mission.

Vers novembre 1530, il repassa à Esslingen : nous savons qu'il eut encore à se plaindre, là, de l'ingratitude d'un riche malade. Il semble qu'on avait facilement envers lui cette attitude fréquente chez les riches à l'égard des hommes de valeur dont ils espèrent tirer quelque avantage, mais dont ils n'approuvent pas les opinions en général. L'ambivalence se traduit par un compromis : on se confie à eux, mais on les insulte ensuite.

Quelles préoccupations avaient ramené Paracelse vers le

lieu de sa retraite magique et quelles autres le ramenèrent, en mars 1531, à Saint-Gall, il est difficile de le savoir. Il prépara de nouveaux pronostics. D'autre part, il arrivait pour assister au déchaînement d'une guerre religieuse. Un Réformé, du nom de Kayser, venait d'être brûlé comme hérétique, à Schwyz, par les autorités catholiques et le parti réformé en avait conçu une telle rancune que Zwingli en appelait aux armes.

Il est assez curieux de voir Paracelse qui, dans ses écrits, se montrait toujours aussi indépendant de Luther que du pape et qui les méprisait également tous les deux (n'avait-il pas dit que « Luther et le pape sont deux putains qui se partagent la même chemise »), se trouver au côté de Zwingli aux moments les plus critiques de la carrière de celui-ci. Sans parler de son passage à Bâle quand Zwingli, de Zurich, venait de supprimer la messe et le célibat des prêtres, nous le voyons lui rendre visite une première fois, en 1529, pendant la guerre de Cappel entre les Réformés et les Catholiques, et nous le retrouvons près de lui au printemps 1531, à l'instant où ces hostilités, après une courte trève, reprenaient de plus belle. Pour un médecin soucieux de combattre Galien, il n'était pas indiqué de tomber, tel un chien dans un jeu de quilles, en pleine guerre de religion. Il semble bien que Paracelse avait un rôle à jouer, au milieu de ces troubles politiques.

A Saint-Gall, il fut l'hôte du bourgmestre Studer qui était précisément le beau-frère de Bartholomé Schobinger, dans le château de qui Paracelse avait été invité à faire des recherches alchimiques deux ans auparavant, entre ses deux visites à Zwingli. En même temps que le pays résonnait du cliquetis des armes, une comète apparaissait dans le ciel. Paracelse écrivit à son sujet une étude, tant astronomique qu'astrologique, qu'il expédia à Leo Judae, à Zurich, pour être éditée sous le titre : *Interprétation de la Comète ;* il en existe encore deux exemplaires à la bibliothèque municipale de la ville. Paracelse explique que la comète annonce des calamités, du sang répandu, et partout la mort d'hommes illustres. L'ouvrage porte la mention : « Theophrastus à Maître Leo. Donné le samedi après la Saint-Bartholomé. » Il avait donc été composé le 26 août. Or, le 9 octobre qui suivit, une grande bataille se livra entre

Zug et Cappel, au cours de laquelle Zwingli fut tué. Le mois suivant, Œcolampadius mourut à Bâle.

Cependant, on sait que Paracelse s'était jeté dans la lutte religieuse, parlant « non d'un point de vue politique, mais purement évangélique », dit A. Stoddart. Voilà encore qui demanderait à être prouvé. Il semble que, si Paracelse n'était pas entré dans l'un des deux partis en guerre, il avait cependant choisi sa voie. Il n'était en tout cas pas auprès des catholiques dans les moments de tension.

Après la mort de Zwingli et la défaite de son parti, Théophraste quitta Saint-Gall et reprit sa vie errante. Ses déplacements deviennent de plus en plus difficiles à suivre. Il a fallu au Dr Hartmann un labeur et une érudition incomparables pour en reconstituer l'itinéraire.

Paracelse mentionne lui-même, dans le troisième livre de son *Paramirum*, qu'après le départ de Saint-Gall il s'adonna à l'enseignement de la Bible et qu'il renonça à la médecine « pour exercer d'autres professions ».

Pour bien comprendre cette prédication biblique, et l'insérer vraisemblablement dans la personnalité de Paracelse, — par ailleurs manifestement initié à une théosophie d'origine surtout néo-platonicienne et alexandrine, en même temps que kabbalistique, — il faut considérer que, pour lui, les textes bibliques se prêtant à une interprétation ésotérique constituaient un véhicule commode pour la propagation de ses enseignements hermétiques. Puisque les alchimistes, pour parler de leurs expériences mystérieuses, se servaient du symbolisme de l'athanor, de l'œuf philosophal et des couleurs ou des phases de la réaction, à plus forte raison pouvait-on envelopper des vérités éternelles et universelles dans ces textes, avec l'avantage d'employer un support noble, vénéré de tous, particulièrement des Réformés, et déjà riche par lui-même d'une signification profonde. La Bible est un recueil si vaste, d'inspiration tellement variée et si plein d'images poétiques aux sens multiples, qu'il n'est pas d'idée incapable d'être drapée dans ses textes. D'ailleurs, c'est aussi dans la tradition alchimiste, conservée depuis ses origines kabbalistiques, de mêler les citations bibliques aux idées philosophiques les plus subversives, eu égard à l'orthodoxie romaine. En somme, Paracelse pouvait se servir de la Bible comme d'un



Portrait de Paracelse en 1529.

(*Musée de St. Gall*).

support de la tradition ésotérique, comme d'une arme camouflée contre Rome, comme d'un moyen de combattre l'Église et ses dogmes rétrécis.

Quand on parle des idées religieuses de Paracelse, les uns s'efforcent de le ranger dans le clan catholiques, les autres dans le clan protestant ; on perd de vue le fait qu'il était trop profondément initié à la philosophie secrète, trop nourri de la tradition ésotérique et trop croyant en l'illumination directe, pour prendre parti entre des dogmes qu'il devait considérer comme également futiles. Il avait parfaitement compris que la Bible doit être interprétée dans un sens ésotérique ou symbolique, notamment quand il écrit : « Un savant naturaliste aurait bien peu de lumières, qui accorderait créance sans partage au livre de Moïse sur la Genèse. Ce ne serait que partialité risible (1). » Quant à l'enseignement ecclésiastique, il en disait ceci : « La connaissance que nos prêtres possèdent ne leur vient pas de Dieu, mais ils l'apprennent l'un de l'autre. Ils ne sont pas certains de la vérité qu'ils enseignent ; c'est pourquoi ils argumentent, circonviennent et prévariquent ; ils tombent dans l'erreur et l'illusion, prenant leurs propres opinions pour la sagesse divine. Hypocrisie n'est pas sainteté, prétention n'est pas pouvoir, artifice n'est pas sagesse. L'art de discuter, sophistiquer, pervertir et déformer des vérités, peut s'apprendre dans les écoles, mais le pouvoir de reconnaître et de suivre la vérité ne saurait être conféré par des titres académiques ne venant que de Dieu (2). »

Paracelse avait pu voir, dans son pays natal d'Einsiedeln, le trafic des reliques, des indulgences et les effets ridicules des superstitions populaires, toutes choses qui avaient révolté Zwingli. Il a exposé tout au long son opinion sur la stupidité de ces pratiques dans son *Liber de Sanctorum auctoritate, beneficiis, signis et blasphemis :* « Un saint vivant peut faire des cures, en vertu du pouvoir spirituel qui l'habite, mais un saint mort ne peut guérir personne. » Il lui fallut même un certain courage pour affirmer, en son temps, que les reliques n'avaient aucune vertu, ou que les indulgences étaient du char-

(1) *Azoth*, cf. Édit. Aschner, t. IV, p. 894.
(2) *De Fundamento Sapientiæ.*

latanisme : « Porter une robe noire ou posséder un papier signé de quelque autorité humaine ne saurait rendre un homme saint (1). »

Il n'avait aucune confiance dans le ministère des prêtres : « Un prêtre devrait être un guide spirituel pour les autres, mais comment un homme serait-il un guide spirituel s'il ne peut que parler des choses spirituelles sans en rien connaître lui-même ? On peut dire que la conduite d'un prêtre n'a rien à voir avec la vérité de ses enseignements, mais un prêtre qui n'agit pas correctement ne possède pas la vérité et ne peut l'enseigner. Il ne peut que répéter, comme un perroquet, des mots et des phrases dont le sens demeurera incompréhensible à ses ouailles parce que lui-même ignore tout de leur portée (2). »

Paracelse ne croyait pas plus à la valeur en soi des cérémonies religieuses qu'à celle du rituel magique sans l'imagination ou la foi. Parlant des exorcismes, il dit : « Si nous aimons la source de tout bien avec tout notre cœur, toute notre intelligence, tout notre désir, nous ne tomberons sûrement jamais au pouvoir du mal ; mais les cérémonies des prêtres, l'aspersion d'eau bénite, les fumigations d'encens, les chants liturgiques sont des inventions illusoires du clergé et prennent leur origine dans la source de tout mal. Les cérémonies ont été instituées à l'origine pour donner une forme extérieure à un acte intérieur, mais là où le pouvoir intérieur d'accomplir de tels actes n'existe pas, la cérémonie ne peut servir qu'à attirer les mauvais esprits qui aiment à se moquer de notre sottise (3). » Ailleurs il dit : « Un *pater noster* ne sert à rien si les lèvres le prononcent pendant que le cœur désire le mal. L'homme qui est habillé en prêtre n'est pas nécessairement une personnalité spirituelle bien qu'il ait été ordonné par l'Église... Ceux qui n'ont pas été ordonnés par Dieu sont des farceurs et des malfaiteurs en dépit de leurs croyances superstitieuses, de leur science illusoire et de leur autorité humaine (4). »

Il n'y avait pour Paracelse qu'une religion, celle d'unir

(1) Cité par Fr. Hartmann, *loc. cit.*, p. 195.
(2) *Idem.*
(3) *Philosophia occulta.*
(4) *De Sanctorum Beneficiis.*

l'esprit de l'homme à l'esprit divin : « La croyance n'est pas la foi... Dieu ne nous désire pas crédules ni sots... Nous devons apprendre à connaître Dieu et seulement en acquérant la sagesse. Pour cela il nous faut l'amour de Dieu, mais ce dernier ne naîtra en nos cœurs qu'avec un ardent amour pour l'humanité. Le Dieu du Macrocosme et le Dieu du Microcosme agissent l'un sur l'autre ; tous deux ne sont qu'un en essence, car il n'y a qu'un Dieu, une loi, et une nature par lesquels la sagesse peut se manifester (1). »

Cette religion-là, Paracelse l'avait comprise dans ses longues méditations et expérimentée dans les épreuves de sa vie ascétique. Il avait pu mesurer toute la vanité des enseignements officiels et des titres en cours. Il avait senti intensément le côté éphémère de la vie, et il avait trouvé la paix à porter sa libido vers les grands horizons de l'univers et de l'éternité. Il pensa qu'il devait faire connaître aux autres ce qu'il avait découvert et il entreprit, en véritable initié, sa carrière d'apostolat. Il avait d'ailleurs atteint trente-huit ans : c'est avant la quarantaine que se dessine, chez les prédestinés, la mission apostolique. C'est la période du renoncement au monde et du sacrifice aux valeurs spirituelles.

En vérité, il ne s'agissait pas de prendre parti dans les guerres de religion. Le problème était plus grand. On comprend qu'entre calvinistes et catholiques, également sectaires, Paracelse ait voulu s'abstenir de toute adhésion politique. Sans doute avait-il eu, avant 1531, des sympathies pour la Réforme qui dénonçait les scandales de l'Église romaine. C'est ce que confirment les *Paracelsus Forschungen* de Schubert et Sudhoff (2). Mais après cette date, il se montra très dur pour les dissidents, les « sectes », comme il disait (3). C'est cette attitude qu'on a exploitée en faveur de sa prétendue conversion à l'Église romaine, bien qu'il ait continué à la juger sévèrement et à la condamner sans appel.

D'ailleurs, des biographes de Paracelse ont pu aujourd'hui

(1) *De Fundamento sapientiæ.*

(2) Frankfurt a. M., 1887-1889, 2 vol.

(3) Cf. Raymund Netzhammer, *Theophrastus Paracelsus* (Einsiedeln, 1901).

vanter ses qualités de bon chrétien et de fils soumis de l'Église, il est des gens qui ne s'y laissèrent pas prendre : les catholiques qui l'entouraient. Si la prédication de Paracelse avait été une douce paraphrase de l'Évangile, peut-être n'en auraient-ils pas tellement pris ombrage. Toujours est-il que les prêtres s'acharnèrent contre lui : « Leur animosité, dit A. Stoddart, réduisit le grand savant à la pire misère ; tout lui manqua : le gîte, la nourriture, les vêtements, car lorsque les prêtres persécutent un être, c'est avec l'arme lâche du terrorisme. » A la fin, Paracelse se trouva abandonné de tous, et dénué de ressources. Il est vrai que ses amis réformés venaient d'être mis en mauvaise posture par la défaite des cantons forestiers.

Il est dans les habitudes de l'Église romaine, non seulement de détruire sauvagement tout ce qui la gêne, mais de savoir en récupérer les restes, pour peu que ses victimes aient acquis, avec le temps, quelque valeur spirituelle. Ainsi fut-il fait avec Jeanne d'Arc, d'abord brûlée comme condamnable, puis béatifiée pour que sa renommée persistante serve à la grandeur de Rome. Chaque fois qu'un homme de valeur a souffert par l'Église et l'a maudite jusqu'à la mort, il se trouve d'habiles zélateurs pour l'incorporer, après coup, parmi les fils de l'Église. Tous les moyens sont bons qui doivent servir à la plus grande gloire de Dieu, notamment les faux témoignages. Que penser de l'authenticité de ces documents qu'on déballa en 1760 comme des écrits de Paracelse retrouvés fortuitement plus de deux siècles après sa mort, et traitant de la Présence Réelle et de la Communion ? On montra un manuscrit intitulé *Quod Sanguis et Caro Christi sit in Pane et Vino*, et qui aurait été abandonné par l'auteur à Urnäsch, recueilli par un homme qui les aurait transmis secrètement à la série de ses héritiers (soit environ six générations), jusqu'au moment où une querelle de succession l'aurait fait sortir de l'oubli.

Paracelse semble avoir vagabondé plusieurs années en Appenzell. Il est impossible de savoir ce qu'il y fit au juste. Le Dr Julius Hartmann croit qu'il s'y réconforta avec ses compagnons par l'Évangile en conversant des choses éternelles, ou qu'il soigna les pauvres et les malades. Était-ce une phase de mysticisme en action, ou cette attitude cachait-elle une activité plus précise ayant des buts plus objectifs et plus ter-

restres que de se préparer au paradis ? N'oublions pas que Paracelse était un esprit très positif, un tempérament malgré tout combattif — comme il le prouva plus tard en discutant âprement pour l'édition de ses ouvrages — et que, s'il s'était déjà montré capable de sacrifier sa science et sa vie, c'était toujours pour une lutte.

Le fait est qu'il quitta l'Appenzell dans une si grande misère que ses vêtements tombaient en haillons. Il avait séjourné trois ans dans ces montagnes, spécialement à Urnäsch et à Huntvil, et il suivit la vallée de l'Inn, en direction d'Innsbruck. Arrivé là, il demanda au bourgmestre l'autorisation de pratiquer la médecine, mais ce dernier la refusa. « Parce que je me présentai, raconte-t-il dans son livre sur la peste, sans les falbalas habituels de mes confrères, on me renvoya avec mépris et on me força à partir. Le bourgmestre était habitué aux docteurs habillés de soie noire ou pourpre, et non vêtus de loques grillées au soleil. » Théophraste passait par une mauvaise période. Justement, à cette époque, son père mourait à Villach, mais les rapports entre eux étaient si lâches, qu'il ne devait l'apprendre que quatre ans plus tard, par hasard. Il se remit en route, franchit le col du Brenner et arriva, en juin 1534, à Stertzingen, où la peste venait de se déclarer et ne devait pas tarder à devenir un vrai fléau. Là, Paracelse gagna assez d'argent pour s'équiper. Il écrivit son *Traité de la Peste* et, surtout, fit la connaissance de Toxitès, qui devait être appelé à éditer ses œuvres plus tard.

En compagnie d'un des deux frères Poschinger, il se rendit à Meran, où il semble avoir été bien reçu, mais pour repartir immédiatement dans la montagne, en direction de Salzburg, puis obliquer vers le Tyrol et la Haute-Engadine, recueillant sur son passage des observations intéressantes sur toutes les maladies des régions d'altitude. Après un arrêt à Veltlin, il fit halte à Saint-Moritz pour en étudier les eaux, puis il fut mandé au monastère de Pfäffers pour y soigner l'abbé Jehan Jacob Russinger. Ce dernier prit soin de le faire imprimer l'année suivante. De là, il se dirigea vers le Wirtenberg et séjourna à Mindelheim, le temps de faire une guérison remarquable sur la personne du conseiller municipal Adam Reysner.

Il arriva enfin à Ulm, au début de l'année 1536, pour y faire

imprimer sa *Grande Chirurgie.* Mécontent de l'éditeur Hans Varnier, il reprit son manuscrit et alla le porter à Augsburg, où il le confia à l'imprimeur Heinrich Steiner. Le résultat fut que deux éditions parurent simultanément la même année, celle d'Augsburg beaucoup plus correcte. Neuf éditions devaient suivre dans les quarante années à venir. Quelques semaines après le lancement de ce livre, le même Heinrich Steiner fit sortir, de Paracelse, un autre ouvrage, prophétique celui-là, intitulé *Pronostics des vingt années à venir*, dédié à l'empereur Ferdinand, et presque immédiatement traduit en latin par Marcus Tatius, professeur de poésie à l'École Supérieure d'Ingolstadt. Nous reviendrons sur l'importance de ce travail. Mais à peine l'édition ou plutôt les éditions en étaient-elles terminées que Paracelse passa à Efterdingen, près Lintz, pour prendre un rapide contact avec le juriste docteur Johan von Brandt et, de là, s'installer à Kroman, au chevet du maréchal en chef de la Bohême, Johan von der Leipnich, très gravement malade. La cure se prolongea assez pour qu'il eût le temps d'écrire, au cours de l'été 1537, sa *Philosophia Sagax*, son *Labyrinthus Medicorum Errantium*, et peut-être ses *Defensiones ;* puis il passa à Presbourg, où le greffier municipal lui réserva une réception magnifique. A la fin de l'été, il arriva à Vienne où le roi Ferdinand, à qui la *Grande Chirurgie* avait été dédiée, l'envoya chercher deux fois, et où les grandes réceptions continuèrent.

Comme on voit, Paracelse était maintenant à l'honneur, partout reçu par des autorités constituées et des personnages officiels. Cette particularité soulève beaucoup de questions pour peu qu'on y réfléchisse.

On peut naturellement penser que Paracelse avait acquis une réputation mondiale, que ses ouvrages et ses cures faisaient sensation et se trouvaient connus partout à la ronde, que beaucoup d'années avaient passé depuis les scandales de Bâle, et que la jeunesse qui l'avait suivi, parvenant à maturité, pouvait maintenant orienter l'opinion en sa faveur. Mais il faut considérer que cette célébrité était loin d'avoir pénétré tous les pays de langue allemande : huit ans auparavant, la censure de Nuremberg s'était opposée à ses publications ; la Faculté de Leipzig l'avait condamné pour ses insultes au corps médical.

Il trouvait, à cette époque, tant de difficulté à se faire imprimer, qu'il avait été amené à confier son *Paramirum* à Bâle. L'année suivante, Castner, d'Amberg, s'était permis de le traiter sans la déférence qu'on doit à un personnage de valeur. En Appenzell, environ quatre ans plus tôt, il avait vécu une existence absolument misérable. A Innsbruck, il s'était fait renvoyer comme loqueteux. A Stertzingen, les autorités civiles n'avaient pas fait grand cas de son livre sur la peste. Enfin, à Vienne, où il venait d'être reçu par le roi Ferdinand, personne ne voulait accepter ses manuscrits pour les faire éditer. Il y a, dans ces faits, des contradictions qui montrent que la valeur de Paracelse était pour le moins contestée. Or, il est étrange que certaines autorités civiles aient pris sur elles de faire des réceptions grandioses en son honneur, voire de l'appeler à leur chevet, alors que le corps médical continuait à le traiter comme un charlatan et un imposteur. Est-ce que, de nos jours, le Conseil Municipal recevrait officiellement un docteur que la Faculté de Médecine poursuivrait pour exercice illégal ? Il faudrait assurément que ces autorités constituées se trouvent bien divisées (ce qui n'était pas toujours le cas), ou que le personnage ait une célébrité incontestée (et alors, les éditeurs n'auraient pas refusé ses œuvres), ou que quelque influence occulte soit en action, telle qu'une recommandation politique puissante, telle que la main des Jésuites, des Francs-Maçons, ou du Deuxième Bureau ! Encore, en pareil cas, la Faculté suivrait-elle le mouvement.

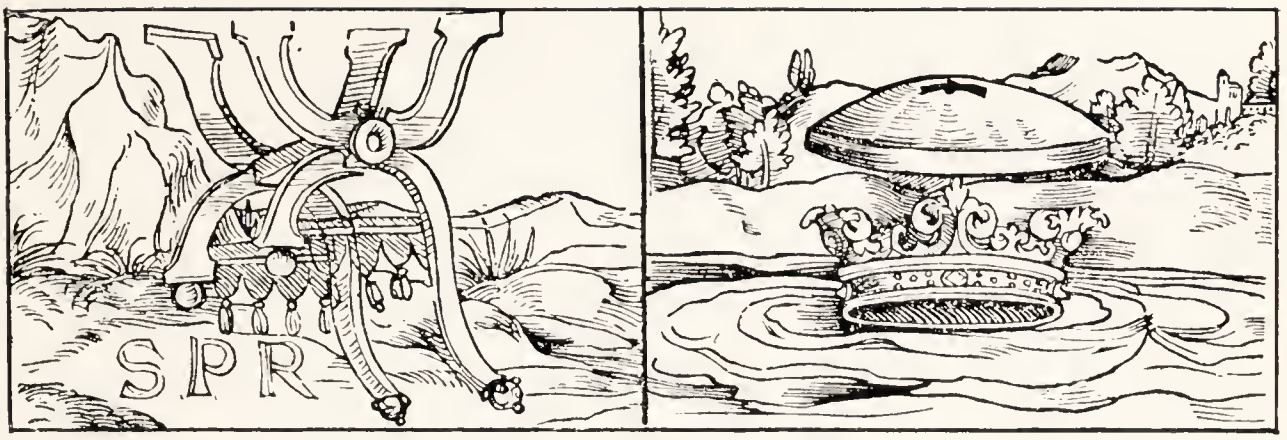
D'autre part, à cette époque comme de tout temps, les devins et les prophètes étaient tenus dans une atmosphère de défiance, qui n'est pas une question de mode ou d'opinion, mais qui tient aux sentiments ambivalents que le don de prévision inspire à la masse des hommes. Les *Pronostications* de Paracelse, qu'elles fussent basées, comme c'est probable, sur l'astrologie ou qu'elles dérivassent d'une intuition prophétique directe, pouvaient bien inspirer de la curiosité et s'acheter à de nombreux exemplaires, mais elles ne pouvaient être en odeur de sainteté ni aux catholiques, ni aux protestants, également disposés à y voir l'œil du Malin. Dans ces conditions, il est bien étrange que Paracelse ait cru opportun de dédier ses *Pronostications* plutôt que sa *Grande Chirurgie*, par exemple,

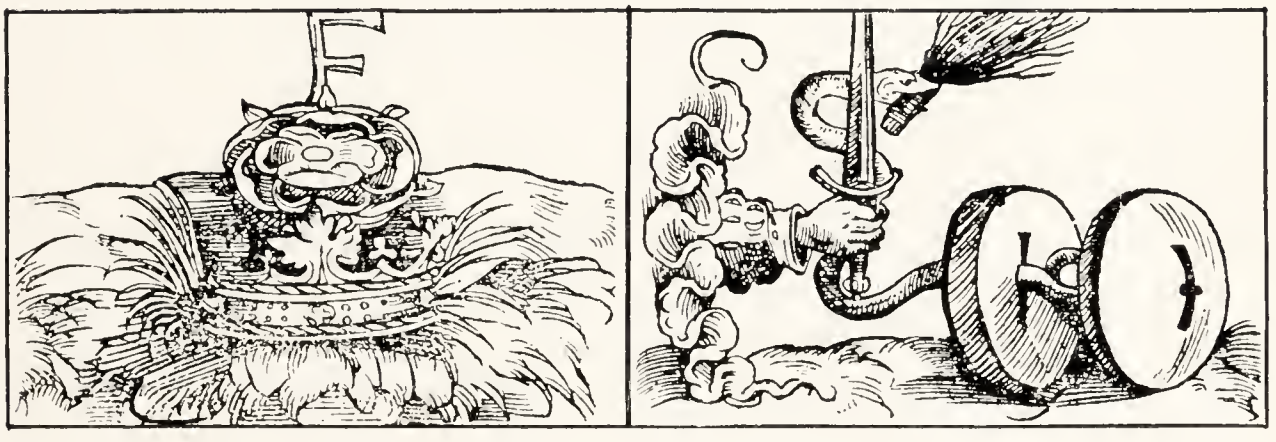
au roi Ferdinand. Ce dernier, ayant hérité des provinces autrichiennes à la mort de son grand-père Maximilien, puis étant devenu roi de Bohême et de Hongrie après son beau-frère Louis, enfin venant d'être élu Roi des Romains six ans auparavant, devait se trouver dans une situation à ménager beaucoup de gens et d'opinions, sans compter qu'il prévoyait peut-être qu'il aurait à succéder plus tard à Charles-Quint. Il est encore plus étrange qu'il ait accueilli cette dédicace avec assez d'empressement pour faire appeler l'auteur deux fois de suite et pour essayer de lui ménager une entrevue avec ses propres médecins, lesquels n'y tenaient pas d'ailleurs.

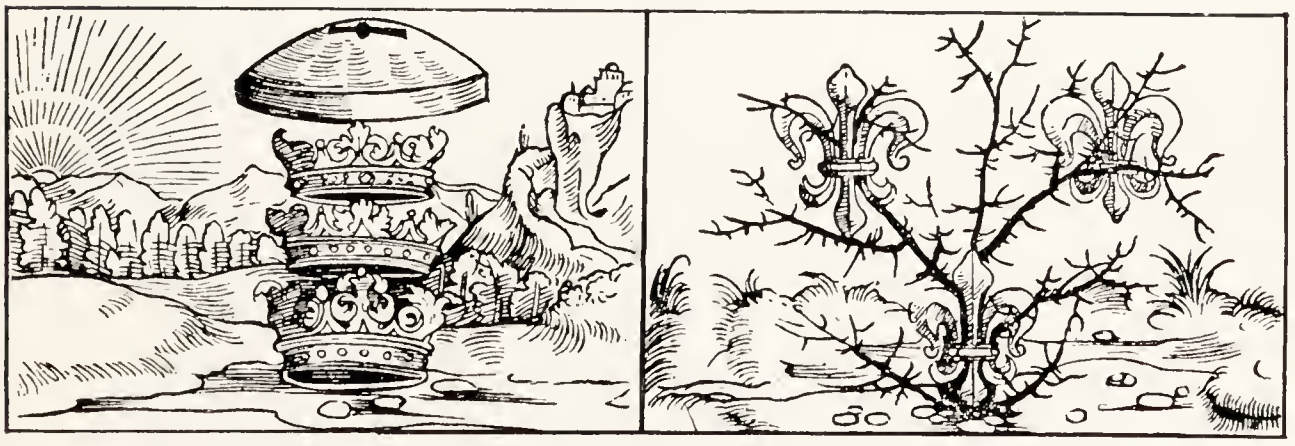
N'est-il pas surprenant également que Paracelse ait toujours trouvé, dans ses vagabondages incessants (car il ne restait pas plus de trois ou quatre mois en moyenne dans chaque ville), un accueil empressé, non pas tant de la part d'humbles admirateurs, que de personnages appartenant tous à une incontestable aristocratie intellectuelle et occupant des situations éminentes. Autre chose aurait été, pour ces hommes arrivés, d'éprouver une curiosité de l'esprit pour un homme aussi singulier et aussi génial que Paracelse, autre chose de lui ouvrir leur maison.

Les voyages étonnants qu'étudiant il avait accomplis à travers toute l'Europe, nous avaient fait penser qu'il appartenait à une corporation inconnue plus ou moins secrète. La même hypothèse ne pourrait-elle expliquer toutes les particularités contradictoires de son extraordinaire destinée ?

Nous avons dit que les alchimistes, ou disciples d'Hermès, constituaient une sorte de compagnie internationale, possédant ses signes, ses symboles, ses notations conventionnelles, et son *credo* fondamental — ce *credo* établi par la Table d'Émeraude qui devait, plus tard, être imprimé sur tous les traités d'alchimie. Ce qu'ils avaient de commun, c'était une croyance néo-platonicienne ou kabbaliste. Il est bien certain que l'aristocratie intellectuelle, depuis le moyen âge, ne pouvait se contenter complètement des dogmes étroits de l'Église, ni de ses interprétations littérales qui devaient faire brûler tant de penseurs éminents, ou torturer tant d'inventeurs comme Galilée. Ce besoin d'ésotérisme avait inspiré, nous l'avons vu, la Chevalerie, les Templiers, les Cathares et beaucoup d'autres.







Quelques figures extraites de la *Prognostication*.

Dans l'alchimie, il avait pris une forme particulièrement apte à déjouer l'Inquisition et à intéresser, en même temps, tout le monde ; le désir d'avoir de l'or était généralement plus accessible que la poursuite d'une union mystique et capable d'arrêter les médiocres comme un écran. C'est pourquoi, au moment de la Renaissance, l'alchimie s'était infiltrée partout dans l'élite — de même que la Franc-Maçonnerie devait, ultérieurement, réunir dans ses loges les têtes couronnées et les intelligences les plus brillantes.

Semler, dans son *Recueil pour servir à l'Histoire des Rose-Croix*, raconte qu'en 1591 un alchimiste, du nom de Nicolas Barnod, travaillait à fonder une société hermétique internationale, et qu'il parcourait dans ce but l'Allemagne et la France. Et dans l'*Écho respectable des Rose-Croix*, il est écrit qu'en 1597 on avait jeté les bases d'une société secrète de théosophes qui devait se livrer à une étude approfondie des sciences kabbalistiques (1). Les mêmes circonstances pouvaient également se réaliser cinquante ans plus tôt. Il n'est donc pas absurde de penser que Paracelse appartenait à une secte secrète de ce genre.

Si maintenant nous voulons savoir ce qu'une telle secte était alors, et ce qu'elle pouvait devenir, il nous faut retourner aux publications prophétiques de Paracelse.

(1) L. Figuier, *L'Alchimie et les Alchimistes*, p. 295

CHAPITRE VIII

La Rose-Croix.

Le *Livre de la Pronostication* ou « Les Pronostics des vingt (ou vingt-quatre) années à venir » fut édité en 1536, par Henri Steiner, à Augsbourg. Déjà, en 1527, à Nuremberg, Paracelse avait publié une brochure prophétique du même genre. A. Stoddart dit que c'était la mode, à cette époque, de faire tous les ans des almanachs contenant des informations du passé et des prédictions pour l'année en cours. Je ne sais ce qu'il y a de vrai à ce sujet, mais la *Pronostication* ne fait pas allusion au passé, et elle concerne, non pas une année en avance, mais plusieurs. En outre, elle est rédigée dans un style sibyllin qui exige manifestement une clef pour être interprété. Dès lors, je n'imagine pas les paysans et les bourgeois achetant un texte qui devait leur être complètement inintelligible. Au contraire, par son caractère hermétique, une telle publication s'apparente aux livres alchimiques, et elle devait ne s'adresser qu'à des initiés. Je me rappelle avoir acheté dans les Abruzzes, plus exactement à Isola-sur-Liri, un almanach de campagne indiquant les levers du soleil, les phases de la lune, ainsi que les différentes foires de la région, et dont le titre, *Il Filosofo errante*, suggérait fortement le souvenir de Paracelse à la vie vagabonde et s'associait à son *Labyrinthe des Médecins errants*, comme si, plutôt, la tradition de pareille publication remontait à lui. Seulement, à l'inverse du modèle, l'almanach moderne était rédigé en langage clair pour tout le monde.

Je n'ai pas vu d'exemplaire de la première édition de la *Pronostication*. Il paraît qu'elle était illustrée d'une gravure

montrant un étudiant assis devant une chaire, tenant une sphère dans la main droite, et pointant l'autre vers le ciel. Par une fenêtre ouverte, le soleil et huit astres étaient visibles.

L'édition des *Œuvres complètes* de Paracelse, en allemand, réalisée en 1932 à Iéna, grâce au labeur et à l'érudition admirable du Dr Bernard Aschner, reproduisait ce *Traité de la Pronostication* sans indication de date. C'est d'une édition de 1536 que, dernièrement, Jean Chuzeville a donné une traduction (1). Le titre exact est, dans le texte allemand d'Aschner : *Prophezeiung* (Prognostikation) *für die nächsten vier-und-zwanzig Jahre* et, sur la reproduction de la couverture donnée par Chuzeville : *Propheteien und Weissagungen, Vergangue, Gegenvertige und Künsstige Sachen, Geschicht und Zufall, hoher und niderer Stende...*, mais il est indiqué que le travail est le produit d'une collaboration : « *Doctoris Paracelsi, Johan Liechtenbergers, M. Josephi Grünpeck, Joan Carionis, Der Sibyllen und anderer...* » Déjà, cette collaboration doit être fortement prise en considération à l'appui de notre thèse que Paracelse ne travaillait pas seul, mais qu'il était lié à tout un groupe d'adeptes.

D'autre part, il faudrait être de mauvaise foi pour ne pas admettre qu'il s'agit de prédictions astrologiques, quand on voit la gravure de la couverture représentant deux personnages assis face à face. L'un d'eux lève l'index droit vers le soleil, la lune et les étoiles, tandis qu'il suit, de l'index gauche, les caractères d'un livre. L'autre tient une sorte d'astrolabe à la main. Ensuite, l'avant-propos commence par ce paragraphe : « Pour qui songe à décrire les actions des astres qui sont au-dessus de nous, une question ne laisse pas de se poser : nous qui vivons sur terre, si déjà nous ne parvenons pas bien à voir ce qui gît à nos pieds, si nous trébuchons et butons souvent, ne nous est-il pas encore plus difficile de nous diriger dans le ciel ? Nous répondrons brièvement que là où les yeux ne sont d'aucun usage, les pieds nous servent moins encore. »

D'ailleurs, si nous voulons d'autres témoignages pour prouver que Paracelse pratiquait l'astrologie, nous pouvons nous reporter au recueil prophétique précédent, paru à Nuremberg, et reproduit notamment dans l'édition Aschner, et lire l'avant-

(1) Paris, 1933 (Éditions d'Hippocrate).

propos écrit par Paracelse : « Les figures et dessins qui suivent sont inspirés de la magie *(haben ihren Ursprung in der Magie)* en accord avec les constellations des astres *(und stimmen mit der Konstellation der Gestirne überein)*... Elles ne sont ni fausses, ni trompeuses. Il est donc possible, au moyen des corps et images magiques, de montrer ce qui doit nous arriver dans notre imprévoyance. Il s'ensuit une triple prédiction : l'une procède par l'Astronomie, car l'homme est lié aux astres et uni à eux. C'est pourquoi il est donné à l'astronome de prédire le destin et la conduite des hommes *(und darùm es ist auch den Astronomen gegeben, der Menschen Schiksal und Wesen zu offenbaren)*. »

On reste confondu quand on voit des biographes de Paracelse affirmer que : « Comme homme de science, il avait abandonné les superstitions astrologiques (1) », et ceci pour donner une idée de la façon dont sa personnalité ou son œuvre ont été déformées dans le but de servir telle ou telle thèse de l'historien. La seule réserve que faisait Paracelse (et nous l'avons vu à propos de son œuvre médicale), c'est que les astres agissent seulement dans la mesure où quelque chose en nous appelle et permet cette influence. Dans une citation rapportée par Fr. Hartmann, il s'explique fort clairement : « L'homme peut attirer de mauvaises influences des astres, mais les astres peuvent aussi attirer de mauvaises influences de l'homme et les diffuser ensuite dans leur rayonnement, parce que la nature est un tout indivis, dont les parties sont en étroites relations (2).»

Donc, nous dirons qu'il s'agit de prédictions en grande partie astrologiques. Si nous nous reportons maintenant au dernier paragraphe de l'avant-propos de la *Pronostication*, nous lisons ceci : « L'homme a oublié le Seigneur son Dieu ; il ne vit plus selon les principes de celui-ci : tel est le motif qui nous oblige à scruter le mystère attaché aux signes du soleil, de la lune, des étoiles, à considérer aussi la misère des peuples sur la terre, où personne ne tolère plus qu'un autre ait sa place au soleil. »

Ces dernières paroles semblent indiquer que ce sont des prophéties politiques ou sociales et qu'elles ont trait aux divi-

(1) A. Stoddart, p. 289, *loc. cit.*
(2) *The Life of Paracelsus*, p. 180. London, 1887

sions entre les hommes, car il est ajouté que nous devrions vivre dans l'unité. Il semble aussi qu'elles visent à la réalisation d'un état de choses compensant les injustices du temps : « Car la justice ne peut être détournée de son but ; elle demande à être satisfaite et le sera. » On devine le pamphlet derrière les prédictions.

Certaines images se rapportent manifestement à la Réforme et au préjudice moral que celle-ci fit encourir à l'Église romaine. Sur une figure, on voit un évêque enfoncé dans l'eau d'un lac montagneux, menacé de lances de toutes parts et faisant un geste de supplication. Le texte dit : « Tu n'as cessé d'obéir à ta volonté propre, et c'est ce qui t'a prédestiné à être entouré de nombreux malheurs... » Dans ce sens, on peut assez bien comprendre le délai de vingt-quatre ans assigné à la prophétie, car vingt-quatre ans après sa parution, c'est-à-dire en 1560, la Réforme devait être bien avancée en Europe.

Mais il est des images plus curieuses, telle que la première de la série, qui est ainsi décrite par Eliphas Levi : « Elle représente deux meules de moulin : les deux forces de l'État, la populaire et l'aristocratique ; mais la meule populaire est traversée par un serpent qui a un faisceau de verges à la gueule ; une main, armée d'une épée, sort d'un nuage et semble diriger ce serpent qui renverse la meule et la fait tomber sur l'autre. » La deuxième figure représente un arbre mort, dont les fruits sont des fleurs de lis. Le texte qui les accompagne semble indiquer, d'un côté, la Révolution : « Tu as été marquée pour être la dévoratrice de quiconque lie commerce avec toi, » de l'autre, la chute de la Royauté : « Ainsi que tu as surgi, tu seras réduit à néant... Par la sagesse et la crainte de Dieu, tu te serais maintenu, mais tu n'as pas su voir ; ta propre sagesse a causé ta perte. »

Ici, vingt-quatre ans ne signifient plus grand'chose, mais, si nous multiplions ce délai par dix, selon une clef dans le genre de celles qui étaient courantes pour de tels ouvrages, et si, à la date de la première édition (1536), nous ajoutons deux cent quarante ans, nous arrivons à une date bien rapprochée de la Révolution (1776). Le calcul devient plus frappant si nous opérons sur la date de la deuxième édition (1549), car alors nous tombons exactement sur 1789.

Il est probable que la *Pronostication*, comme les *Centuries* de Nostradamus, doit être interprétée par le jeu combiné de plusieurs clefs. Quoi qu'il en soit, il ne paraît pas douteux qu'elle ait une signification révolutionnaire à l'égard de l'Église et des gouvernements aristocratiques : dans une figure, on voit une grosse meule écraser une couronne royale, avec ces mots : « Tu n'as pas eu la sagesse que requérait ta couronne... Une pierre tombera sur toi qui t'écrasera sans merci... Celui que tu as méprisé te poursuivra soir et matin, avant que tu aies compté jusqu'à trois. »

Dans une autre, on voit une sorte de chaise curule aux pieds inégaux ; il est dit que « tout siège doit un jour s'effondrer. Tu seras donc chassé puisque tu es une gêne, un fardeau intolérable, et c'est pourquoi aussi *S. P.* tombera ». On peut se demander si S. P. ne désigne pas Saint Pierre : sur l'image sont inscrites les lettres S. P. R. (Saint-Pierre-Rome). On pense encore aux enseignes romaines : *Senatus Populusque Romanus.*

Quelques figures après, on voit encore une meule écraser une triple couronne (la couronne pontificale ?) et on lit : « Une tête s'imposera donc à toi pour que tu lui serves de membre, et te laisse dominer tout en la portant, et avec elle d'autres membres. »

La plus curieuse est la figure XXVI. Il y a une rose épanouie au milieu d'une couronne, et surtout de la lettre F majuscule, ce qu'Eliphas Levi appelle « le mystique digamma, emblème de la double croix greffée sur la rose ». La légende en est : « La Sibylle songeait à toi quand elle a dit : Toi, F. *(Die Sibylle hat dein gedacht, da sie sagt « Du F. »)*, tu vis maintenant dans les roses, car tu es temporel et c'est le temps qui t'a fait naître. » On ne peut s'empêcher de penser qu'il s'agit ici de la Rose-Croix et de sa Fraternité mystérieuse *(Fraternitas Rosæ Crucis)*, ou encore des Frères des sociétés secrètes, lesquelles ont joué un rôle capital dans la Révolution française et dans d'autres révolutions européennes postérieures, selon un sens républicain et laïc.

Les origines de la Rose-Croix sont très problématiques. Dans un document concernant l'admission, à la fin du XVIIIe siècle, d'un Dr Sigismond Bacstrom à la Rose-Croix, sous le parainnage du comte de Chazol, — un des premiers colons de l'Ile-de-

France (Mauritius), — il est dit que la Société existe depuis au moins 1540. On sait d'autre part que, vers 1598, se forma à Nuremberg une *Militia crucifera evangelica*, mais la Rose-Croix se fit positivement connaître au monde, non pas vingt-quatre ans après la prédiction de Paracelse, mais environ trois fois vingt-quatre ans (ce qui ferait exactement 1608). En réalité, c'est entre 1613 et 1615 que le public eut connaissance de son premier manifeste, la *Fama*, attribuée à Valentin Andrae — mais ce manifeste racontait que la Rose-Croix avait existé secrètement depuis deux siècles, qu'elle avait été fondée par l'alchimiste chrétien Rosenkreutz, lequel, au début du xve siècle, avait rapporté d'Orient de merveilleux secrets.

Bien qu'on ait prétendu avoir retrouvé le tombeau de Chrétien Rosenkreutz en 1604, son histoire est traitée de fable ou de légende, parce qu'elle lui attribue une vie longue de plus de cent ans. Rosenkreutz serait né en 1378 et mort en 1484. En vérité, on a vu assez d'êtres humains atteindre ou approcher un si grand âge pour que la chose ne soit pas tellement incroyable en soi. Il aurait écrit un traité alchimique intitulé *Noces Chymiques*, dans lequel le Grand-Œuvre est représenté sous le symbole de l'union sexuelle entre le Roi (Soufre) et la Reine (Mercure), ce qui n'est pas très particulier, tant s'en faut. On dit que Descartes, intrigué par la publication de cette *Fama*, fit toutes sortes de recherches pour trouver l'origine des Rose-Croix, mais que ces recherches restèrent sans résultat. Faut-il conclure que la société secrète n'existait pas du fait qu'elle ait échappé aux investigations de Descartes ? C'est ce qu'on fait généralement et on donne Valentin Andrae comme l'auteur des *Noces Chymiques*. Au contraire, il est assez possible qu'une pareille société ait pu se former au début du xve siècle, un siècle après le supplice des Templiers en France, mais à une époque où les mêmes Templiers vivaient, entourés de beaucoup d'égards, dans d'autres pays d'Europe. C'était la pleine période de la Kabbale.

Non seulement la chose est possible, mais elle paraît probable si nous rapprochons certains indices. Sans parler des multiples sociétés secrètes de caractère philosophique, alchimique, kabbalistique, occultisant, que nous avons déjà mentionnées, on retrouve ce symbole de la rose de différents côtés :

nous l'avons vu exprimant le Grand-Œuvre dans le *Livre des Figures*, de Nicolas Flamel. Nous avons eu, en France, le *Roman de la Rose ;* Paracelse, enfin, y avait fait allusion dans sa *Pronostication*, et Luther l'avait dans son sceau.

On peut imaginer que le titre de Rose-Croix n'est pas dérivé d'un nom de famille que portait fortuitement Christian Rosenkreutz, mais plutôt que Rosenkreutz n'était qu'un pseudonyme pour désigner la Société et son symbole. Il faut donc en chercher la signification. Ce serait l'union du christianisme avec ce savoir initiatique que, déjà, la Kabbale représentait par des fleurs suaves, avec la rose de l'Inde ou de la Perse, et on ne pourrait mieux figurer l'ésotérisme chrétien. D'un autre côté, l'églantine avec ses cinq pétales, ou la rose qui en dérivait, représentaient le nombre quinaire, la vie, l'amour, l'union du pair [2], avec l'impair [3], car l'unité est en dehors de la notion de parité : l'union de l'homme et de la femme. On ne peut qu'indiquer ici les rapports avec le Rebis alchimique, l'être hermaphrodite, et noter que le Rebis bien connu des Douze Clefs de Basile Valentin tient d'une main le compas, et de l'autre l'équerre, symboles typiques qui sont passés à la Franc-Maçonnerie. C'est encore le pentagramme, figurant l'homme debout, la santé, la force, dont les Francs-Maçons ont gardé le souvenir dans l'Étoile Flamboyante de la vie, au centre de laquelle s'écrit le mystère de la lettre G (Génération). La croix, c'est le renoncement et l'épreuve. Or, il est conforme à l'esprit alchimique de chercher l'initiation non hors la vie, dans la solitude des cloîtres, mais dans la vie, ou plutôt après la plénitude de la vie, parce que la perfection s'obtient seulement par la transmutation des choses ordinaires et que l'illumination mystique dérive de l'amour terrestre, sans s'y opposer, mais en le prolongeant. Il existe dans l'Inde une secte qui prétend atteindre le Yoga, l'union mystique, par une pratique méthodique des relations sexuelles. A un degré plus modeste, Luther voulait le mariage des prêtres et les Mormons font, de la polygamie, un titre de sainteté. Il est probable qu'à travers le masochisme religieux du moyen âge, les mortifications de la chair et les supplices, il existait des hommes pour rêver à l'épanouissement de l'âme dans un corps bien soigné, selon l'idéal hellénique. Le *Mens sana in corpore sano* fut en son temps

une formule révolutionnaire. Ce fut peut-être celle de la Rose-Croix.

La Réforme, non celle du sombre Calvin, déjà desséchée, mais la Réforme vivante de Luther ou de Zwingli, fut, d'une certaine façon, une affirmation des droits de la vie. Parce que la Réforme groupait tous ceux qui — conservant une représentation théiste de l'univers et cultivant un idéal évangélique — condamnaient la pourriture et l'intolérance ecclésiastiques, elle dut, à ses débuts du moins, inspirer de la sympathie aux esprits philosophiques, aux alchimistes, aux néo-platoniciens, bref à toutes ces sociétés initiatiques qui risquaient perpétuellement le bûcher romain pour leur existence intellectuelle et spirituelle. On a vraiment quelques raisons de supposer que Luther était Rose-Croix quand on examine son emblème : un cœur percé d'une croix et entouré d'une rose (avec ces deux vers : *Der Christen Hertz Rosen geht — Wann mitten unterm Creuze steht*).

Est-ce donc par hasard, selon une comparaison toute extérieure, que les Bâlois appelaient Paracelse « le Luther de la Médecine », ou est-ce parce qu'il se sentait superficiellement pareil à lui que Paracelse répondait : « Les ennemis de Luther se composent, dans une large mesure, de fanatiques, de fripons, de bigots et de fourbes. Pourquoi m'appellez-vous le Luther de la Médecine ? Ce n'est certes pas pour m'honorer, car vous méprisez Luther. Mais moi, je ne connais d'ennemis à Luther que ceux dont les bas instincts sont en conflit avec sa réforme... »

Sans doute, Paracelse se réservait ensuite de critiquer vivement Luther, mais devant l'ennemi commun, devant le catholique militant, ne se sentait-il pas vraiment frère ? Ne peut-on pas supposer que les deux hommes étaient liés autrement que par une compréhension réciproque — mais par une initiation à des mots de passe, par une solidarité régulière. Et n'expliquerait-on pas ainsi, mieux que par la seule considération d'un Érasme et d'un Frobenius, son élection par le Conseil Municipal de Bâle à une situation des plus en vue et des plus briguées, lui, le lauréat d'une faculté étrangère, le docteur de trente-trois ans, le scandaleux guérisseur ? Qu'on demande donc aux praticiens consciencieux de la médecine combien il faut de guérisons éclatantes avant d'en imposer tant soit peu, je ne dis pas au malade, mais au public ?

On doit donc supposer que la Rose-Croix existait, ou quelque chose de très semblable, et que Paracelse en faisait partie, comme Luther et un grand nombre de ses protecteurs de qualité, sans quoi, comment expliquer l'image de la *Pronostication* qui y fait allusion ?

Et surtout, comment expliquer d'autres allusions dont nous n'avons pas encore parlé ?

Sans s'attarder à la prédiction du traité *de Mineralibus* (1), annonçant qu'après Paracelse viendrait un être prodigieux pour révéler bien des choses et parler de l'avènement futur d' « Élie Ariste », nous avons une allusion beaucoup plus claire. Le Dr Aberlé, un des biographes de Paracelse, nous parle d'une feuille volante, éditée en 1606, qu'on peut regarder à la Bibliothèque de Vienne et au Musée Carolina Augusteum, à Salzbourg ; c'est comme un prospectus pour l'œuvre prophétique de Paracelse. « Elle présente le portrait d'un docteur scolastique, orné de l'anneau d'or et autres splendeurs, disant son chapelet, mais borgne, et lié par les entraves de l'autorité, au point de ne pouvoir regarder en arrière, devenant rigide de frayeur à la vue de l'Azoth, l'épée de Hohenheim, terrifié par la poignée surtout, au point de briser sa tête contre elle et de répandre le peu de cervelle qu'elle contenait.

» L'illustration représente le misérable être, entouré de cordes entrelacées, tenant son *Pater* et écarquillant son unique œil. Sur l'autre bord de la feuille volante est le pendant de sa prophétie. Une tête d'enfant se lève du sol dans l'angle gauche et regarde avec un vif intérêt un amas de livres, certains inscrits d'un R. capital et l'un avec le mot *Rosa*, des manuscrits roulés parmi les volumes. L'enfant demande : « Que sont-ils ? »

» Et la prophétie explique :

» Quelque vingt ans après ma mort, vous tous, jeunes et vieux, saurez la valeur de la science, qui à présent est méconnue. La vérité mettra son œuvre à jour ; toute la fausse médecine sera détruite, et avec elle toutes les autres sottises, et les hommes découvriront dans mes écrits toutes les forces bienfaisantes de la terre et des cieux (2). »

(1) Genève, 1658, t. II, chap. VIII, pp. 341-350.
(2) A. STODDART, *loc. cit.*, p. 291.

Il serait difficile de prétendre que Paracelse ne voulait pas faire allusion à la Rose-Croix — mais si maintenant nous regardons les traces de son enseignement dans cette société, l'idée s'éclaire d'une confirmation singulière.

Et d'abord, le manifeste par lequel la Rose-Croix se fit connaître au public, la *Fama Fraternitatis Rosæ Crucis*, qui parut entre 1613 et 1615, indique qu'il s'agissait d'un groupement initiatique, se proposant « de conduire à la science de tous les secrets, avec simplicité et sans phrases mystérieuses ». La règle montre un caractère mystique, puisqu'elle enjoint, à la manière des Cathares, « de ne pas se préoccuper de la pauvreté, de la faim, de la maladie, de la vieillesse », et un but philanthropique, ses membres ne devant déclarer d'autre profession que « celle de soigner gratuitement les malades ». Quant à l'attitude religieuse de la société, elle apparaît dans le précepte de « se tenir en Christ, condamner le pape et vivre chrétiennement ». Dans son ouvrage intitulé *Instruction à la France sur la vérité de l'Histoire des Frères Rose-Croix*, paru en 1623, G. Naudé affirme que les Rose-Croix se vantaient que « par leur moyen, le triple diadème du pape serait réduit en poudre » — « qu'ils confessaient que le pape était l'Antéchrist » — « qu'ils condamnaient les blasphèmes de l'Orient et de l'Occident, c'est-à-dire de Mahomet et du pape, et ne reconnaissaient que deux sacrements, avec les cérémonies de la première Église, renouvelées par leur congrégation ».

La société exprimait certainement le sentiment d'un puissant mouvement d'opinion car, en même temps que la Rose-Croix se montrait en France, la secte toute semblable des Alombrados se faisait connaître en Espagne. En France, vers 1622-1625, trois jésuites prirent la peine d'écrire contre la Rose-Croix : le P. Gaultier, le P. Robert et le P. Garasse, tous trois la considérant comme doctrine religieuse et morale. En 1620, Valentin Andrae fonda une autre société, qu'il voulut différente de la Rose-Croix, et qu'il appela la Fraternité Chrétienne, avec le but « de séparer la théologie chrétienne de toutes les controverses que le temps y avait introduites, et d'arriver ainsi à un système religieux plus simple et mieux épuré ». Peut-être cette société de doublure n'est-elle qu'un maquillage pour des fins sociales ou politiques. Tout le

monde fut d'accord pour la confondre avec son aînée rosicrucienne.

Cette attitude chrétienne-évangélique et antipapale, ce souci de guérir et cette connaissance des moyens psychiques rappellent de bien près l'apostolat de Paracelse. En fait, nous voyons figurer, parmi les protagonistes rosicruciens, des disciples notoires de Paracelse : Léonard Thurneysser, Adam de Bodenstein, Michel Toxitès, Valentin, Antrapasus, Donzellini, Siloranus, Pierre Séverin, Gontier d'Andernach, André Ellinger, etc. Figuier est de cette opinion : « Les Rose-Croix ne furent, selon nous, dit-il, qu'une réunion de Paracelsistes enthousiastes, constitués en société (1). » D'ailleurs, Valentin Andrae avait lui-même déclaré que sa société était la réalisation de l'Élie Ariste prédit par Paracelse.

La Rose-Croix compta des hommes fort éminents qui, tous, se réclamèrent de Paracelse. En outre de ceux que nous venons de citer, il y eut Henri Khunrath, l'auteur de l'*Amphithéâtre de l'Éternelle Sapience* (1598) ; Michel Maïer, qui fut médecin de l'empereur Rodolphe II et aurait étendu la Rose-Croix en Angleterre, avec son successeur Robert Fludd, auteur de l'*Utriusque Cosmi Historia* (1677), qui polémiqua pour la Rose-Croix contre Naudé ; enfin, Thomas Vaugham dit Philalèthe, né en 1612, qui fit encore allusion à Élie Ariste. Dans son *Introitus Apertus* (XIII. 33), il écrit : « Soyez, mon livre, le précurseur d'Élie ; préparez la voie du Seigneur », et plus loin : « Déjà Élie est né, et on dit des choses admirables de la Cité de Dieu. » L'*Introitus* est un traité d'alchimie.

Figuier note que son christianisme s'allie à un intérêt très tendre pour les Israélites, comme chez Nicolas Flamel et tant d'autres, ce qui semble caractériser tous les kabbalistes. Mais les prédictions de l'*Introitus* sur la cité future méritent d'être notées : « Quelques années encore, y est-il écrit (XIII. 31-32), et j'espère que l'argent sera aussi méprisé que les scories, et qu'on verra tomber en ruines cette bête contraire à l'esprit de Jésus-Christ. Le peuple en est fou, et les nations insensées adorent comme une divinité cet inutile et lourd métal. Est-ce là ce qui doit servir à notre prochaine rédemption et à nos espé-

(1) Louis Figuier, *L'Alchimie et les Alchimistes*, p. 295.

rances futures ?... Je prévois que mes écrits seront aussi estimés que l'or et l'argent le plus pur et que, grâce à mes ouvrages, ces métaux seront aussi méprisés que le fumier. » Par là, on peut voir que la Rose-Croix paracelsienne avait aussi un programme de réalisations sociales et économiques. Peut-être contenait-elle en germe Karl Marx ? En tout cas, le monisme dialectique de Paracelse se continue tout naturellement dans la philosophie de Marx et Engels. D'ailleurs, toute l'idée du transformisme alchimique et l'idéal de transmutation conduisent automatiquement, sur le plan social, à une attitude réformatrice qui prend un caractère révolutionnaire lorsqu'elle affronte des institutions à prétentions immuables et définitives. Ceci suffirait à situer Paracelse, qui brisa tant de cadres et tant de convenances, dans la lignée des grands révolutionnaires.

Faire de l'alchimie sociale, c'était combattre l'asservissement et la coercition, c'était affirmer le monisme humain, renier le droit divin et l'inégalité essentielle des castes, proclamer l'homogénéité de la nation « une et indivisible » en sa coopération fraternelle ; c'était admettre l'évolution nécessaire des formes sociales et soumettre les institutions à la loi du progrès ; poursuivre, sur le plan matériel comme sur les autres, un bonheur toujours plus grand pour tous. C'était enfin enlever à l'or sa puissance maléfique et lorsque les adeptes soufflaient sur leurs fourneaux en vue de la transmutation, ce n'était pas seulement pour établir leur doctrine du monisme évolutionniste sur des bases expérimentales, mais encore pour annuler les effets sociaux de l'or, pour lequel tant de crimes avaient été commis. Comment les alchimistes entendaient-ils réaliser leur idéal sur le plan politique, nous ne le savons pas positivement, mais nous sommes en droit de penser que Paracelse avait consacré à cette tâche une bonne partie de sa vie lorsque, en véritable adepte, il avait accepté la voie vagabonde et misérable de l'apostolat. Peut-être existait-il aussi de son temps des naïfs bien pensants pour croire que les alchimistes cherchaient à s'enrichir.

Cependant, l'époque était favorable aux actions politiques souterraines. C'est en 1534, deux ans avant la première édition de la *Pronostication* de Paracelse, mais au moment probable où celle-ci était entreprise, qu'Ignace de Loyola avait fondé

l'Ordre des Jésuites, sorte d'Internationale Noire destinée à défendre Rome par tous les moyens, véritable société secrète de réaction opposée aux autres et dont l'histoire nous a conservé des agissements typiques.

Si, au XVIIIe siècle, nous perdons de vue la Rose-Croix, nous en voyons reparaître l'esprit, les symboles et l'ésotérisme dans la Franc-Maçonnerie (surtout sous la forme primitive du Rite Écossais). Encore de nos jours, le grand vulgarisateur français des enseignements maçonniques, Oswald Wirth, décrit toutes les allégories en usage dans les Loges. Dans son *Symbolisme Hermétique* (1), il consacre un chapitre aux rapports de l'Hermétisme et de la Franc-Maçonnerie. Il se réfère à un ouvrage allemand de Wilhelm Höhler, *Hermetische Philosophie und Freimaurerei*, paru à Ludwigshafen en 1905, et il conclut ainsi (2) : « La Franc-Maçonnerie semble n'être qu'une transfiguration moderne de l'ancien Hermétisme. Le symbolisme maçonnique constitue, en effet, un étrange assemblage de traditions empruntées aux anciennes sciences initiatiques. Il tient compte de la valeur kabbalistique des nombres sacrés et règle le cérémonial d'après le principe même de la magie. Il dispose, d'autre part, le soleil, la lune et les étoiles comme le veut l'astrologie. Mais c'est l'alchimie philosophique, telle que la conçurent les Rose-Croix du XVIIe siècle, qui présente avec la Maçonnerie les analogies les plus frappantes. Il y a, de part et d'autre, identité d'ésotérismes, les mêmes données initiatiques se traduisant par des allégories empruntées, les unes à la métallurgie, et les autres à l'art de bâtir. La Franc-Maçonnerie n'est, à ce point de vue, qu'une transposition de l'alchimie.»

Comme on voit, les idées que défendait Paracelse ne sont pas oubliées, et si l'on tient compte des influences sociales et politiques des sociétés secrètes à notre époque, il faut reconnaître que Théophraste est toujours vivant.

(1) 1931 (16, rue Ernest-Renan, Paris).
(2) Page 85.





Les portraits de Paracelse, par Aug. Hirschvogel en 1538 et en 1540.

(Gravures d'après les tableaux à l'huile).

CHAPITRE IX

Dernières étapes.

Étant parti de Vienne à la fin de 1537, Théophraste se rendit à Villach qu'il avait quitté en 1526. Son père y était mort depuis quatre ans, exactement en 1534, le jour de « Notre-Madone », et il était attendu pour les formalités de succession.

Il est probable qu'au cours de sa vie errante, Théophraste n'avait pas souvent pensé à son père. Ceux qui se tendent dans les efforts de l'œuvre à accomplir et de l'action à soutenir n'aiment pas, en général, s'attarder dans la contemplation du passé. On peut supposer que ses nombreux déplacements ne lui avaient guère laissé la possibilité de recevoir des nouvelles de Villach et qu'il avait longtemps ignoré son deuil.

Au demeurant, tous les liens affectifs avec le passé étaient rompus dans son cœur. Il avait donné toute sa fougue à combattre ce que le souvenir paternel avait symbolisé pour lui : l'esprit médiéval, la médecine galénique ; il était devenu étranger à l'esprit de famille et au culte du nom. Dans ses méditations, Paracelse considéra que le vaste monde l'avait connu sous le nom de Théophraste et que bien peu, parmi ses amis ou ses ennemis, avaient vu en lui un descendant des Hohenheim. Cette noblesse lui avait été odieuse, comme le poids de toutes les traditions, et il l'avait cachée comme une tare : *Alterius non sit qui suus esse potest.* Il avait voulu être lui-même, sans rien devoir aux ancêtres. Cette rupture avec les souvenirs d'une enfance douloureuse, consommée par le deuil, lui était plutôt un allégement.

Il lui revint à l'esprit, à ce propos, les *Pronostics* qu'il avait écrits à Esslingen, en 1529, pour les années 1530 à 1534 et la

couverture symbolique qu'il avait fait dessiner, représentant un personnage couronné dans un cercueil surmonté de l'astrologue triomphant. Il réalisa combien cette allégorie, qu'il avait destinée à la fin d'une ère et à la décadence de principes périmés, se rapportait également à la mort de son père, porteur du blason familial, survenue précisément en 1534. Alors, mesurant le poids de l'œuvre accomplie depuis le départ de Villach, l'amertume des renoncements et des persécutions, il se sentit encore plus seul et plus grand.

Cependant, le grave mystère de la mort, qu'il avait jusque-là scruté en occultiste, prit, dans son sentiment intime, une saveur différente. Il devint en quelque sorte conscient de sa mortalité. C'était assurément le résultat de tous les détachements qu'il avait dû subir, depuis sa privation des caresses maternelles jusqu'aux insultes et à la misère matérielle qu'il avait connues en Appenzell, mais c'était quelque chose de plus, comme une identification à son vieux père défunt. Cette impression se fit encore plus intense quand il eut accepté l'offre qui lui était faite, tandis que se prolongeaient les formalités de succession, d'entrer au service des Fugger pour l'étude des métaux. En cela, il prenait le remplacement de son père, mort à la tâche après trente-deux ans de labeur et dont l'existence avait été stable, autant que celle du fils avait été vagabonde. Il s'agissait de savoir si l'on trouverait de l'or dans les mines, en plus du plomb et de l'argent. Le résultat des recherches de Paracelse fut consigné dans la *Chronique de Karinthie*, et le manuscrit confié à la Municipalité pour être édité. Il reçut une réponse de remerciements et d'assurances, datée de septembre 1538.

Pendant ce séjour à Villach, ou plutôt à Saint-Veit, à quelque distance, Paracelse fit quelques cures importantes, notamment celle d'un confrère éminent, Albert Basa, médecin du roi de Pologne, qui était venu pour le consulter. Là encore, il eut ce destin contradictoire d'être l'objet d'une considération extrême des uns et d'un extrême mépris des autres. Il raconte lui-même, dans sa *Chronique de Karinthie*, une avanie concertée qui lui fut faite dans la cour de l'église de Villach, un jour qu'il se rendait au service. On peut se demander si le lieu de cette manifestation hostile avait été choisi fortuitement, comme

un point central pour obtenir le maximum de scandale, ou si cette démonstration n'avait pas un caractère religieux, Paracelse ne pouvant pas être en odeur de sainteté auprès des dévots.

Il préféra quitter la région, sans attendre la publication de sa *Chronique*. D'ailleurs, celle-ci ne vit le jour que vingt-cinq ans plus tard, à Cologne, en même temps que le *Labyrinthus* et les *Maladies du Tartre*. Il est clair que quelque chose était intervenu pour changer les dispositions des autorités.

A la fin de 1538, nous trouvons Paracelse à Laibach, en Carniole, où Augustin Hirschvogel fit de lui un portrait resté célèbre. On y trouve inscrites les deux devises qui lui étaient chères : « *Alterius non sit qui suus esse potest* » (Quand on peut avoir une personnalité propre, il ne faut pas emprunter celle d'un autre), et « *Omne donum perfectum a Deo, imperfectum a Diabolo* » (Tout le bon vient de Dieu, et le mauvais du diable, ou, plus librement encore : On reconnaît l'arbre à ses fruits, précepte indispensable à suivre pour juger Paracelse). La fameuse épée n'est pas oubliée. On a fait circuler des légendes sur cette épée dénommée « Azoth » : pour les uns, un diable était enfermé dans le pommeau, pour les autres, une provision de laudanum ou de pierre philosophale. Pourquoi ne pas admettre qu'elle était un souvenir de ses campagnes militaires, de ce que sa vie avait eu de plus viril, de la supériorité qu'il avait eue sur son père ? On peut aussi supposer que l'épée, qui était destinée à jouer un rôle symbolique si important dans les cérémonies des Rose-Croix et des Francs-Maçons, dérivait du souvenir paracelsien.

Pendant deux années, on a du mal à suivre les traces du vagabond. On pense qu'il passa à Augsburg et à Munich, en 1539, pour retraverser Villach, atteindre Gratz en Styrie, puis Breslau, puis Vienne où il retrouva Hirschvogel, qui fit de lui un nouveau portrait (en 1540). En avril 1541, il fut à Schober (ou Strobl), sur les bords du lac de Fuchel. En mai, il arriva à Salzburg, où il fut reçu par le prince-archevêque Ernest, duc de Bavière, puisqu'il avait le privilège des accueils honorifiques, en même temps que des cabales honteuses.

Ce fut sa dernière étape.

Des doutes se sont créés sur les circonstances de sa mort. On a dit que les médecins de Salzburg, jaloux, avaient payé

un ruffian pour l'assommer ou pour le faire tomber du haut d'un rocher, ou pour lui faire prendre du poison.

Toujours est-il qu'il ne resta pas longtemps dans le petit cabinet de consultation qu'il s'était aménagé, et où il aurait commencé une étude sur *La Sainte Trinité* qui ne fut jamais terminée, mais qui fut publiée, en 1570, par Toxitès. C'est dans une chambre de l'auberge du *Cheval Blanc*, dans la Kaygasse, qu'on fit venir le notaire Hans Kalbsohr, le 21 septembre, pour ses dernières volontés. Au Dr André Wendl, de Salzburg, furent attribués ses livres, ses instruments et ses médecines, d'ailleurs épars à Augsburg, Kromau, Villach, etc. Le peu d'argent qui restait devait, une fois les dettes payées, être distribué aux pauvres, aux humbles, aux misérables, pendant qu'on chanterait les psaumes I, VII et XXX, indiqués par le mourant lui-même : « Il sera comme un arbre planté sur les rives ; il produira les fruits en leur saison. Ses feuilles, non plus, ne se dessécheront... Seigneur, tu n'as pas permis à mes ennemis de triompher de moi... Tu as permis à ma montagne de tenir ferme : tu n'as pas caché ta face..., etc. » Ses exécuteurs testamentaires furent Maître Georges Teyssenperger et Michel Setznagel.

La mort survint le 24 septembre 1541. A ce moment, Uranus se trouvait dans le Lion, correspondant probablement à la maison VIII ou maison de la mort dans le ciel de naissance de Théophraste et formant une opposition avec l'emplacement de Saturne, maître supposé de l'Ascendant dans ce thème. D'autre part, Neptune, dans le Bélier, se trouvait en quadrature exacte avec le Mars radical, indicateur des tribulations et des épreuves par sa situation dans le Capricorne à la naissance. Si l'on considère la correspondance du Bélier avec la tête ou, plus exactement, avec le coup de tête et celle du Capricorne avec les jambes ou, plus exactement encore, avec l'acte de grimper au moyen des jambes, cette transition de Neptune à Mars coïncide bien avec les circonstances de la mort.

Le jour même de sa mort, Paracelse fut enterré dans le cimetière des pauvres qu'il avait expressément désiré — mais le prince-archevêque, qui l'avait si bien reçu, ordonna des funérailles solennelles. Le grand voyageur n'avait pas atteint sa quarante-huitième année. Pendant plus de trente ans, il

avait parcouru le monde, ne possédant guère que ses livres et ses médicaments.

Il semble bien que le destin ne cessa pas tout à fait avec la mort, car la dépouille de l'illustre vagabond fut maintes fois déplacée. Une première exhumation eut pour but, cinquante ans plus tard, de permettre l'emplacement d'une chapelle à saint Gabriel. La deuxième fut ordonnée, en 1752, par l'archevêque Andreas von Dietrichstein, pour mettre les ossements dans une pyramide de marbre, sous le porche de l'église. On voulut alors orner le monument d'un portrait, mais c'est le portrait du père de Paracelse qui fut placé par erreur — et c'est le professeur Seligmann qui s'en aperçut le premier, en 1869. En 1830, lorsqu'une épidémie de choléra menaça Salzbourg, un pèlerinage fut fait à son tombeau, comme à celui d'un saint. Cette vénération religieuse après la chute mortelle rendait, une fois de plus, Théophraste semblable au météorite d'Einsisheim.

Au début du xxe siècle, le Dr Thomas von Sömmering obtint l'autorisation d'examiner le crâne pour étudier ce qu'il y avait de vrai dans les bruits contradictoires qui couraient sur les causes de sa mort. Il trouva une lésion occipitale, et admit l'hypothèse d'une chute ou d'un coup. La question fut reprise par le Dr Aberlé, qui réexamina les os à maintes reprises en 1878, 1881, 1884 et 1886. Il finit par conclure plutôt à des lésions rachitiques et pensa que, si Paracelse était mort d'une fracture en ce point, il n'aurait pas été en état de dicter ses volontés. Il publia le résultat de ses investigations à Salzburg, en 1891. Mais la question est-elle tranchée ? Les dernières volontés furent-elles réellement dictées ou extraites de quelque papier que Paracelse pouvait avoir écrit à l'avance ? Les lésions occipitales de nature rachitique peuvent-elles exister sans une déformation très accentuée du thorax et des membres ? Enfin, on comprendrait mieux que Paracelse ait été transporté dans un hôtel après un accident, que par un désir délibéré de ne pas mourir chez lui. Pourquoi a-t-il fallu au Dr Aberlé six examens successifs, si les conclusions de ses prédécesseurs étaient manifestement erronées ?

Il serait évidemment téméraire de risquer une opinion, mais ce mystère même, sur la nature de la mort, subsistant après tant de recherches, doit être considéré comme suspect. Tout

s'est passé comme s'il y avait eu crime, mais un crime de nature particulière, qu'on aurait eu intérêt à maquiller tardivement, pour des raisons de politique spéciale. Au fait, si Paracelse avait été tué, quels auraient été les ennemis qui auraient assumé la responsabilité de l'exécution ? Des confrères, a-t-on dit. Mais les querelles professionnelles les plus fielleuses, de mémoire médicale, n'ont jamais abouti à un meurtre. Des ennemis politiques alors ? Paracelse avait tenu une place assez importante dans les conflits profonds qui avaient déchiré son époque, notamment dans le domaine religieux et dans l'action sociale qui avait vraisemblablement occupé les dernières années de sa vie. En tout cas, il avait toujours manifesté assez d'indépendance pour n'avoir pas suscité de graves rancunes. Cependant, quand il est si difficile de nos jours de se faire une idée sur les crimes de ce genre, en dépit de la grande publicité des rapports et des controverses, comment espérer des lumières sur ce qui s'est passé il y a si longtemps ?

En vérité, peu importent maintenant les faits, mais que des bruits d'assassinat aient pu courir avec tant de persistance, et les enquêtes multiples rester si contradictoires, voilà qui témoigne indubitablement de l'atmosphère de malédiction dans laquelle vécut et mourut le grand Théophraste.

CHAPITRE X

L'Héritage de Paracelse.

Paracelse nous a laissé une œuvre tellement considérable qu'on a supposé que beaucoup de publications faites sous son nom étaient apocryphes, un homme ne pouvait arriver, dans le cours d'une vie plutôt courte, à composer tant de volumes. Ceci est beaucoup exagéré, car en écrivant seulement deux pages par jour pendant dix ans, Paracelse aurait pu couvrir encore plus de papier, ce qui est facile à calculer sur l'édition de ses œuvres complètes. Or, il est probable qu'il nota ses enseignements pendant plus de vingt ans et qu'en dehors de sa pratique médicale, il n'eut pas d'autre débouché pour son activité volcanique. Victor Hugo et Balzac ont écrit plus que lui. L'objection ne tient donc pas.

Voici, tirée de l'édition de Huser (1589-1591) en dix volumes, et reprise dans l'édition en allemand moderne par Bernard Aschner (1), la liste des œuvres de Paracelse et des documents qui s'y rapportent directement :

Volumen Paramirum. De l'activité médicale. Cinq causes sont à l'origine des maladies.

1er Livre païen : de l'*Ens Astrorum* (des astres) et son influence sur les maladies terrestres.

2e Livre païen : de l'*Ens Veneni* (du poison).

3e Livre païen : de l'*Ens Naturale* (origine des maladies dans la propre constitution de l'homme, dans les constellations microcosmiques, dans les quatre éléments, les quatre tempéraments, et dans les nombreuses humeurs.

(1) Édit Gustav Fischer, Wien, 1926-1932, 4 vol.

4e Livre païen : de l'*Ens Spirituale* (des esprits). Les mauvais desseins et les désirs de l'homme engendrant les maladies.
Influences de l'esprit et de la volonté. Hypnotisme. Magie Noire. Sorcellerie.
5e Livre non païen : de l'*Ens Dei* (de Dieu).
Maladies infligées par Dieu.

Opus Paramirum (secundum).

1er Livre : Des trois substances fondamentales, le Mercure, le Sel et le Soufre, comme causes et origine des maladies.
2e Livre : Suite de la question précédente.
3e Livre : Du Tartre, cause de toutes les maladies. Formation des dépôts tartriformes dans le corps.
4e Livre : De la matrice. Origine des maladies de la femme.
5e Livre : Des maladies invisibles. Traité de l'origine des maladies qui n'ont pas, comme les précédentes, une source naturelle, mais sont nées d'un mauvais usage de la foi, de l'imagination, des forces cachées dans les Mumies des trépassés et des saints, et ont été guéries par les mêmes causes. Influences magiques. De la puissance des paroles magiques.

De l'Origine de l'Homme, ou le Livre de l'Origine des choses sensibles dans la raison.

Les Caractères Fondamentaux de l'Homme.

Le Livre Paragranum. Des quatre éléments de l'art de guérir.

1. La Philosophie.
2. L'Astronomie.
3. L'Alchimie.
4. L'Honnêteté du Médecin.

Le Livre Paragranum Secundum. (Incomplet.)

1. De la Philosophie.
2. De l'Astronomie.
3. De l'Alchimie.

Lettre aux États de Carinthie. (On possède la réponse : Lettre des États de Carinthie à Théophraste.)

Chronique de la Carinthie.

Les Sept Plaidoyers (Defensiones).



Tombeau de Paracelse à Salzbourg.

Le Labyrinthe des Médecins égarés (où le médecin doit rechercher son art).

Le Livre du Tartre. Origine, cause et guérison du sable et de la pierre. Maladies tartriques.

De la Puissance des Organes (2 livres et un fragment).

1er Livre : De la puissance des organes spirituels.

2e Livre : De la puissance des organes internes (le cœur, le cerveau, le foie, la rate, les reins, la bile, les poumons).

3e, 4e et 5e Livres : Fragments.

Sur les Trois Éléments Fondamentaux (Essentiæ).

Le Sel, le Soufre et le Mercure.

De l'Origine et de la Guérison de la Peste Naturelle. (Considérations sur la formation de la peste par des causes naturelles et des causes surnaturelles. Kabbale. Science des signes. Préparation des remèdes. Influences cosmiques. Puissance magnétique de la Mumie dans l'homme. Le poison des planètes. Sur la sorcellerie. Empoisonnement par le sang menstruel. Instructions magiques.)

Un Petit Livre sur la Peste adressé à la Ville de Sterzing.

Comment reconnaître et traiter la peste.

Deux Livres sur la Peste et ses Accès.

Trois autres Livres sur la Peste.

Quelques Fragments sur la Peste.

Deux Livres sur les Maladies qui proviennent de la Pierre (du tartre).

1er Livre : Formation et localisation des concrétions (pierres externes et pierres internes. Calculs dans l'estomac, dans l'intestin, dans le foie, dans le péritoine, dans le rein, dans la vessie et dans les articulations. La diète à observer dans les maladies calculeuses).

2e Livre : Sur les calculs de l'estomac. Compression de l'estomac. Coliques intestinales. Fièvre gastrique. Engorgement du foie. Maladies du foie provenant des calculs. De la peste. Les époques de la vie. De l'âge critique. Pleurésie et angine. De l'hydropisie. La fièvre du foie. Maladies des reins. Le diabète. Calculs des voies urinaires.

Lettre de Paracelse à Érasme de Rotterdam. [*Avec réponse d'Érasme*].

Un Livre sur la Jaunisse. (D'après ses conférences de Bâle.)

Quatorze Livres des Paragraphes. Les maladies de la décomposition. Sur les parasites. Sur la maladie de dépérissement. Sur l'hydropisie. De l'épuisement. Dépérissement des membres et consomption. Sur la lèpre. De la goutte. De l'asthme. Les fièvres externes. Maladies internes de la tête. Maladies de la matrice. Sur les douleurs des dents. Sur les douleurs d'oreilles et d'yeux. Nombreuses recettes.

Des Maladies Tartriques. Le calcul. La gravelle. Le sable. La goutte. L'arthrite, etc.

Des Maladies qui ravissent la Raison aux Hommes (de morbis amentium).

1. De l'épilepsie.
2. De la manie (folie furieuse).
3. De la *chorea lasciva* (danse de Saint-Guy).
4. De l'étouffement (suffocation) de l'intellect.
5. De la perte de sens chez les fous *(Lunatici, insani, vesani, melancholici* et *obsersi).*

Le Livre des Contractures des Membres.

1er chapitre. Contractures résultant d'une lésion, d'un calcul, de coliques, de la colère et du vin.

2e chapitre. De la manière de vivre et des médicaments. (L'or. Les perles. L'antimoine. Soufre. Vitriol. Tartre. Baume. Les quatre Arcana spécifiques.)
(A comparer aux chapitres correspondants du 1er Livre d'*Opus Paramirum*, plus loin, au Livre sur le Tartre et aux deux Livres sur les Maladies Calculeuses.)

Onze Chapitres ou Livres sur l'Origine de Diverses Maladies.

a) A savoir de l'hydropisie, des maladies de la couleur, de l'attaque, des vers, de la goutte, de la consomption, de la colique, de la folie furieuse, de la dysenterie, du dépérissement, du refroidissement.
(A rapprocher ,les quatorze Livres des Paragraphes.)

b) Les cinq chapitres sur l'hydropisie, la tuberculose, les maladies de la couleur, la colique et l'attaque, conçus d'une manière différente.

Le Livre des Maladies Goutteuses, et de celles qui s'y rattachent. Localisation, origine et traitement de ces affections.

Deux autres Livres sur les Affections Goutteuses.

Un Livre sur les maladies caduques. On en distingue quatre d'après les quatre éléments.

La Débilité qui a son Origine dans la Matrice (De Caduco Matricis).

Trois Livres sur la Maladie des Mineurs, et autres affections de même nature. (Il s'agit des maladies contractées par les mineurs et les gens qui travaillent dans les fonderies, à savoir : la tuberculose, l'asthme, les empoisonnements par les métaux tels que l'arsenic, le mercure, l'antimoine, le cuivre, les sels, les acides, les gaz des mines et des fonderies, et autres analogues. Sont également indiqués les préservatifs et les remèdes contre ces maladies.

Dissertations Théoriques sur Diverses Maladies, et une Classification Schématique de celles-ci.

Du calcul. De la goutte. Des métamorphoses. Des contractures. De la débilité. De l'hydropisie. Des crampes. Des parasites. Des maladies rhumatismales. Des tumeurs de pus. Des ulcères. De la fièvre.

Un Fragment sur les Maladies Tartriques.

Le calcul de l'estomac, des reins, des veines, des os fistuleux, etc.

Consilia Medica (Ordonnances).

1. Consilium à Adam Reyssner pour fortifier le cerveau et l'estomac, etc...
2. Consilium à Franz Boner contre la hernie.
3. Nouveau consilium à Franz Boner.
4. Consilium au fils de Franz Boner contre les affections des yeux.
5. Consilium à Johann von Leipnik, de Mährisch-Kromau.
6. Consilium contre la goutte, l'attaque et la pleurésie, avec un conseil destiné à la femme et à la fille de l'intéressé (contre les maladies de la femme).
7. Consilium à Sebaldus Treyling contre la colique et l'arthrite.
8. Consilium à Jakob Tollinger d'Aussee.
9. Régime contre l'affection pulmonaire.
10. Une ordonnance de Hohenheim contre les maladies de la pierre.
11. Une autre ordonnance contre la goutte.

Fragments divers sur les thèmes médicaux, représentant des compléments aux dissertations contenues dans les ouvrages précédents.

1. Fragments complémentaires du *Paramirum* (y comparer la première partie du tome I) sur les cinq Entités.
2. Le livre des quatre colonnes de la médecine.
3. Fragments complémentaires du *Paragranum*.
4. Un livre sur les maladies épidémiques.
5. Fragments sur les maladies de la pierre.
6. Autres fragments : Les glaires, les jours critiques, la pleurésie, l'angine, l'hydropisie, la fièvre du foie, les affections des reins, le diabète, le calcul vésical, la jaunisse, etc...
7. Commentaires sur les quatorze livres des *Paragraphes*. Des maladies de dissolution. Des vers et de la débilité, etc.
8. De l'hydropisie. De la tuberculose. Des maladies de la couleur. De la folie furieuse. Des vers. De la diarrhée. De la débilité. Des affections de la matrice. De la goutte, etc.
9. Sur les maladies des mineurs.

   Observations sur la peste. Une lettre écrite par Theophrastus à quelqu'un.

Santé et Maladie.

Maladies qui proviennent des excréments. Anatomie et affections des yeux.

Commentaire sur les Aphorismes d'Hippocrate.

Leçons de Saignée et de Scarification.

Connaissance de l'Urine et du Pouls.

(Cinq dissertations différentes ou fragments.)

De l'Enseignement portant sur la Prescription des Remèdes.

(Deux dissertations.)

Archidoxes.

Neuf livres.

De Renovatione et Restauratione. (Le renouvellement et la rénovation).

Un livre.

De Longa Vita (De la longue vie).

Un livre en allemand.

De Longa Vita (De la longue vie).

Cinq livres en latin.

Quelques Fragments des Livres sur la Longue Vie.
(En allemand.)

De Præparationibus (Des préparations).
Deux livres en latin, le premier en entier. Seul, le début du second subsiste.

La Composition du Spiritus Vitrioli et ses différentes espèces.

De Natura Rerum (De la nature des choses).
Neuf livres.
1. *De Generationibus* (Les origines des choses).
2. *De Crescentibus* (Les choses en état de croissance).
3. *De Conservationibus* (La conservation).
4. *De Vita* (La vie).
5. *De Morte* (La mort).
6. *De Resuscitatione* (La résurrection).
7. *De Transmutationibus* (Les transformations).
8. *De Separationibus* (Les séparations).
9. *De Signaturis* (La science des signes).

De Tinctura Physicorum (La teinture des alchimistes).
Un livre.

Liber Vexationum, également dénommé par certains *Liber Fixationum* ou *Cælum Philosophorum* (Le ciel des Philosophes).

Thesaurus Alchemistorum (Le trésor des alchimistes).

De Cementis.
Expose le contenu du huitième livre de l'Ouvrage sur les transformations de métaux.

De Gradationibus.
Correspond au dixième livre du même ouvrage.

Cementum Super Venerem ex Marte.

Manuale de Lapide Philosophorum (Manuscrit sur la pierre philosophale).

Ratio Extrahendi ex Omnibus Metallis Mercurium, Sulfur et Crocum Paracelsica.

Intimatio Theophrasti.

De Gradibus et Compositionibus (Les degrés et la composition des recettes pharmaceutiques et des produits naturels).
Sept livres en latin.

De Gradibus et Compositionibus.

Un livre dans lequel la matière est traitée plus amplement que dans le livre ci-dessus indiqué.

[On possède encore :

1. *Pages complétant les livres sur les degrés*, écrites pendant le cours de Paracelse par ses auditeurs.
2. *Autres feuillets complémentaires des livres sur les degrés*, correspondant au premier livre et aux suivants.
3. *Plusieurs courtes remarques complémentaires aux livres des degrés.*
4. *Fin du septième livre*, telle qu'elle a été écrite par Paracelse.]

Quelques Fragments et une petite note qui correspondent aux livres sur les degrés. (En allemand et en français.)

1. De la place des sept planètes dans le corps de l'homme.
2. Les tempéraments.
3. Les degrés des choses d'après les quatre éléments.
4. Les degrés spagyriques.
5. Les différences et les maladies d'après les pays, etc....
7. L'art de trouver le dosage et la composition des recettes.
8. La correspondance des remèdes et des maladies.
9. La correspondance des remèdes et des diverses parties de l'homme.
10. Les préparations *(De Præparationibus).*
11. Un fragment en allemand d'une introduction concernant les livres *De Gradibus.*
12. La préparation des liquides, huiles et alcalis.
13. L'art de prescrire les ordonnances.
14. Divers fragments sur la préparation et l'utilisation de certaines huiles, etc.

Herbarius ou les Vertus des Herbes, Racines, Graines, etc. d'Allemagne (de la Patrie et de l'Empire).

L'ellébore noir. La persicaire. Le sel. Le chardon anglais. Les vertus du corail. Le pouvoir des aimants.

Explications utiles et remarques sur les Vers de Macer concernant les herbes, les racines, etc.

(Écrites sous la dictée de Paracelse par J. Oporinus.)

Quelques Fragments sur les Racines.

1. Introduction au livre sur les racines adressé aux médecins.
2. Une page sur la *Materia Prima.*
3. Un fragment du premier livre sur les vertus des choses
4. Les erreurs de Macer et des autres botanistes.
5. Quelques pages sur les vertus de certaines herbes telles que la Consolida aurea, l'Hypercium, la Persicaria, la Serpentina, la Consolida, etc.
   Le plantain *(Plantago).*
6. Un fragment sur la nature du vin.

Les Choses Naturelles. Premier livre dans lequel sont décrits les corps simples suivants :

1. La térébenthine.
2. L'ellébore noir et l'ellébore blanc.
3. La persicaire.
4. Le sel.
5. L'herbe de la Saint-Jean.
6. L'aimant.
7. Le soufre.
8. Le vitriol.
9. L'arsenic.
10. Le tartre, etc.

Deux Autres Traités :

La térébenthine.
Le miel.

Un Traité sur la Préparation et l'Utilisation du Bois d'Ébène.

Un Livre sur la Guérison de la Hernie.

La Préparation et l'Utilisation de la Mumie.

Liber Principiorum (Le livre des origines).

Sur les serpents, les crapauds, les araignées, les vers de terre, les crabes, etc., et leur utilité et usage en médecine.

De Thermis (Les eaux thermales).

Cinq traités sur leurs vertus et leurs pouvoirs médicaux.

Sur les Eaux Thermales de Pfeiffer.

Un petit livre spécial.

Cinq Fragments sur les Bains Chauds.

Philosophie sur l'Origine des Éléments (en quatre parties).

Fragment du premier ouvrage sur l'anatomie.
L'élément lumière.
L'élément feu.
L'élément terre.
L'élément eau.
Un livre sur l'origine de l'homme.

Un Livre sur les Apparitions du Ciel (Meteora).

L'expulsion de Lucifer et d'Adam. (Un fragment.)

Un Autre Livre sur les Météores. Les Effets de l'Élément Feu.

La gelée blanche, la rosée.
Le brouillard, les nuées ou nuages.
La pluie, la pluie torrentielle.
Les éclairs, le tonnerre, la grêle, la bourrasque.
L'origine du temps d'orage.
L'arc-en-ciel (un fragment).
Le sang, les grenouilles, etc., qui tombent sur la terre.
Les métaux et les pierres (un fragment).
Les maladies imprimées par l'élément feu au corps.
Les signes d'origine céleste, qui sont d'une espèce rare.

Encore d'autres chapitres sur les visions célestes.

Sur la gelée blanche, la rosée, les vents.
Sur les éclairs et le tonnerre.
L'arc-en-ciel.
L'arc-en-ciel (un autre chapitre).
Les comètes.
La pluie.

La Formation des Métaux et des Minéraux.

Deux traités.
Une page sur les minéraux *(en latin)*.

Allocution de Théophraste aux Étudiants pour les convier à l'étude de la nouvelle médecine (publiée à Bâle).

Lettre de Théophraste à Christophe Clauser.

Éloge Nécrologique de Johannès Frobenius.

Quelques Livres Entiers du Premier Tome de la Philosophie, sur les œuvres de Dieu et les mystères de la nature.

1. Les lunatiques *(De Lunaticis)*.
2. L'origine des idiots *(De Generatione stultorum)*.
3. Les nymphes (les sylphes, pygmées, salamandres et autres esprits).
4. Le livre de la prophétie.
5. Le malheur et le bonheur *(De bona et mala fortuna)*.
6. L'influence véritable des choses *(De vera influentia rerum)*.
7. La découverte des arts *(De inventione artium)*.
8. L'accomplissement de vœux *(De votis alienis)*.
9. L'autorité des Saints, leurs bienfaits, leurs signes et leur blasphème *(De sanctorum auctoritate, beneficiis, signis et blasphemis)*.
10. Cérémonies et usages superstitieux *(De superstitionibus et ceremoniis)*.

Quelques Livres Incomplets du Premier Tome de la Philosophie.

1. Fragment du livre sur les sorcières et leurs actions *(De Sagis et earum operationibus)*.
2. Sur celles des possédés des démons (et des mauvais esprits).
3. Les rêves et les somnambules.
4. Le sang après la mort.
5. Les âmes des hommes qui réapparaissent après leur mort.
6. Le pouvoir de l'Imagination.
7. Les caractères (symboles).
8. Les Homunculi et les Monstres, ainsi que des êtres issus des pratiques sodomiques.

La Philosophie Occulte (Philosophia Occulta).

1. Les consécrations.
2. Les conjurations.
3. Les caractères (symboles).
4. Apparitions et visions spirituelles au cours du sommeil.
5. Les esprits terrestres sous la terre.
6. La puissance de l'imagination.
7. Trésors cachés dans la terre.
8. Comment l'homme se trouve possédé par le diable.
9. Comment il faut chasser les diables.
10. Les tempêtes d'origine magique.
11. Abus de l'art magique.

Livre sur les Images (magiques).

Philosophie de Théophraste.

1. L'observation du temps.
2. La création et la conservation des quatre corps élémentaires.
3. La chair et la Mumie.
4. La différenciation entre les corps et les esprits.
5. L'état de sommeil et l'état de veille des corps et des esprits.

Livre sur le Fondement et l'Origine de la Sagesse et des Arts.

Quelques Fragments :

1. La base de la sagesse et des sciences.
2. Les somnambules.
3. Origines de la folie.

La Philosophie Sagace (Philosophia Sagax) ou la Grande Astronomie.

Quatre livres :

1. L'astronomie naturelle.
2. L'astronomie céleste ou surnaturelle.
3. L'astronomie de la Foi ou du nouvel Olympe.
4. L'astronomie satanique ou infernale.

Un Autre Livre Bref sur l'Astronomie dans son Ensemble.

Les Quatre Espèces de Prophéties (Practica in scientiam divinationis).

Un Autre Abrégé, ou une Explication de l'Astronomie dans son Ensemble. (Nigromantie, science des signes, les arts incertains, les mathématiques, etc.)

Quelques Fragments et Notes correspondant aux livres précédents.

1. La connaissance des astres.
2. Quelques définitions des arts portant sur l'astronomie.
3. Une note sur la justification de la magie.
4. Une autre sur l'utilité de la philosophie sagace.
5. Classement des arts relatifs à l'astronomie.
6. Fragment d'un préambule sur les prophéties.
7. Préambule sur l'art de la doctrine des signes.
8. Fragment d'un préambule sur les arts incertains.
9. Un autre fragment sur la science des signes.

Le Livre Azoth ou le livre sur le bois et la ligne de la vie (science cabbalistique des signatures de la conformation de l'homme).

Archidoxis Magica (La véritable sagesse magique).
Sept livres :

1. Les sceaux (amulettes) et les caractères (symboles) contre quelques maladies un peu plus sérieuses.
2. Les sceaux des douze signes du Zodiaque et leur puissance.
3. Les symboles qui concernent tout spécialement certains êtres vivants.
4. La transformation des métaux correspondant au cours des astres.
5. La remise en honneur du miroir.
6. La composition des métaux, ou l'*Electrum Magicum*.
7. Les sept sceaux des planètes.

Explication de Trente Figures Magiques qui ont été trouvées dans le monastère de Karthäuser, à Nuremberg.

Prophétie d'Événements Futurs pour vingt-quatre années, décrits par trente-deux figures magiques.

Une Autre Courte Prophétie par des discours magiques secrets.

Explication Rectificatrice de Théophraste sur certains chapitres des prophéties, décrite par Johann Lichtenberger.
(1re et 2e parties.)

Un Petit Volume de Prédictions Astrologiques.

A cette liste, il conviendrait d'ajouter, pour être complet, les écrits théologiques qui sont attribués à Paracelse, qui manquent dans l'édition de Huser, et que Bernard Aschner n'a pas cru utile de reprendre dans son édition récente. Ils ont été publiés, en 1916-1918, par K. Sudhoff et W. Matthiessen, dans *Archiv für Reformatiogeschichte* (1).

Ce sont :
Vom Selingen Leben (De la vie de l'âme).
Vom hächsten ewigen Gut.
Von der ewigen Warhrheit.
Von der Macht der göttlichen Gnade.
Von der Auslegung des I Kapitels Johannis.
Von Christe Leiden u. Unserer Freude.
Von der Klarifikation der Selingen.
(Le deuxième traité semble le plus important.) (2)

(1) Leipzig, 1917-1918.
(2) Cf. Fr. Spunda, *Paracelsus*, p. 170, Wien-Leipzig, 1925.

Nous avons vu que Paracelse apparaît comme l'homme d'une doctrine, d'un mouvement, d'une secte. Parmi ceux qui portèrent et transmirent une compréhension initiatique du monde, depuis les mystères de l'antiquité en passant par les ordres secrets et les confréries du moyen âge, il fut, sans contredit, le plus important. Non seulement il élabora, grâce à sa merveilleuse érudition et à son travail acharné, une synthèse très compréhensive d'enseignements d'origines diverses, mais il vécut à une époque critique pour les idées, au moment où la Renaissance faisait craquer les cadres scolastiques et ecclésiastiques pour chercher, partout au delà, des inspirations neuves et pour affirmer les droits de la vie contre la raison abstraite. Nous pensons qu'il appartenait à une organisation occulte prérosicrucienne, destinée à un développement considérable dans le siècle suivant. Mais si l'on peut discuter ce point, il reste évident que le courant d'idées véhiculées par la Rose-Croix le prit comme maître et comme autorité, ce qui aboutit à un résultat identique dans la suite. Sa personnalité occupe le sommet de la vague spirituelle qui, venue de l'antiquité, franchit les barrages du moyen âge pour féconder la pensée humaine. Paracelse n'est pas seulement grand en hauteur, pour avoir occupé ce sommet ; son œuvre constitue encore la plus vaste synthèse philosophique, religieuse, sociale, médicale et scientifique qui fut jamais réalisée par un esprit humain. Tous les apports des sources les plus multiples, les fruits de toutes les traditions et de toutes les écoles furent par lui réunis en une immense gerbe que personne, après lui, ne put étreindre dans sa totalité, faute de posséder une envergure comparable.

Échafaudés par son génie en une synthèse cohérente, les divers éléments de sa pensée ne tardèrent pas à se dissocier en des combinaisons neuves, il est vrai. Ce que le corps vivant réalise, dans son métabolisme, en animant la substance de tous les matériaux empruntés au milieu, en donnant à cette élaboration une existence synthétique après laquelle vont apparaître des produits de désintégration qui n'existaient pas auparavant dans la nature, l'esprit de Paracelse l'a fait pour les idées. L'œuvre de Paracelse, c'est un moment maximum dans cette vie de l'intelligence qui est comparable au métabolisme biologique.

Dans le domaine scientifique, il prêcha une méthode d'observation et d'expérimentation déjà indiquée par Roger Bacon et nettement révolutionnaire par rapport à la culture médiévale, mais il la prêcha à un moment où le monde pouvait l'entendre et la comprendre. Il incarna donc splendidement l'idéal de la Renaissance, en faisant passer l'existence du fait avant l'autorité de la théorie, autrement dit, en libérant la vie de l'interprétation obsessionnelle. Comme tous les alchimistes, il est à l'origine de la science expérimentale qui devait connaître une si éclatante fortune.

Tandis qu'on lui reproche de verser dans les superstitions, en raison de sa croyance aux entités invisibles et aux esprits de la nature, on oublie qu'il s'efforça toujours de réduire le domaine du surnaturel ou du diable, pour invoquer des forces naturelles. « Quoi que l'on dise, quoi que l'on fasse, dit Clément Jobert, pour nous, Paracelse fut un matérialiste, et la science actuelle, celle qui n'admet pas de force sans matière, a le droit de le revendiquer comme sien (1). »

En fait, un matérialisme suffisamment étendu laisse une place aux forces invisibles.

Paracelse fut le champion de l'Hermétisme alchimique. Il faut bien comprendre que la valeur profonde de l'alchimie réside dans son caractère moniste (correspondance du microcosme et du macrocosme) et dialectique (tout procède par évolution progressive, les termes contraires étant capables de se transformer réciproquement par transmutation). Toute la philosophie du XIXe siècle, dont nous sommes si fiers, ne devait que développer ces principes fondamentaux de l'alchimie. Si nous savons comprendre, par exemple, la théorie des trois principes, nous y apercevons une théorie énergétique de la matière, bien comparable aux dernières acquisitions de nos physiciens (énergie, charge, vitesse). Quant aux transmutations qui découlent de cette conception et qui ont tant excité la verve satirique de nos pères, elles sont maintenant réalisées dans les laboratoires.

L'hermétisme nous ouvre aussi des aperçus biologiques de nature vitaliste, psychiste, évolutionniste, dont on ne peut pas

(1) *Essai sur Paracelse.* Thèse Paris, 1866.

dire, bien qu'ils aient été combattus par Descartes, qu'ils se soient montrés stériles pour l'esprit au cours des siècles suivants.

En médecine plus particulièrement, l'œuvre de Paracelse, pour n'être pas sans précédent, — puisque, au contraire, elle procède de toute une tradition antérieure, — a constitué, par sa cohérence, un bloc massif dont l'influence devait être considérable.

Tout d'abord, elle reprend la conception hippocratique : l'individu ne devant être considéré que par rapport à son milieu vital, dépend de ce milieu et fait un avec lui. La vie, comme la maladie, est une réaction et les conditions du terrain sont primordiales. De ce point de vue naît tout le mouvement naturiste et néo-hippocratique de la jeune médecine contemporaine.

Ensuite, la vie met en jeu une énergie spécifique qui est la force vitale. A cette affirmation fondamentale se rattache tout le vitalisme. La maladie n'est qu'une perturbation accidentelle de la fonction naturelle. La guérison doit être guidée selon les voies naturelles et spontanées ; elle n'est qu'une transmutation, obtenue par modification continue d'un rythme défavorable de la vie en un rythme favorable. L'agent thérapeutique peut être emprunté au règne minéral. Il agit plus par son dynamisme intérieur que par sa masse et ses propriétés physiques (quintessence). Donc, ce qui cause le mal peut, dans d'autres conditions, faire du bien : le semblable guérit le semblable.

Il est intéressant de voir ce que devint, après lui, la belle synthèse qu'il avait révélée. D'abord, il eut très peu d'élèves véritables qui aient exactement continué son enseignement sans s'écarter dans des systèmes personnels. Il s'en plaint dans sa *Petite Chirurgie :* « De cent écoliers que j'ai eus, il s'en est seulement trouvé deux de très capables en Pannonie ; des confins de Pologne, trois ; du pays de Saxe, deux ; un seul en Slavonie ; autant de Bohême : de l'une et l'autre Allemagne, un... parce que chacun a voulu se servir de ma doctrine à sa manière, l'un pour s'enrichir, l'autre pour satisfaire son orgueil. »

La génération qui suivit comporta pourtant quelques admirateurs fidèles de Paracelse, tels Johann Huser, qui publia ses œuvres avec un soin scrupuleux à Bâle, en 1589-1591 ; Adams von Bodenstein, qui établit un lexique des connaissances de

Paracelse et des termes dont il s'était servi (1) ; Gerhard Dorn, qui insista sur le caractère de science naturelle que présentent tous ses travaux (2) ; Léonard Thurneysser, qui s'appliqua à la recherche de la Quintessence et réalisa de belles cures, selon une thérapeutique strictement paracelsienne.

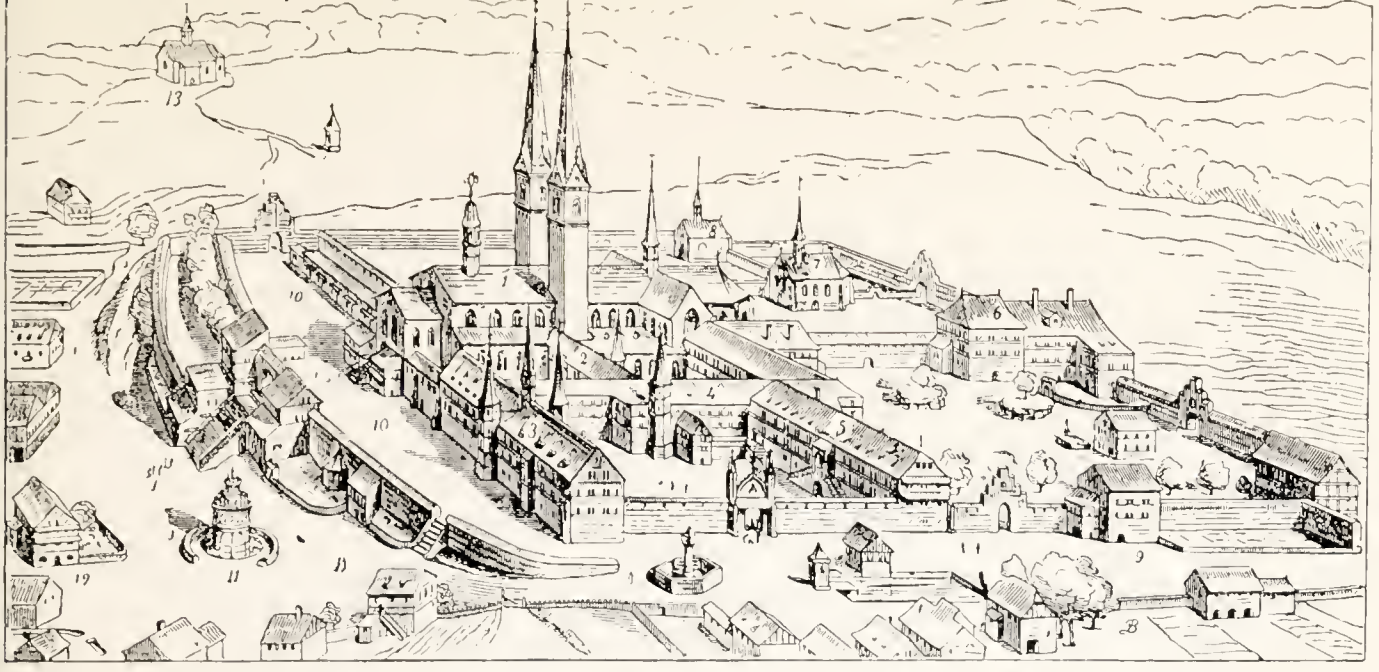
Cependant, le corps de doctrine commençait déjà à se dissocier. Les uns mirent l'accent sur l'aspect magique de la médecine, comme Cardan ou Oswald Crollius, médecin de Rudolf II (ce dernier en développant la théorie des signatures, qui est une similitude morphologique) (3). Les autres appuyèrent dans le sens chimique, préconisant l'emploi de drogues minérales, à des doses quelquefois élevées comme les Iatro-chimistes. D'autres, enfin, comme les Spagyristes, recherchèrent le dynamisme. Van Helmont fut le dernier à tenter une synthèse entre le côté dynamique de la médecine (avec ses Archées représentant la force vitale de l'organisme) et le côté physico-chimique (avec la conception des médicaments-ferments). Déjà de son temps, entre le milieu du XVIe siècle, la querelle s'était allumée. Les antiparacelsiens couvraient Paracelse d'injures : Dessenius le traitait de blasphémateur et de monstre horrible ; Riolan écrivait qu'il avait bien pu guérir des Allemands avec ses drogues, mais que les Français devaient être soignés d'une façon plus délicate (4). Gesner s'acharnait de son côté. Les proparacelsiens étaient représentés par Libavius en Allemagne, Severin le Danois, Carrichter de Recknigen, médecin de Maximilien II, Answald. En France, Joseph Duquesne (Quercetanus) et l'École de Montpellier avec Fernel, Rondelet, Schyrron (l'examinateur devant lequel Rabelais passa ses épreuves de bachelier en médecine), se servaient de médicaments spagyriques. Il y avait encore Arago de Toulouse, Le Baillif, médecin de Henri IV, Bernard Penot, Dariot, Harvet d'Orléans, et d'autres, pour s'inspirer de ses travaux. Le mouvement était assez vaste : Fioraventi le menait à Bologne, Kelley et Fludd en Angleterre.

(1) *Onomasticum Paracelsicum.* Bâle, 1574.
(2) *Clavis totius philosophiæ chymisticæ.*
(3) *La Royale Chimie* (trad. M. Bouliène). Paris, 1633.
(4) *Censura Demonstrationum.* Paris, 1606.

Un des épisodes les plus typiques de ces longues disputes fut la querelle de l'antimoine. Les antiparacelsiens avaient gagné à leur cause la Faculté de Paris, et fait condamner solennellement l'usage de l'antimoine en 1566, tandis que la Faculté de Montpellier restait, dans l'ensemble, favorable à Paracelse.

La fameuse rétractation que dut faire, en 1666, cent ans plus tard, la Faculté de Paris par la personne de son doyen, Guy Patin, réintroduisant l'antimoine en grande pompe parce que Louis XIV avait été guéri par ce médicament, ne changea pas beaucoup, en réalité, l'équilibre des forces contraires. L'objet du litige se déplaça un peu, hors de la thérapeutique minérale, mais deux grands courants antagonistes subsistèrent en médecine : l'un, vitaliste, continuant l'esprit de Paracelse et de Van Helmont, donnant la primauté au facteur vital impondérable, s'exagérant jusqu'à la doctrine de Stahl, selon laquelle la matière corporelle serait absolument passive en regard du pur esprit, seul agent de maladie et de guérison ; l'autre courant, que l'on pourrait appeler matérialiste ou mécaniste, ne faisait appel qu'aux propriétés physico-chimiques de la matière vivante, soutenu par des hommes comme Sylvius et Boerhaave. Des médecins de valeur, comme Hoffmann en Allemagne, Bichat en France, tentèrent une synthèse de ces deux conceptions, mais n'éteignirent pas la guerre. L'engouement pour les travaux de Lavoisier donna, au XVIIIe siècle, beaucoup d'avance aux mécanistes, qui s'organisèrent dans la Faculté de Paris. Le vitalisme, dernier vestige des théories hermétiques, se réfugia à la Faculté de Montpellier, avec des représentants éminents, comme Sauvage, Bordeu, Barthez. C'est à cette époque qu'Hahnemann élabora son œuvre.

On ne comprend bien le sens de la doctrine hahnemannienne qu'en la situant dans le champ des deux pôles théoriques qui influençaient la médecine : d'une part le vitalisme, posant en principe l'efficience et la finalité des réactions vitales qui tendent à la guérison, comptant sur les pouvoirs subtils d'un agent invisible, croyant à l'action tout énergétique des médicaments à dose infime ; d'autre part, le matérialisme, rattachant le mécanisme de la vie au jeu fortuit de propriétés matérielles, sans la moindre finalité, donc, sans la moindre tendance spon-



(Extrait de l'*Abbaye et le Pèlerinage de N.-D. des Ermites*, par Don Sigismond de Courten, Einsiedeln. — Beuziger et Cie. S. d.)



LA MADONE D'EINSIEDELN

tanée à la guérison et ne comptant, par conséquent, que sur les propriétés physico-chimiques du médicament, proportionnelles à sa quantité.

Il est clair que Hahnemann, né en Saxe, baigné dans l'enseignement tout spiritualiste de son compatriote de Dresde, Stahl, porté par son esprit métaphysique à un idéal finaliste et providentiel, se soit enrôlé dans le camp vitaliste. Il n'est donc pas surprenant de retrouver dans son œuvre les échos du grand Paracelse, son vitalisme se rattachant à la plus pure tradition des alchimistes. A. de Villeneuve n'a-t-il pas dit : « Le Grand-Œuvre ne doit jamais s'éloigner de la nature, mais respecter la régularité et le rythme de l'évolution. » Et Denis Zachaire : « Notre doctrine est naturelle, c'est-à-dire qu'en ses premières opérations elle en suit la nature. » Enfin, le Cosmopolite : « Examinez si ce que vous vous proposez de faire est conforme à ce que peut faire la nature. »

La loi de similitude qu'Hahnemann formula et expérimenta d'une façon si géniale, court, en vérité, tout le long de la tradition hippocratique. Paracelse aussi l'avait exprimée très nettement. C'est même l'idée centrale des Spagyristes que le pire poison contient un baume qui en est le remède. sans parler de la similitude opothérapique enseignée par Paracelse, Cardan, Agrippa et autres. Seulement, Hahnemann eut le mérite incomparable de créer une méthode pratique d'expérimentation et d'application thérapeutique.

Le spiritualisme même d'Hahnemann, manifestement inspiré de celui de Stahl, reproduisait la tradition hermétique du Grand-Œuvre, subordonnant la guérison du corps à celle de l'âme, et celle de l'âme à la guérison universelle.

Dans sa théorie des métastases, ne retrouve-t-on pas comme un écho de la transmutation alchimique et des différentes couleurs de l'Œuvre philosophique décrites dans tous les traités d'alchimie ? Dans sa dynamisation des petites doses ne retrouve-t-on pas l'idée de la quintessence paracelsienne et spagyrique ?

Au moment où les conceptions dérivées du Soufre, du Mercure et du Sel dans leurs applications médicales (telles que les avaient adoptées, après Paracelse, des médecins du XVIIe siècle comme Gabriel de Castaigne et Kircher), étaient rejetées comme

superstitions par les partisans de l'irritabilité des fibres et de la tension des tissus, Hahnemann sut ramener la pathologie à trois diathèses : Psore, Sycose, et Grande Diathèse.

On raconte qu'Hahnemann aurait nié sa filiation paracelsienne et, à un contemporain qui lui faisait remarquer le côté alchimique de sa doctrine, aurait répondu : « Il ne manquait plus que cela ! » Si c'est vrai, c'est fort regrettable, d'autant plus qu'au paragraphe 40 de l'*Organon* Hahnemann cite Ettmüller, le disciple direct de Paracelse. Il est d'ailleurs possible qu'Hahnemann n'ait rien connu de ces hermétistes enfouis sous des calomnies séculaires. Dans ce cas, il faudrait chercher comment la transmission des idées a pu se faire, et il semble admissible que ce soit par les sociétés secrètes. Nous avons vu que la Rose-Croix avait pour doctrine les enseignements que Paracelse avait professés, et que la Franc-Maçonnerie avait, en grande partie, repris les théories rosicruciennes. Or, Hahnemann fut introduit dans la Franc-Maçonnerie vers 1777 ou 1778 par son protecteur le baron de Bruckenthal. Son activité ultérieure ne lui permit pas de fréquenter beaucoup les Loges, mais il resta fidèle à l'Ordre et la signature de ses lettres, même à la fin de sa vie, est parfois accompagnée des lettres Fr (Frère) (1).

Quoi qu'il en soit, le fondateur de l'Homéopathie eut le mérite, au moment où le courant mécaniste s'amplifiait, où l'alchimie était vilipendée, de reprendre les grandes lignes de la synthèse paracelsienne. Son œuvre connut des destins contraires. L'illusion pasteurienne de tenir sous le microscope et dans des tubes la cause unique des maladies fit oublier tout à fait, pendant un temps, et la primauté du terrain organique, et l'importance essentielle d'un accord entre ce terrain et les influences cosmiques, mais il se fait, depuis quelques années,

(1) Cf. Dr G. Thouret, *Hahnemann*, p. 36. Alger (1935) (d'après le Dr Hæhl, *Samuel Hahnemann, sa vie, son œuvre.*)

On pourrait objecter que ces lettres « Fr » représentent les initiales de son dernier prénom, car Hahnemann avait été baptisé Samuel-Chrétien-Frédéric, mais il n'usa jamais que de son prénom Samuel et, comme affilié à la F.-M., il devait savoir mieux que personne la signification des lettres « Fr ». Il ne s'en serait donc servi que pour créer une équivoque, ce qui semble peu vraisemblable.

un retour à l'Hippocratisme qui remet l'homéopathie en valeur et, derrière elle, toute l'œuvre de Paracelse. L'activité de cette école témoigne que l'impulsion nouvelle, voulue par Hohenheim, a persisté. Par ailleurs, des médecins du XIXe siècle, comme Rademacher, n'ont pas hésité à se déclarer ses disciples : « J'ai plus appris de Paracelse, dit ce dernier, que de n'importe quel autre médecin de mes contemporains ou de mes prédécesseurs (1). » De nos jours enfin, des thérapeutes comme le Professeur B. Aschner, de Vienne, ou A. Nebel, de Lausanne, se réclament de son enseignement.

Mais son esprit rayonne aussi, jusqu'aux temps présents, dans les domaines métaphysique, politique et social, manifestant partout la même haine des despotismes.

Au point de vue religieux, Paracelse se trouva, par son siècle, placé dans un champ de bataille et obligé de prendre une attitude. Il était trop initié à l'ésotérisme, à la fois pour rester indifférent et pour adopter entièrement un parti. Il est clair qu'il regarda les textes religieux comme une base d'interprétation ésotérique capable de satisfaire son intelligence, tandis que l'esprit de l'Évangile et la personnalité de Jésus étaient assez sympathiques à son cœur pour qu'il ne cessât pas de se dire chrétien — mais il détesta trop le pape et il critiqua trop Luther pour que l'Église Romaine ni l'Église Réformée puissent légitimement le revendiquer. En tout cas, à une époque d'Inquisition, il osa dénoncer la superstition du diable. Si nous regardons sa doctrine religieuse dans la forme, nous y discernons l'émancipation et l'assainissement de la Réforme naissante. Si nous regardons le contenu, c'est une sorte de théosophie combinant, sur des données essentielles, toutes les questions de l'occultisme et de la métaphysique. Il y a, parmi nos contemporains, quelques dizaines de milliers de théosophes, qui peuvent considérer Paracelse comme un de leurs ancêtres. Il y a aussi des occultistes qui le regardent comme un maître et des kabbalistes qui peuvent remonter à lui, à travers Claude de Saint-Martin, Jacob Bœhme, Heinrich Kunrath.

Sa morale fut humaine et libérale. Dans son livre sur *La Découverte des Arts*, il montre le côté conventionnel, relatif et

(1) *Rechtfertigung* Berlin, 1841.

changeant des vertus courantes : « Quel sens, dit-il, ont ces interdictions qu'on apporte à propos des mœurs, de la chasteté, de la continence ? Ces interdictions varient avec le temps et, selon l'époque, sont levées et remplacées par d'autres. » Dans ce même livre d'ailleurs, il énonce le principe de l'orientation et de la sélection professionnelles.

L'œuvre de Paracelse, dans l'ordre politique et social, se confond avec l'œuvre ultérieure des sociétés secrètes, c'est-à-dire la lutte contre les abus de la Royauté et du Vatican, contre les excès des pouvoirs civils et des pouvoirs ecclésiastiques. On sait le rôle qu'ont joué ces sociétés dans les révolutions, ou plutôt, dans l'idéologie qui a soutenu ces révolutions (1). Le véritable esprit évangélique — selon lequel vécut et mourut Paracelse, tel un moine errant méprisant la robe des évêques ou des docteurs, se faisant l'ami des pauvres, le confident des humbles, cet esprit a toujours été révolutionnaire. Il le fut pour la société romaine (qui s'en vengea cruellement par des massacres, avec la brutalité qui caractérise les Latins), parce qu'il affirmait l'égalité des hommes, la prééminence des valeurs spirituelles sur les valeurs sociales ou financières, en prêchant le désarmement et l'amour. Il a fallu un bien monstrueux renversement des valeurs, pour que la religion du Christ en arrive à soutenir l'armée, l'empire et la banque. Tant qu'il subsistait quelque chose de l'idéal évangélique dans le cœur des hommes de bonne volonté, une force devait s'amasser pour rétablir le mouvement primitif. L'idéologie de la Révolution française fut la première à reprendre le but d'égalité et de fraternité des catacombes chrétiennes. Il fallut bien qu'elle condamnât l'Église qui avait trahi cet idéal, et qu'elle y ajoutât la liberté de penser qui avait été si cruellement écrasée par les prêtres. Elle n'a pas réussi à nettoyer le monde de sa corruption, mais elle l'a noblement souhaité. Maintenant, c'est l'idéologie marxiste — héritière de la philosophie hermétique quant à son caractère moniste et dialectique (c'est-à-dire quant à son opposition à l'esprit ecclésiastique romain), sinon quant à son contenu — qui se dresse contre la puissance des armes

(1) Cf. Albert Lantoine, *Histoire de la Franc-Maçonnerie française.* Paris (Nourry), 1935.

et de l'or. Et qui donc oserait prétendre que Jésus revenant sur la terre, le Jésus des Évangiles tout au moins, se ferait l'agent des dictateurs et des capitalistes ? Paracelse, c'est cet esprit évangélique : il fut libre comme les vagabonds, fraternel comme les humbles dont il se fit l'égal et parmi lesquels il voulut reposer. Il prêcha, par la parole et par l'exemple, le genre de vie qui détruirait les luttes et les guerres et qui abolirait aussi les abus et les injustes privilèges. Peu d'hommes ont eu le cœur assez grand pour le suivre : il est vraisemblable que ses idées politiques, sociales, morales et religieuses ont plus gêné ses contemporains et ses successeurs que ses doctrines purement médicales, et c'est avant tout comme révolutionnaire qu'il fut calomnié et exécré.

Wellcome Library

APPENDICE

LES VOYAGES DE PARACELSE

Années	
1493 à 1502 ...	Einsiedeln.
1502 à 1510 ...	Villach.
1510	Bâle.
1511 à 1515 ...	Wurzbourg.
1515-1516	Schwatz.
1517	Vienne, Cologne, Paris, Montpellier, Padoue, Ferrare, Bologne, Grenade.
1518	Lisbonne, Oxford.
1518-1519	Pays-Bas, Copenhague.
1519	Stockholm, Brandebourg, Bohême, Moravie, Pologne.
1519-1520	Lithuanie.
1520	Transylvanie, Valachie.
1521	Zeugg, Fiume, Venise, Rhodes (Moscou, Constantinople ?)
1522 à 1525 ...	Naples, Salerne, Venise, Villach.
1526	Tubingen, Fribourg, Strasbourg, Baden.
1526-1527	Bâle.
1527-1528	Einsisheim, Rufach, Colmar.
1528-1529	Esslingen.
1529	Zurich, Saint-Gall, Nuremberg.
1530	Beratzhausen, Esslingen.
1531	Saint-Gall.
1532-1533	Appenzell.
1534	Innsbruck, Stertzingen, Meran
1535	Pfäffers, Ulm, Augsbourg.
1536-1537	Efterdingen, Vienne.
1537-1538	Villach.
1538	Laibach.
1539	Augsbourg, Munich, Villach, Gratz, Breslau.
1539-1540	Vienne.
1541	Salzbourg.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction 9
Chapitre premier. — La Vocation 13
Chapitre II. — La Formation 35
— III. — L'Action 57
— IV. — La Médecine de Paracelse..... 65
— V. — Les Épreuves 107
— VI. — L'Occultisme de Paracelse 119
— VII. — L'Apostolat..... 141
— VIII. — La Rose-Croix 155
— IX. — Dernières étapes 169
— X. — L'Héritage de Paracelse..... 175

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 16 JUIN 1937
PAR F. CHANTENAY
IMPRIMEUR A PARIS